

LE TRAITÉ DU SAINT-ESPRIT

MGR GAUME

1865, deuxième édition, Gaume et Cie Editeurs., **TOME I PARTIE A**

TRAITÉ DU SAINT-ESPRIT COMPRENANT L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES DEUX ESPRITS QUI SE DISPUTENT L'EMPIRE DU MONDE ET DES DEUX CITÉS QU'ILS ONT FORMÉES ; AVEC LES PREUVES DE LA DIVINITÉ DU SAINT-ESPRIT, LA NATURE ET L'ÉTENDUE DE SON ACTION SUR L'HOMME ET SUR LE MONDE PAR **MGR GAUME** PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ETC.

Ignoto Deo,

Au Dieu inconnu. Act. XVII. 23.

APPROBATION Conformément aux règles canoniques, nous avons demandé et nous publions *l'Imprimatur* de Mgr l'Evêque de Versailles, dans le diocèse de qui a été imprimé le *TRAITÉ du SAINT-ESPRIT*.

"Nous félicitons bien sincèrement Mgr GAUME d'avoir eu l'heureuse idée de faire un Traité spécial et développé sur le Saint-Esprit. Il est certain qu'à notre époque la troisième personne de la très Sainte Trinité est trop peu connue ou trop oubliée. L'ouvrage en question a les qualités qui distinguent Mgr GAUME dans tous ses écrits. On y trouve la science, le talent, une doctrine exacte, surtout un grand amour de l'Eglise. Il instruira et édifiera ceux qui le liront ; et il est à désirer qu'il soit beaucoup lu¹.

+ PIERRE, Evêque de Versailles.

VERSAILLES, le 21 mai 1864.

AVANT-PROPOS

«Voulez-vous savoir, dit l'illustre évêque de Poitiers (Le Cardinal Pie), de quel côté les hommes sensés doivent porter de préférence leurs études, leurs recherches et tout le mouvement de leur travail intellectuel ; sur quelles matières les écrivains religieux et surtout les guides spirituels des peuples doivent concentrer leurs controverses, leurs démonstrations, leurs enseignements ; enfin à quels sujets de méditations, à quel choix de contemplations et de prières doivent s'adonner avec plus de prédilection les âmes vraiment aimées de Dieu ? Regardez de quel côté l'erreur dirige ses attaques, ses négations, ses blasphèmes. Ce qui est attaqué, nié, blasphémé dans chaque siècle, c'est là principalement ce que ce même siècle doit défendre, doit affirmer, doit confesser. Où abonde le délit, il faut que la grâce surabonde. Aux obscurcissements de l'esprit, aux refroidissements du cœur, il faut opposer un surcroît de lumière, une recrudescence d'amour. Amoindrie, déformée, paralysée dans un certain nombre d'âmes, il faut que la vérité devienne plus intacte, plus correcte, plus agissante dans les autres. Quand le monde conteste, c'est alors que l'Eglise scrute, qu'elle approfondit, qu'elle précise, qu'elle définit, qu'elle proclame. A mesure qu'on le contredit davantage, son enseignement s'amplifie et se développe, s'illumine et s'enflamme. L'amour de la doctrine, la passion de la vérité s'échauffent dans les cœurs fidèles ; et le dépôt sacré, loin de subir aucune diminution, produit alors au grand jour tout le trésor de ses richesses.» (*Troisième instruction synodale*)

Mgr Gaume semble s'être inspiré de ces belles pensées en écrivant son *Traité du Saint-Esprit*. Ce livre vient à son heure. A une époque où le surnaturel est méconnu, nié, blasphémé de toutes parts, il était opportun de remonter à la source même du surnaturel chrétien et d'étudier les manifestations de la grâce, dans leur cause divine, la Troisième Personne de l'adorable Trinité. La lumière de l'enseignement catholique a été tellement voilée sur ces points, par je ne sais quelles vapeurs sorties des marécages nauséabonds de la Renaissance, que les vérités rappelées par Mgr Gaume paraîtront nouvelles à beaucoup d'intelligences. Elles sont vieilles néanmoins comme le catholicisme lui-même ; et, si jamais doctrine a pu se prévaloir d'autorités imposantes, c'est bien celle que le *Traité du Saint-Esprit* développe, en s'appuyant presque à chaque page sur les Saintes Écritures, les Saints Pères, les docteurs de l'Eglise et les princes de la science théologique. Les dogmes catholiques, touchant le Saint-Esprit, passent, en quelque sorte, dans l'ouvrage de Mgr Gaume comme entre une double haie d'écrivains de tous les siècles qui les acclament et les saluent.

« Qu'on n'aille pas croire cependant que le *Traité du Saint-Esprit* soit une œuvre de pure érudition, un livre didactique uniquement destiné aux étudiants en théologie. C'est, au contraire, un ouvrage *catholique*, même dans l'acception littéraire de ce mot ; nous voulons dire qu'il s'adresse à tout le monde. Puisse le Saint-Esprit bénir cette œuvre entreprise en son honneur et dont la portée peut être considérable ! Oui, nous n'hésitons pas à le dire, après nous être appliqués à le juger avec calme et à l'abri des impressions d'une naturelle sympathie, le livre de Mgr Gaume est un des plus importants qui ait paru depuis longues années. La nature même du sujet, les développements savants et profonds dans lesquels est entré l'auteur, l'application immédiate qui peut se faire des vérités qu'il élucide, soit aux individus, soit à la société contemporaine, tels sont les titres qui recommandent le *Traité du Saint-Esprit* à tout homme quelque peu initié au mouvement intellectuel et religieux de notre époque. En lisant ces pages où la vérité apparaît sous des traits si nettement accentués et entourés d'une si vive lumière, nous nous sommes involontairement rappelé le livre qui fut l'événement littéraire et religieux du commencement de ce siècle, le *traité du Pape*, par le comte Joseph de Maistre.

¹ Les journaux catholiques, français et étrangers, ont rendu le compte le plus favorable du *Traité du Saint-Esprit*. Il serait long de les citer tous. Nous nous contenterons de rapporter quelques extraits du *Bien public* de Gand et de la *Revue catholique* de Troyes. Aussi bien ces deux journaux résument l'opinion générale.

«A l'époque où écrivait le grand publiciste catholique, la Papauté persécutée, humiliée, sans protection comme sans ressources, semblait, au point de vue humain, dans une situation désespérée. L'incrédulité triomphait, le découragement et le marasme avaient envahi les fidèles et jusqu'au clergé lui-même. Beaucoup d'âmes chancelantes se jetaient dans le gallicanisme ne fût-ce que pour s'abriter, pensaient-elles, contre la poussière que soulèverait l'irréparable chute du Saint-Siège. Aussi le livre *du Pape* n'eut-il à son apparition aucun retentissement. On n'en avait tiré que trois cents exemplaires et ils furent longtemps à se vendre. Le succès ne vint que plus tard ; mais il fut immense.

«Le chef-d'œuvre de Joseph de Maistre a été, on peut le dire, entre les mains de la Providence, le premier moteur de ce mouvement de concentration qui s'est produit, il y a quarante à cinquante ans, dans le catholicisme et dont nous recueillons les heureux fruits. Si jamais, plus qu'aujourd'hui ; l'aurore de l'unité n'a brillé plus splendide au front de l'Église, si jamais l'épiscopat, le sacerdoce et les fidèles ne se sont plus étroitement serrés autour du trône de saint Pierre, ne le devons-nous pas un peu, après Dieu, à ce puissant génie qui a su donner à la primauté et à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ l'irrésistible clarté de l'évidence ? Le livre *du Pape* a été une pierre posée sur le tombeau du gallicanisme ; elle y a été scellée avec du ciment romain on ne la déplacera pas.

«Le *Traité du Saint-Esprit* par Mgr Gaume se dresse en face du naturalisme *contemporain* comme l'œuvre de Joseph de Maistre se dressait en face des *erreurs hostiles aux droits du Saint-Siège*. Une vaste conspiration semble ourdie de nos jours pour méconnaître l'action divine dans le monde. Dieu est banni du droit public des nations, il est banni de la philosophie, de l'histoire, des sciences, des arts ; il est banni de l'éducation et du foyer domestique ; il est banni de la religion elle-même et c'est l'opprobre de la civilisation libérale, d'avoir engendré ces sectes hideuses dont le symbole se réduit, en dernière analyse, à une formule plus ou moins brutale de l'athéisme. Des catholiques eux-mêmes se sont laissés, dans une certaine mesure, prendre aux pièges du naturalisme politique et scientifique. N'avons-nous pas vu des plumes dévouées à l'Église nous vanter intrépidement les gouvernements sans culte et sans Dieu comme les gouvernements modèles, les instruments prédestinés de la diffusion des lumières et des conquêtes du progrès ? N'avons-nous pas vu des historiens rattachés, ce semble, au catholicisme par d'étroites affinités, vouloir effacer des annales de l'humanité les pages que Dieu y a écrites de Sa main, et aller, pour courtiser les préjugés de la foule, jusqu'à séculariser l'histoire ?

«Le livre de Mgr Gaume heurte de front toutes ces erreurs, non qu'il les combatte une à une et pour ainsi dire corps à corps, mais parce qu'il atteint le mal dans sa source, l'ignorance de la doctrine catholique touchant le surnaturel. Aussi, nous le dirons sans détour, le *Traité du Saint-Esprit* ne nous paraît pas appelé à un succès éclatant et immédiat. Beaucoup se récrieront : «*Durus est hic sermo*, ces doctrines d'un autre âge ne conviennent plus à la société moderne». D'autres organiseront autour du livre de Mgr Gaume ce qu'on a si bien nommé la **conspiration du silence**. Mais qu'importent ces vaines clameurs et ces mesquins calculs, pourvu que la vérité fasse son chemin ? Et elle le fera. Le catholicisme a aujourd'hui dans la presse européenne assez d'organes, pour que le titre d'un bon ouvrage parvienne tôt ou tard, et en dépit des résistances et des préjugés, aux oreilles des hommes de bonne volonté. Nous ne demandons pas dix ans, et que sont dix ans dans la vie des nations, pour que les esprits aujourd'hui les plus rebelles rendent justice au *Traité du Saint-Esprit* et apprécient les précieux services qu'il aura rendus à la société.

« Oui, sans doute, à ne considérer que les événements extérieurs, dont nous sommes témoins ; à ne voir que les abaissements de la politique moderne, les hontes de la vie publique et trop souvent aussi les désordres de la vie privée, il y a lieu de s'affliger et de craindre pour l'avenir de la civilisation chrétienne. Mais ne perdons pas de vue, d'autre part, le mouvement des esprits, le fécond et silencieux travail des âmes !... De ce côté semblent s'ouvrir des horizons que l'espérance illumine. Que d'intelligences gravitent autour du catholicisme et semblent, contraintes par une invincible attraction, prêtes à l'embrasser ! Que de catholiques eux-mêmes s'élèvent à une compréhension plus distincte et plus complète de la vérité religieuse ! Les grands principes du droit public chrétien se dégagent des incertitudes et des obscurités de la controverse, et les faits mêmes qui nous attristent le plus viennent leur donner une éclatante confirmation. L'Église est plus connue et partant elle est plus aimée, plus ardemment défendue. Le niveau de la piété s'élève sensiblement dans le monde catholique ; l'unité liturgique est à la veille de se consommer, les associations de prières, les œuvres de propagande et de charité s'étendent et se multiplient ; les cœurs ont faim et soif d'amour et de vérité !

« C'est ce travail des âmes que Mgr Gaume vient activer. Il leur ouvre les trésors de l'enseignement catholique pour qu'elles viennent largement y puiser. Quelles sont les opérations du Saint-Esprit en chacun de nous ? Que sont les Fruits du Saint-Esprit, ses Dons, ses Béatitudes ? Quelle est la nature intime de cet antagonisme de la grâce et du péché qui se perpétue à travers la vie humaine ? Tels sont les grands problèmes que l'éminent théologien résout avec une science nette et sûre qui ; sans rien perdre de la précision dogmatique, sait varier ses expressions et, dans un style abondamment lucide ; se mettre à la portée de tous.

«De l'homme individuel, Mgr Gaume s'élève à l'étude de l'existence collective de l'humanité. Les mêmes questions reparaissent ; mais agrandies et élargies. Quelle est l'intervention du Saint-Esprit dans le gouvernement du monde ? Quelle est sa participation au mystère de la Rédemption ? Quelle est la nature, quels sont les effets de l'assistance qu'il prête à l'Église ? Quelle est l'origine, l'organisation de ces deux cités, la cité du Bien et la cité du Mal dont la lutte se prolonge à travers les siècles ? Quelles sont les phases de cette lutte dans le passé, dans le présent ? Que présage l'avenir ?...

« Ce cadre est vaste, on le voit, et encore n'avons-nous pu en retracer que les grandes lignes. Que serait-ce si nous pouvions indiquer toutes les questions qui viennent naturellement se grouper autour de ces questions mères et qui font du livre de Mgr Gaume une espèce d'Encyclopédie du monde surnaturel ? Cherchez dans cet ouvrage la théorie chrétienne de la liberté : vous l'y trouverez résumée en quelques lignes de saint Thomas. Voulez-vous connaître la doctrine catholique sur la grâce ? Ouvrez le *Traité du Saint-Esprit*, elle y est développée dans toute sa splendeur. Demandez-vous à vous éclairer sommairement sur les aberrations du spiritisme contemporain ? Un chapitre consacré à cette grave matière vous donnera une solution catégorique et sûre....

«Disons-nous que la forme littéraire du *Traité du Saint-Esprit* répond à la richesse du fond ? Des critiques sévères ont reproché à Mgr Gaume quelques négligences de style. Nous croyons que le nouvel ouvrage de l'éminent écrivain échappera à ce reproche. La phrase est lucide, alerte et précise. Point d'amplifications de rhétorique, il est vrai, et nous en félicitons l'auteur : mais, en revanche, que de beautés fortes et sévères et souvent quelle grande poésie, empreinte de je ne sais quel suave parfum biblique ! Pour être lu avec fruit, le *Traité du Saint-Esprit* doit être lu avec calme et à tête reposée, et cependant la première lecture est si attrayante, elle ouvre des aperçus si nouveaux qu'elle se poursuit d'un trait et sans fatigue.

« Le *Traité* dît Saint-Esprit porte cette épigraphe qui exprime bien la pieuse tristesse qu'éprouvait l'auteur en prenant la plume « *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. » Puisse bientôt cette inscription n'être plus une vérité !... L'éminent publiciste serait bien récompensé s'il pouvait la faire disparaître d'une prochaine édition de son livre. Quoi qu'il en soit et en attendant la réalisation de ce vœu, dès aujourd'hui Mgr Gaume a reçu cette récompense dont seuls les écrivains catholiques savent le prix : au pied de son crucifix, il entend consolant témoignage : *Bene scripsisti de me !* »

11 décembre 1864

«Mgr Gaume occupe une grande place dans cette phalange (*acies ordinata*) d'écrivains catholiques qui ont mis leur cœur et leur plume au service de l'Église. Ce n'est pas au centre, c'est à l'avant-garde qu'il faut le chercher. Mgr Gaume est un de ces esprits éminents, de la famille des *de Maistre*, qui tracent la route et qui devancent les temps ; sans parler de son style net et précis, de l'attrait et de l'intérêt qu'il sait répandre dans toutes ses œuvres, disons que son grand mérite est d'être profondément et exclusivement catholique, et que c'est là la vraie cause qui lui fait voir si loin et si juste.

«Dégagé de tous les préjugés du siècle, il pourrait dire, comme saint Paul, qu'il ne connaît que Jésus, et Jésus crucifié ; les tiédeurs, les accommodements, les demi-mesures, les palliatifs ne lui vont en aucune manière, il va droit au but, et tandis que les uns expliquent un effet par un autre effet, système qui en définitive n'explique rien, et recule la difficulté, pour lui il remonte à la véritable cause et il demande à la théologie catholique la vraie lumière qui éclaire l'histoire de l'humanité.

« C'est en suivant cette méthode qu'il a composé son livre : le *Traité du Saint-Esprit*, ouvrage qui rappelle par la hauteur des vues et par ses beaux développements le livre magnifique de *la Cité de Dieu* de saint Augustin.

«A la première page, Mgr Gaume a inscrit cette épigraphe : *Ignoto Deo* ; au Dieu inconnu ! eh quoi ! serait-ce vrai ? Le Saint-Esprit serait-il un Dieu inconnu ? Que l'on veuille bien y réfléchir et l'on verra que cette épigraphe n'a rien de hardi ni d'exagéré. Les chrétiens ne pouvaient oublier Dieu le Père, ce Dieu Tout-Puissant, créateur des mondes ; comment oublier Notre-Seigneur Jésus-Christ, Sauveur, Rédempteur, crucifié pour le salut de l'humanité ? Mais quel souvenir donne-t-on à la troisième Personne de la Sainte Trinité ? Son action, pour être intérieure et moins apparente que celle des deux premières Personnes, n'en est pas moins réelle et moins efficace. L'auteur a voulu réparer cet oubli, ramener les âmes à invoquer plus souvent le Saint-Esprit, en montrant Sa divine action sur le monde ; il a voulu enfin, pour augmenter la gloire de la Trinité Sainte, en mieux faire connaître la troisième Personne.

« Pour réaliser son but, Mgr Gaume remonte à l'origine des temps : les Anges sont créés ; excellente est leur nature et grande est leur puissance. Suivant l'opinion des théologiens, le mystère de l'Incarnation leur a été révélé : l'orgueil de Lucifer se révolte, le premier *non serviam* est prononcé, la lutte s'établit entre la cité du Mal et la cité du Bien.

« Quel est le Roi de la Cité du bien ? Quel est son inspirateur ? Quel est le doigt de Dieu dans le gouvernement du monde ? C'est le Saint-Esprit, et Ses ministres sont les archanges, les anges et toute la hiérarchie céleste.

« Le sombre roi de la cité du Mal et ses anges sont connus ; l'auteur en trace l'histoire depuis la création jusqu'à nos jours. Singe de Dieu, *simius Dei*, suivant la forte expression de saint Bernard, Satan a organisé la cité du Mal sur le plan de la cité du Bien ; avide d'usurper l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul, il contrefait Dieu dans la promulgation de ses lois, la manifestation de ses prophéties, l'établissement de son culte, l'institution des cérémonies sacrées, la consécration des prêtres, la publication de ses oracles.

«C'est là surtout la partie palpitante d'intérêt du *Traité du Saint-Esprit* : les manifestations diaboliques ! Notre siècle, qui entend les esprits frappeurs et qui fait tourner les tables, voudra-t-il les révoquer en doute ?

«Mais surtout ce qui rend palpable dans le monde l'action du démon, ce sont ces sacrifices humains des peuples païens tant anciens que modernes, c'est ce besoin de répandre le sang, non par exception, çà et là, et dans quelque coin du globe, mais à flots, avec des proportions inouïes, et avec un délire, un raffinement de cruauté, que la malice humaine seule est impuissante à suffisamment expliquer....

«Le second volume de ce traité est consacré à l'explication théologique des prérogatives de la troisième Personne de la Sainte Trinité. Le rôle du Saint-Esprit, sa procession du Père et du Fils, son œuvre propre qui est la sanctification, tout se trouve développé, non pas seulement avec la rigueur de la théologie, mais dans un style riche et plein d'intérêt. Par l'inspiration des prophètes, par la préparation, par le choix des patriarches et du peuple juif le Saint-Esprit prélude aux merveilles de la loi nouvelle.

«Enfin, les temps sont accomplis. Par l'opération ineffable du Saint-Esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ est entré dans le monde, la Vierge immaculée compte un nouveau titre glorieux, celui d'Épouse du Saint-Esprit. Après l'Ascension du Sauveur, en la fête de la Pentecôte, le Saint-Esprit produit une création nouvelle : l'Église. Il est pour l'Église ce souffle de vie, *spiraculum vitae*, cette force d'inspiration qui la crée, la soutient et la dirige à la conquête des âmes à travers le monde entier.

«Après cette courte analyse du *Traité du Saint-Esprit*, citons maintenant les paroles par lesquelles Mgr Gaume a terminé son œuvre :

« Que désormais le Saint-Esprit soit prêché par tout, afin de reprendre parmi les nations la place « qui lui appartient, et qu'il n'aurait jamais dû perdre ; trop longtemps négligé, que son culte reflourisse dans les villes et dans les campagnes, et que sur les lèvres des catholiques du dix-neuvième siècle soit fréquente comme la respiration, l'ardente prière du Prophète-Roi : *Envoyez Votre Esprit et tout sera créé, et Vous renouvellerez la face de la terre* : « *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae* (dernière paroles de Mgr Gaume prononcées en latin la veille de sa mort le 18 novembre 1879). «Là, et là seulement, est le salut du monde».

3 juin 1865.

INTRODUCTION

I. Cet ouvrage a pour but de faire connaître, autant qu'il dépend de nous, la troisième Personne de la Sainte Trinité, en elle-même et dans ses œuvres. Plusieurs motifs nous ont déterminé à l'entreprendre.

Le premier, c'est **la gloire du Saint-Esprit**. Dieu étant la charité par essence (*Deus caritas est*. I Joan., IV, 16.), toutes ses œuvres sont amour. Créer, c'est aimer ; conserver, c'est aimer ; racheter, c'est aimer ; sanctifier, c'est aimer ; glorifier, c'est aimer. Or, le Saint-Esprit est l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il est donc dans toutes leurs œuvres. C'est par lui que les deux autres Personnes de l'auguste Trinité se mettent, pour ainsi parler, en contact avec le monde. De là, ce mot de saint Thomas « Procédant comme amour, le Saint-Esprit est le premier don de Dieu ». Et cet autre mot de saint Basile : « Tout ce que possède dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, les créatures du ciel et de la terre, leur vient du Saint-Esprit ».

Ne semble-t-il pas que ce divin Esprit devrait, par un juste retour, occuper la première place dans nos pensées et dans notre reconnaissance ? Toutefois, par un renversement étrange, personne ou presque personne qui songe à Lui.

On connaît le Père, on Le respecte, on L'aime. Pourrait-il en être autrement ? Ses œuvres sont palpables et toujours présentes aux yeux du corps. Les magnificences des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'Océan, les mugissements des vagues, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers, redisent avec une éloquence intelligible à tous, l'existence, la sagesse et la puissance du Dieu, père et conservateur de tout ce qui est.

On connaît le Fils, on Le respecte, on L'aime. Non moins nombreux que ceux du Père, et non moins éloquents, sont les prédicateurs qui parlent de Lui. L'histoire si touchante de Sa naissance, de Sa vie, de Sa mort ; la croix, les temples, les images, les tableaux, le sacrifice de l'autel, les fêtes, rendent populaires les différents mystères de Ses humiliations, de Son amour et de Sa gloire. Enfin, l'Eucharistie, qui Le tient personnellement présent dans les tabernacles, fait graviter vers Lui toute la vie catholique, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

En est-il de même du Saint-Esprit ? Ses œuvres propres ne sont pas sensibles, comme celles du Père et du Fils. La sanctification qu'Il opère dans nos âmes, la vie qu'Il répand partout échappe à la vue et au toucher. Il ne s'est pas fait chair comme le Fils. Comme Lui, Il n'a point habité sous une forme humaine, parmi les enfants d'Adam. Trois fois seulement il s'est montré sous un emblème sensible, mais passager : colombe au Jourdain, nuée lumineuse au Thabor, langues de feu au Cénacle. Afin de le représenter, les arts n'ont pas, comme pour Notre Seigneur, la faculté de varier leurs tableaux. Deux symboles : voilà tous les moyens plastiques laissés à la piété, pour redire aux yeux Son existence et Ses bienfaits.

Aussi, quelle connaissance a-t-on du Saint-Esprit dans le monde actuel et même parmi les chrétiens ? Où sont les vœux qu'on Lui adresse, le culte qu'on Lui rend, la confiance et l'amour qu'on Lui témoigne, l'expression sérieuse et soutenue du besoin continu que nous avons de Son assistance ? Son nom même, prononcé dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que celui du Père et du Fils ? Il est triste, mais il est vrai de le dire, la troisième Personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le Saint-Esprit, est aussi la dernière dans la connaissance et dans les hommages de la plupart des chrétiens. Ce trop coupable oubli forme, s'il est permis de le dire, le calvaire du Saint-Esprit.

Or, si la passion de la seconde Personne de l'adorable Trinité émeut le chrétien jusque dans les profondeurs de son être, comment voir de sang-froid la passion de la troisième ? N'est-ce pas le même abandon, le même mépris, trop souvent les mêmes blasphèmes ? De la bouche du divin Esprit ne vous semble-t-il pas entendre la plainte, qui tombait des lèvres mourantes de l'homme des douleurs : « J'ai attendu quelqu'un qui partageât Mes peines, et il n'y a eu personne ; un consolateur, et ; Je n'en ai pas trouvé ! »

Consoler le Saint-Esprit, ou du moins, comme Simon de Cyrène le fit pour le Verbe Incarné, L'aider à porter Sa croix : belle mission ! s'il en fut². Mais, pour de faibles créatures, le moyen de l'accomplir ? Employer tout ce qu'elles ont de vie, à glorifier cette très adorable et très aimable Personne de l'auguste Trinité. Comment la glorifier ? En changeant, à Son égard, l'ignorance et l'oubli en connaissance et en tendre souvenir ; l'ingratitude, en reconnaissance et en amour ; la ré-

² Les notes suivantes ont pour but d'expliquer quelques expressions de la *Préface*. - Sans doute, le Saint-Esprit, étant Dieu, ne souffre pas, ne peut pas souffrir ; mais s'Il était accessible à la douleur, les offenses dont Il est l'objet, surtout aujourd'hui, Lui feraient éprouver une espèce de martyre. Les mots de *Calvaire* et de *Passion* ne sont que des métaphores justifiées par l'usage. En voyant les crimes des hommes antédiluviens, Dieu Lui-même ne disait-Il pas qu'ils Lui perçaient le cœur : *Tactus dolore tordis intrinsecus* ? Saint Paul ne dit-il pas que les pécheurs crucifient de nouveau le Fils de Dieu, bien qu'Il soit impassible depuis Sa résurrection : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*. Saint Augustin ne parle-t-il pas de la flagellation de la Parole de Dieu ; *ingeminantur flagella Christo, quia flagellatur sermo ipsius*, etc. *Tract. in Joan.* - Si donc les mots de douleur, de crucifiement, de flagellation, peuvent s'appliquer à des choses ou à des êtres impassibles ou purement spirituels, pourquoi serait-il inexact d'employer, dans le même sens, les mots de Calvaire et de Passion, en parlant du Saint-Esprit ?

volte, en adoration et en dévouement sans bornes. Inutile de le dire, de tout point, une pareille tâche est au-dessus de nos forces. Aussi nous avons bien moins pour but de la remplir que de l'indiquer.

II. Le second motif, conséquence du premier, c'est **l'avantage du clergé**. A lui la mission de faire connaître la troisième Personne de l'adorable Trinité. Mais, dès l'abord, une grave difficulté se présente : la rareté des sources doctrinales. Combien de fois nous avons entendu nos vénérables frères dans le sacerdoce, se plaindre de la pénurie d'ouvrages sur le Saint-Esprit ! Leurs plaintes ne sont que trop fondées. D'une part, où est le Traité du Saint-Esprit qui ait paru depuis plusieurs siècles ? Nous parlons d'un traité particulier et tant soit peu complet. D'autre part, à quoi se réduit, sur ce dogme fondamental, l'enseignement des théologies Classiques, les seules à peu près qu'on étudie ? A quelques pages du *Traité de la Trinité*, du *Symbole* et des *Sacrements*. De l'aveu de tous, les notions qu'elles renferment sont insuffisantes. Quant aux catéchismes diocésains, nécessairement plus abrégés que les théologies élémentaires, presque tous se contentent de définir. On ne peut disconvenir que, depuis longtemps, du moins en France, l'enseignement relatif au Saint-Esprit laisse beaucoup à désirer. Croirait-on que parmi les sermons de Bossuet on n'en trouve pas un sur le Saint-Esprit ; pas un dans Massillon ; et un seulement dans Bourdaloue ?

Le moyen de combler une si regrettable lacune est de recourir aux Pères de l'Église et aux grands théologiens du moyen âge. Mais qui a le temps et les moyens de se livrer à cette étude ? De là, pour le prêtre zélé, un extrême embarras, soit à s'instruire lui-même, soit à préparer la jeunesse à la confirmation, soit à donner aux fidèles une connaissance sérieuse de Celui sans lequel nul ne peut rien dans l'ordre du salut, pas même prononcer le nom de son Sauveur (I *Cor.*, XII, 3).

Quelques détails très courts et passablement abstraits, qui fixent dans la mémoire des mots plutôt que des idées, composent l'instruction du premier âge. A l'époque solennelle de la confirmation, les explications, il est vrai, deviennent un peu plus étendues. Mais, d'un côté, la première communion absorbe l'attention des enfants ; d'un autre côté, on continue d'opérer sur le terrain des abstractions. Sous la parole du catéchiste, le Saint-Esprit ne prend pas un corps, en se révélant par une longue série de faits éclatants. Faute de ressources pour parler, comme il convient, de la personne et des oeuvres du Saint-Esprit, on passe à ses dons.

Purement intérieurs, ces dons ne sont accessibles ni à l'imagination ni aux sens. Grande est la difficulté de les faire connaître, plus grande celle de les faire apprécier. Dans l'enseignement ordinaire, ils ne sont montrés clairement ni dans leur application aux actes de la vie, ni dans leur opposition aux sept péchés capitaux, ni dans leur enchaînement nécessaire pour la déification de l'homme, ni comme le couronnement de l'édifice du salut. Aussi, l'expérience l'apprend, de toutes les parties de la doctrine chrétienne, les dons du Saint-Esprit sont peut-être la moins comprise et la moins estimée. Fournir les moyens de parer à ce grave inconvénient est, à nos yeux, sinon un devoir, du moins un service, dont l'exercice du ministère nous a souvent appris à mesurer l'étendue.

III. Le troisième motif, c'est **le besoin des fidèles**. Plus il est difficile de parler convenablement du Saint-Esprit, plus, il semble, on devrait multiplier les instructions sur ce dogme fondamental. Ne pas le faire et tenir en quelque sorte le Saint-Esprit dans l'ombre pendant qu'on s'efforce de mettre en relief toutes les autres vérités de la religion, n'est-ce pas une anomalie, un malheur, une faute ? N'est-ce pas aller manifestement contre l'enseignement de la foi, contre les recommandations de l'Écriture, contre la conduite des Pères, contre l'intention de l'Église et contre nos propres intérêts ?

Pensons-nous bien que, placés entre deux éternités, nous tous, prêtres et fidèles, sommes obligés, sous peine de tomber, en mourant, dans les brasiers éternels de l'enfer, de monter sur les trônes brillants, préparés pour nous dans le ciel ?

Pensons-nous bien que, pour y arriver, il nous faut devenir, par la perfection de nos vertus, les images parfaitement ressemblantes de la très sainte Trinité ? Pensons-nous bien qu'entre ces vertus et notre faiblesse, il y a l'infini ? Pensons-nous bien que, **sans le secours du Saint-Esprit, il nous est impossible non seulement d'arriver à la perfection d'aucune vertu, mais encore d'accomplir méritoirement le premier acte de la vie chrétienne** ?

Cependant, de la pénurie de doctrine dans le prêtre, viennent la maigreur et la rareté des instructions sur le Saint-Esprit. Les chrétiens réfléchis s'en étonnent et s'en affligent. Dans un langage qu'on nous permettra de citer, tel qu'il a frappé nos oreilles, ils demandent si le Saint-Esprit a été destitué, puisqu'on ne parle plus de Lui ? Bien que fondées sur des raisons différentes, les plaintes des fidèles sont aussi légitimes que celles du clergé. Elles appellent la satisfaction d'un besoin dont plusieurs peut-être ne se rendent pas bien compte, mais qui n'en est pas moins réel. Nous voulons parler de l'invincible tendance qu'éprouve tout homme venant en ce monde, à se développer en Dieu : *Anima naturaliter christiana*.

Image active de Celui qui est amour, l'âme aspire à lui ressembler. Or, ainsi que la foi nous l'enseigne, le Saint-Esprit est l'amour même ; l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il en résulte que, sans la connaissance sérieuse du Saint-Esprit, par conséquent de la grâce et de ses opérations, le principe de la vie divine, déposé en nous par le baptême, se trouve arrêté ou contrarié dans son développement. Le chrétien souffre, végète, s'étiole, et difficilement il parvient à la vérité de la vie surnaturelle. Pour arriver au sommet de l'échelle de Jacob, il faut d'abord en connaître les échelons.

Ces observations regardent les bons chrétiens, dont un grand nombre, malgré leur instruction, pourraient presque dire comme autrefois les néophytes d'Éphèse : « S'il y a un Saint-Esprit, nous n'en avons pas entendu parler, nous le connaissons fort peu et nous l'invoquons encore moins ». (*Act.*, XIX, 2).

Que dire de ces multitudes innombrables, qui se remuent au sein des villes ou qui peuplent les campagnes ? Sans autre Science religieuse que les leçons nécessairement très imparfaites, et toujours trop vite oubliées, du catéchisme, quel pensez-vous que soit pour elles le Saint-Esprit ? Nous ne craignons pas de l'affirmer : Il est le Dieu inconnu dont

saint Paul trouva l'autel solitaire en entrant dans Athènes. Si elles ont conservé quelques notions des principaux mystères de la foi, l'expérience apprend qu'à l'égard du Saint-Esprit, de Son influence nécessaire, de l'enchaînement et du but final de Ses opérations successives, elles vivent dans une ignorance à peu près complète. Ces multitudes, personne ne le contestera, forment l'immense majorité des nations actuelles. Tel est le sens dans lequel se trouve tristement justifiée l'épigraphie de cet ouvrage : « Au Dieu inconnu : *Ignoto Deo* »³.

Si la connaissance imparfaite du Saint-Esprit est un obstacle à la perfection du chrétien, nous demandons ce que sera l'ignorance absolue ? Quelle peut être la vie divine dans celui qui n'en connaît pas même le principe ? Un couvercle de plomb s'interpose entre lui et le monde surnaturel. Ce monde de la grâce, cette vraie, cette unique société des âmes, avec ses éléments divins, ses lois merveilleuses, ses glorieux habitants, ses devoirs sacrés, ses magnificences incomparables, ses réalités éternelles, ses luttes, ses joies, ses ressources et son but ; ce monde, pour lequel l'homme est fait et dans lequel il doit vivre, est pour lui comme s'il n'était pas. La noble ambition qu'il devait exciter se change en indifférence, l'estime en mépris, l'amour en dégoût.

Au lieu d'être toute surnaturelle, la vie, ou ne l'est plus qu'à demi, ou, concentrée dans le monde sensible, elle devient terrestre et animale. Le Naturalisme, usurpant l'empire des âmes, forme le caractère général de la société. Divorce déplorable ! qui, détournant l'humanité de sa fin, dépouille le Saint-Esprit de Sa gloire et ravit au Verbe Incarné le prix de Son sang, pour le livrer au démon.

IV. Le quatrième motif, c'est l'intérêt de la société. Dire que, depuis la prédication de l'Évangile, il ne s'est jamais vu une insurrection contre le christianisme aussi générale et aussi opiniâtre qu'aujourd'hui, c'est dire une chose triviale à force d'être répétée, et malheureusement à force d'être vraie. Mais dire cela, c'est avouer que jamais le monde n'a été aussi malade, par conséquent aussi menacé de catastrophes inconnues ; c'est déclarer, en dernière analyse, que jamais, depuis dix-huit siècles, Satan n'a régné avec un pareil empire. Qui sauvera le malade ? Les hommes ? Non. Au temporel comme au spirituel, il n'y a qu'un Sauveur, l'Homme-Dieu, le Christ Jésus. Lui seul est la voie, la vérité et la vie : trois choses sans lesquelles tout salut est impossible. Comment l'Homme-Dieu sauvera-t-Il le monde, si le monde doit être sauvé ? Comme Il le sauva il y a deux mille ans : par le Saint-Esprit. Pourquoi ? Parce que le Saint-Esprit est, le négateur adéquat de Satan ou du mauvais Esprit⁴.

Allons plus loin. Si, à nulle époque des siècles évangéliques, le règne de Satan n'a été aussi général et aussi accepté qu'il l'est aujourd'hui, l'action du Saint-Esprit devra revêtir des caractères d'une étendue et d'une force exceptionnelles. Les axiomes de géométrie ne nous paraissent pas plus rigoureux que ces propositions. De cette nécessité pour le monde actuel d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit, il existe je ne sais quels pressentiments dont il ne faut pas exagérer la valeur, mais dont il semblerait téméraire de ne tenir aucun compte.

Acceptés par le comte de Maistre, manifestés par un grand nombre d'hommes respectables, au double titre du savoir et de la vertu, ils sont descendus dans le monde de la piété et forment les bases d'une attente assez générale. Abusant de ce fond de vérité, le démon lui-même en a fait sortir une secte récemment condamnée par l'Église. A l'influence nouvelle du Saint-Esprit, on attribue le triomphe éclatant de l'Église, la paix du monde, l'unité de bercail annoncée par les Prophètes et par Notre-Seigneur Lui-même, ainsi que les autres merveilles dont le dogme de l'Immaculée Conception paraît être le gage.

Quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine et donne à un *Traité du Saint-Esprit* tout le mérite de l'à-propos. Le monde ne sera sauvé que par le Saint-Esprit. Mais comment le Saint-Esprit sauvera-t-Il le monde, si le monde Le repousse ? et il Le repoussera, s'il ne L'aime pas. Comment L'aimera-t-il ? Comment L'appellera-t-il ? Comment courra-t-il, éperdu, se placer sous Son empire, s'il ne Le connaît pas ? Faire connaître le Saint-Esprit nous semble donc, à tous les points de vue, une nécessité plus pressante que jamais.

V. Tels sont, en abrégé, les principaux motifs de notre travail. Nous sera-t-il permis d'en ajouter un autre ? Pendant vingt-cinq ans, nous avons combattu le *Mauvais Esprit*, en signalant le retour de son règne au sein des nations actuelles.

Longtemps inaperçu des uns, opiniâtrement nié par les autres, ce fait culminant de l'histoire moderne est aujourd'hui palpable. De l'aveu de tous, le Satanisme ou le Paganisme, ce qui est tout un, atteint sous nos yeux des limites aussi in-

³ Chacun connaît, nous a-t-on dit, en quel sens ce mot a été pris par saint Paul. Cette manière d'envisager le Saint-Esprit n'équivaut-elle pas à dire que les chrétiens ont ignoré jusqu'à ce jour la divinité de cette Personne, ce qui est inexact ? - Chacun connaît si peu dans quel sens l'*Ignoto Deo* a été pris par saint Paul, que les plus érudits eux-mêmes l'ignorent. On peut le voir dans Cornelius à Lapeyre *in hunc loc.* ; dans les nombreuses dissertations écrites sur ce sujet, soit dans les *Annales de philosophie chrétienne*, soit dans le savant ouvrage de Mamachi, *Origines et antiquitates Christiana*, t. I, lib. XI, p. 329, edit. Rom, in-4, 1749. - Pris dans le sens le plus accepté, l'*Ignoto Deo* veut dire, non que les païens ignoraient complètement le vrai Dieu, mais qu'ils n'avaient pas une idée juste de Ses perfections ni de Ses œuvres et surtout qu'ils ne Lui rendaient pas le culte qui Lui était dû. Appliqué au Saint-Esprit comme nous l'avons fait dans l'épigraphie de cet ouvrage, l'*Ignoto Deo* n'a donc rien de forcé. Conformément à la pensée de saint Paul, il veut dire, non pas que les chrétiens de nos jours ignorent la divinité du Saint-Esprit, mais que la plupart n'ont pas une connaissance bien claire de Ses œuvres, de Ses dons, de Ses fruits, de Son action sur le monde, et surtout qu'ils ne Lui rendent pas, le culte de confiance et d'amour auquel Il a tant de droits. - Se défier des objections improvisées.

⁴ Le Saint-Esprit est l'amour, Satan est la haine ; Notre Seigneur a sauvé le monde en s'incarnant et en mourant pour nous. Or, le mystère de l'Incarnation, dit saint Thomas, est attribué au Saint-Esprit ; et la mort de Notre Seigneur est également, selon saint Paul, attribuée au Saint-Esprit, *qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit*. Et David, prévoyant le salut du monde, disait : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ*. En vertu de l'axiome : *Causa causæ est causa causati*, il est donc très permis de dire que c'est par le Saint-Esprit que Notre Seigneur a sauvé le monde.

connues que sa puissance. Par un de ses organes les plus accrédités, la Compagnie de Jésus, non suspecte en ce, point, vient de reconnaître la réalité du terrible phénomène et de la proclamer, dans Rome, à quelques pas du Vatican.

En 1862, pendant l'octave de l'Épiphanie, le père Curci, rédacteur de la *Civiltà cattolica*, monte en chaire, et huit fois il pousse le cri d'alarme, en montrant que l'Europe, l'Italie, Rome elle-même, sont envahies par le paganisme. «**Le monde moderne**, s'écrie-t-il, **retourne à grands pas au paganisme**. Sans en ressusciter la grossière idolâtrie, il y retourne par ses pensées, par ses affections, par ses tendances, par ses œuvres, par ses paroles. Cela est tellement vrai, que si, de l'immense sépulcre qu'on appelle le sol romain, sortait vivant le peuple contemporain des Scipions et des Coriolans, et que, sans regarder nos temples et notre culte, il faisait attention seulement aux pensées, aux aspirations, au langage du grand nombre, je suis convaincu qu'il ne trouverait entre eux et lui de différence sensible, que dans la prostration des âmes et l'imbécillité des idées (*Il Paganesimo antico e moderno*. Roma, 1862. ».

Et plus loin : « Oh ! oui ; il n'est que trop vrai, et, quoi qu'il m'en coûte, je le dirai : taire le mal n'est pas un moyen de le guérir. Le monde actuel, et, à l'heure qu'il est, plus peut-être qu'aucune autre partie du monde, notre Italie commence évidemment à avoir des pensées, des affections, des désirs peu différents de ceux des païens. Ne croyez pas qu'il soit nécessaire pour cela d'adorer les idoles. Non. Le paganisme, dans sa partie constitutive, ou dans sa raison d'être, n'implique autre chose que le Naturalisme. Or, si vous regardez la société et la famille ; si vous écoutez les discours qui s'échangent ; si vous lisez les livres et les journaux qui s'impriment ; si vous considérez les tendances qui se manifestent : c'est à peine si en tout cela vous trouverez autre chose que la nature, la nature seule, la nature toujours.

« Eh bien, **ce Naturalisme envahisseur et dominateur de la société moderne, c'est le paganisme pur, tout pur ; mais paganisme mille fois plus condamnable que l'ancien, attendu que le paganisme moderne est l'effet de l'apostasie de cette foi, que le paganisme ancien reçut avec tant de joie, embrassa avec tant d'amour**. Paganisme ressuscité, qui a toutes les servilités et toutes les abominations du défunt, sans en avoir l'originalité et la grandeur, attendu qu'il est impossible de ressusciter la grandeur païenne, ceux qui l'ont tenté n'ayant abouti qu'à des parodies malheureuses et toujours ridicules, si trop souvent elles n'avaient été atroces. Paganisme désespéré, attendu qu'aucun Balaam ne lui a promis une étoile de Jacob, comme à l'ancien, qui attendait un appel à la vie ; tandis que le nôtre, né de la corruption du christianisme, ou plutôt d'une civilisation décrépite et gangrenée, n'a plus à attendre d'autre appel que celui du souverain Juge, vengeur de tant de miséricordes foulées aux pieds (p, 12) ».

Ainsi, de l'aveu même de nos adversaires les plus ardents, le *ver rongeur* des sociétés modernes n'est ni le protestantisme, ni l'indifférentisme, ni telle autre maladie sociale à dénomination particulière, mais bien le paganisme qui les renferme toutes ; le paganisme dans ses éléments constitutifs, tel que le monde le subissait il y a dix-huit siècles. Dès lors, pour compléter nos travaux, que restait-il, sinon essayer de glorifier le Saint-Esprit, afin que, reprenant Son empire, Il chasse l'usurpateur et régénère de nouveau la face de la terre ?

VI. Quant au plan de l'ouvrage, il est tracé par le sujet. Le Saint-Esprit en Lui-même et dans Ses œuvres ; l'explication de Ses œuvres merveilleuses dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par conséquent l'action incessante, universelle du Saint-Esprit, et l'action non moins incessante du mauvais Esprit ; la place immense que tient dans le monde de la nature, aussi bien que dans le monde de la grâce, et que doit, sous peine de mort, tenir, dans notre vie, la troisième Personne, aujourd'hui si oubliée et si inconnue, de l'adorable Trinité ; la double régénération du temps et de l'éternité, à laquelle Son amour nous conduit ; la nature, les conditions, la pratique du culte que le ciel et la terre Lui doivent à tant de titres : tel est l'ensemble des matières qui composent ce Traité.

En voici l'ordre : **Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde**. Commencée dans le ciel, la guerre s'est perpétuée sur la terre. Isaïe et saint Jean la décrivent. Saint Paul nous dit que c'est contre le démon que nous avons à lutter. Notre Seigneur Lui-même annonce qu'Il n'est venu sur la terre que pour détruire le règne du démon. Nous ne mettons pas aux prises ces deux Esprits, ils y sont ; nous n'inventons pas le fait, nous le constatons. Comme il est impossible de connaître la rédemption sans connaître la chute ; de même, il est impossible de faire connaître l'Esprit du bien, sans faire connaître l'Esprit du mal. A peine avons-nous dit l'existence du Saint-Esprit, que nous sommes obligé de parler de Satan, dont la noire figure apparaît comme l'ombre à côté de la lumière.

L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre, la division de ce monde en deux camps ennemis, ainsi que son action permanente, libre et universelle sur le monde inférieur. La réalité de ces trois faits établie, nous constatons la personnalité de l'Esprit mauvais, sa chute, la cause et les conséquences de sa chute, par conséquent l'origine historique du mal.

Les deux Esprits ne sont pas demeurés dans des régions inaccessibles à l'homme, étrangers à ce qui se passe sur la terre. Loin de là ; maîtres du monde, ils se révèlent comme les fondateurs de **deux cités : la Cité du bien et la Cité du mal**. Cités visibles, palpables, aussi anciennes que l'homme, aussi étendues que le globe, aussi durables que les siècles, elles renferment dans leur sein le genre humain tout entier, en deçà et au delà du tombeau. La connaissance approfondie de ces deux Cités importe également à l'homme, au chrétien, au philosophe, au théologien :

A l'homme, attendu que chaque individu, chaque peuple, chaque époque appartient nécessairement à l'une ou à l'autre ;

Au chrétien, attendu que l'une est la demeure de la vie et le vestibule du ciel ; l'autre, la demeure de la mort et, le vestibule de l'enfer ;

Au philosophe, attendu que la lutte éternelle des deux Cités forme la trame générale de l'histoire, et seule rend compte de ce que le monde a vu, de ce qu'il voit, de ce qu'il verra jusqu'à la fin, de crimes et de vertus, de prospérités et de revers, de paix et de révolutions ;

Au théologien, attendu que les deux Cités, montrant en action l'Esprit du bien et l'Esprit du mal, les font mieux connaître que tous les raisonnements.

Ainsi, les deux Cités sont l'objet d'une étude dont l'importance, peut-être la nouveauté, feront pardonner la longueur.

La formation, l'organisation, le gouvernement, le but de la Cité du bien ; son roi, le Saint-Esprit, révélé par les noms qu'il porte dans les Livres saints ; ses princes, les bons anges ; leur nature, leurs qualités, leurs hiérarchies, leurs ordres, leurs fonctions, la raison des uns et des autres : autant de sujets d'investigations particulières.

Elles sont suivies d'un travail analogue sur la Cité du mal. Nous faisons connaître sa formation, son gouvernement, son but ; son roi, Satan, révélé par ses noms bibliques ; ses princes, les démons ; leurs qualités, leurs hiérarchies, leur habitation, leur action sur l'homme et sur les créatures.

Toute cité se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Après les princes viennent les citoyens de deux cités : les hommes. Nous montrons leur existence placée entre deux armées ennemies qui se la disputent, ainsi que les remparts dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien, pour empêcher l'homme d'en sortir ou le démon d'y pénétrer.

Connaître les deux Cités en elles-mêmes et dans leur existence métaphysique, ne suffit pas à nos besoins : il faut les voir en action. De là, l'histoire religieuse, sociale, politique et contemporaine de l'une et de l'autre. Ce tableau embrasse, dans ses causes intimes, **toute l'histoire de l'humanité** : nous n'avons pu que l'ébaucher. Néanmoins, notre esquisse met en relief le point capital, c'est-à-dire le **parallélisme effrayant qui existe entre la Cité du bien et la Cité du mal, entre l'œuvre divine pour sauver l'homme, et l'œuvre satanique pour le perdre.** Exposer ce parallélisme non seulement dans son ensemble, mais encore dans ses principaux traits, nous a semblé le meilleur moyen de démasquer l'Esprit de ténèbres et de faire sentir vivement au monde actuel, incrédule ou léger, la présence permanente et l'action multiforme de son plus redoutable ennemi.

De là résulte, évidente comme la lumière, **l'obligation perpétuelle et perpétuellement impérieuse** où nous sommes tous, peuples et individus, **de nous tenir sur nos gardes**, et, sous peine de mort, de rester ou de nous replacer sous l'empire du Saint-Esprit. Cette conséquence termine le premier volume de l'ouvrage et conduit au second.

VII. Pour que l'homme et le monde sentent la **nécessité de se replacer sous l'empire du Saint-Esprit**, il faut, avant tout, qu'ils connaissent ce divin Esprit : *Ignoti nulla cupido*. Une connaissance générale et purement philosophique ne saurait suffire. Il faut une science intime, détaillée, pratique : la donner est le but de nos efforts.

Après avoir montré la divinité du Saint-Esprit, parlé de Sa procession et de Sa mission, expliqué Ses attributs, nous suivons Son action spéciale sur le monde physique et sur le monde moral, dans l'Ancien Testament. Ce travail nous prépare aux temps évangéliques.

Ici se révèle, dans toute la magnificence de Son amour, la troisième Personne de l'adorable Trinité. Devant nous se présentent quatre grandes créations : la sainte Vierge, le Verbe Incarné, l'Église, le Chrétien. Ces quatre chefs-d'œuvre sont étudiés avec d'autant plus de soin, qu'ils sont toute la philosophie de l'histoire ; car ils résument tout le mystère de la grâce, c'est-à-dire toute l'action de Dieu sur le monde.

Ce mystère de la grâce, par lequel l'homme devient dieu, est, autant qu'il a dépendu de nous, exposé dans ses admirables détails. Nous disons le principe de notre génération divine, les éléments dont il se compose, leur nature, leur enchaînement, leur développement successif, jusqu'à ce que le fils d'Adam soit parvenu à la mesure du Verbe Incarné, Fils de Dieu et Dieu Lui-même.

Les Vertus, les Dons, les Béatitudes, les Fruits du Saint-Esprit, tout le travail intime de la grâce, si peu estimé de nos jours, parce qu'il est bien peu connu, sont expliqués avec l'étendue nécessaire au chrétien qui veut s'instruire lui-même, et au prêtre chargé d'instruire les autres.

Les béatitudes du temps conduisent à la béatitude de l'éternité. Devenu enfant de Dieu par le Saint-Esprit, l'homme a droit à l'héritage de son Père. Franchissant le seuil de l'éternité, nous essayons de soulever un coin du voile jeté sur les splendeurs et les délices de ce royaume créé par l'amour, régi par l'amour, où tout est, pour le corps comme pour l'âme, lumière sans ombre, vie sans limites, c'est-à-dire communication plénière, incessante du Saint-Esprit aux élus et des élus au Saint-Esprit : flux et reflux d'un océan d'amour qui plongera les élèves du Chrême, a *lumni Clarismatis*, dans une ivresse éternelle.

Tant de bienfaits de la part du Saint-Esprit demandent une reconnaissance proportionnée de la part de l'homme. Nous montrons comment cette reconnaissance s'est manifestée dans la suite des siècles, comment elle **doit** se manifester **encore**. Elle brille dans le tableau du culte du Saint-Esprit, des fêtes, des associations, des pratiques publiques et privées, établies en l'honneur du Bienfaiteur éternel, à qui toute créature du ciel et de la terre est redevable de ce qu'elle est, de ce qu'elle a, de ce qu'elle espère.

VIII. Pour remplir notre tâche, trois fois difficile par sa nature, par son étendue et par la précision théologique qu'elle demande, nous avons, sans parler des conciles et des constitutions pontificales, appelé à notre aide les oracles de la vraie science, les Pères de l'Église. Leur doctrine sur le Saint-Esprit est si profonde et si abondante, que rien ne peut la remplacer. Ajoutons qu'aujourd'hui on la connaît si peu, qu'elle offre tout l'intérêt de la nouveauté.

S'agit-il de préciser les vérités dogmatiques par des définitions rigoureuses, de donner la dernière raison des choses, ou de montrer l'enchaînement hiérarchique qui unit les éléments de notre formation divine ? Dans ces questions délicates, **saint Thomas nous a servi de maître.** Puissent les nombreuses citations que nous lui avons empruntées le faire connaître de plus en plus, et accélérer le mouvement qui reporte aujourd'hui les esprits sérieux, vers ce foyer incomparable de toute vraie science, divine et humaine !

N'est-il pas temps de revenir, demanderons-nous à ce propos, de l'aberration qui a été si funeste au clergé, aux fidèles, à l'Église, à la société elle-même ? Il existe un génie, unique en son genre, que l'admiration des siècles appelle le *Prince de la théologie*, l'*Ange de l'école*, le *Docteur angélique*. Dans une vaste synthèse ce génie embrasse toutes les sciences théologiques, philosophiques, politiques, sociales, et les enseigne avec une clarté et une profondeur incomparables. Bien que pour la forme, quelquefois même pour le fond, sa doctrine soit, de temps à autre, marquée de l'inévitable cachet de l'humanité, elle est cependant tellement sûre dans son ensemble, qu'au concile de Trente, ses écrits, par un privilège inconnu dans les annales de l'Église ; méritèrent, suivant la tradition, d'être placés à côté de la Bible elle-même. Ce grand génie est un saint à qui le Vicaire de Jésus-Christ, en canonisant ses vertus, a rendu ce témoignage solennel : « Autant frère Thomas a écrit d'articles, autant de miracles il a faits. Lui seul a plus éclairé l'Église, que tous les autres docteurs. C'est une encyclopédie qui tient lieu de tout. A son école, on profite plus, dans un an, qu'à celle de tous les autres docteurs pendant toute la vie ». Enfin, pour que rien ne manque à sa gloire, c'est un génie tellement puissant, qu'un hérésiarque du seizième siècle ne craignait pas de dire : « **Otez Thomas, et je détruirai l'Église** »⁵.

Ainsi, on peut considérer saint Thomas, placé au milieu des siècles, tout à la fois comme un réservoir, où sont venus se réunir tous les fleuves de doctrine de l'Orient et de l'Occident, et comme un crible par lequel, dégagées de tout ce qui n'est pas haute et pure science, les eaux de la tradition nous arrivent fraîches et limpides sans avoir rien perdu de leur fécondité.

Or, ce docteur, ce saint, ce maître si utile à l'Église et si redoutable à l'hérésie ; **la Renaissance l'avait à peu près banni des séminaires, comme elle a banni des collèges tous les auteurs chrétiens**. Il y a moins de trente ans, quel professeur de théologie, de philosophie, de droit social, parlait de saint Qui connaissait ses ouvrages ? Qui les lisait ? Qui les méditait ? Qui les imprimait ? Par qui et par quoi l'a-t-on remplacé ?

Sans le savoir, on avait donc réalisé, en partie du moins, le vœu de l'hérésiarque. Aussi, qu'est-il arrivé ? Où est aujourd'hui parmi nous la science de la théologie, de la philosophie et du droit public ? Dans quel état se trouvent l'Église et la société ? Quelle est la trempe des armes employées à leur défense ? Quelle est la profondeur, la largeur, la solidité, la vertu nutritive de la doctrine distribuée aux intelligences dans la plupart des ouvrages modernes : livres, journaux, revues, conférences, sermons, catéchismes ? Nous n'avons pas à répondre. Il nous est plus doux de saluer le mouvement de retour qui se manifeste vers saint Thomas. Heureux si ces quelques lignes, échappées à ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, la douleur et l'amour, pouvaient le rendre plus général et plus rapide !

IX. Nous exprimerons un dernier vœu, c'est de voir se réveiller, dans le clergé et dans les fidèles, l'ardeur apostolique pour le Saint-Esprit. S'il est vrai qu'entre les temps actuels et les premiers siècles du christianisme il existe plus d'un rapport, ajoutons un nouveau trait de ressemblance par notre empressement à connaître et par notre fidélité à invoquer la troisième Personne de l'adorable Trinité, source inépuisable de lumière, de force et de consolation.

Que les paroles du Sage, appliquées au Saint-Esprit et si bien comprises de nos aïeux, deviennent l'encouragement de nos efforts et la règle de notre conduite. « Bienheureux l'homme qui demeure dans la Sagesse, qui médite ses perfections et avec elle étudie les merveilles du Dieu créateur, rédempteur et glorificateur ; qui rumine ses voies dans son cœur ; qui approfondit ses mystères ; qui la poursuit comme le chasseur, et se met en embuscade pour la surprendre ; qui regarde par ses fenêtres ; qui écoute à ses portes ; qui se tient près de sa maison, et qui plante à ses murailles le clou de sa tente, afin d'habiter sous sa main. A l'ombre de cette divine Sagesse, lui et ses fils, ses facultés, ses œuvres, sa vie et sa mort, goûteront les délices de la paix. Elle-même les nourrira de ses fruits, les protégera de ses rameaux ; et, à l'abri des tempêtes, ils vivront heureux et reposeront dans la gloire » (Eccl., XIX, 22 et seqq)

CHAPITRE PREMIER L'ESPRIT DU BIEN ET L'ESPRIT DU MAL.

Deux Esprits opposés, dominateurs du monde. - Preuves de leur existence : la foi universelle, le dualisme. - L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre. - Nécessité, de la démontrer. - La négation du surnaturel, grande hérésie de notre temps. - Ce qu'est le monde surnaturel. - Preuves de son existence : la religion, l'histoire, la raison. - Passages de M. Guizot.

Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde (Cette expression, dont l'équivalent se trouve presque à chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament, sera expliquée dans le cours de ce chapitre).

L'histoire n'est que le récit de leur lutte éternelle. Ce grand fait suppose :

L'existence d'un monde supérieur au nôtre ;

La division de ce monde en bon et en mauvais ;

La double influence du monde supérieur sur la création inférieure.

Quatre vérités fondamentales qu'il faut, avant tout, mettre au-dessus de contestation.

Que deux Esprits opposés se disputent l'empire de l'homme et de la création, ce dogme est écrit en tête de la théologie de tous les peuples et dans la biographie de chaque individu. La révélation l'enseigne. Le paganisme ancien le montre dans l'adoration universelle des génies, bons et mauvais. Le bouddhisme de l'Indien, du Chinois et du Thibétain, le fétichisme du nègre de l'Afrique, comme la sanglante idolâtrie de l'Océanien, continuent d'en fournir la preuve incontestable. Au cœur de la civilisation, non moins qu'au centre de la barbarie, l'expérience le rend sensible dans un fait toujours ancien et toujours nouveau, le *Dualisme*.

⁵ *Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo.* - Malgré les dénégations de Bayle, ce mot est de Bucer

A moins de nier toute distinction entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre tuer son père et le respecter, c'est-à-dire, à moins de faire du genre humain un bétail, **on est bien forcé de reconnaître sur la terre la coexistence et la lutte perpétuelle du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, d'actes bons et d'actes mauvais. Or, ce phénomène est un mystère inexplicable, autrement que par l'existence de deux Esprits opposés, supérieurs à l'homme.**

Pour n'en citer qu'une preuve : le sacrifice humain a fait le tour du monde. Il continue, à l'heure qu'il est, chez tous les peuples qui n'adorent pas l'Esprit du bien, le Saint-Esprit, tel que la révélation le fait connaître. Mais l'idée du sacrifice humain est aussi étrangère aux lumières de la raison, qu'elle est opposée aux sentiments de la nature. Quoi qu'elle fasse, la raison demeurera éternellement impuissante à trouver un rapport quelconque entre le meurtre de mon semblable et l'expiation de mon péché. Loin de suivre l'instinct de la nature, le père, si dégradé qu'il soit, a toujours frémi, et il frémit toujours, en portant lui-même son enfant au couteau du sacrificateur.

Cependant le sacrifice de l'homme par l'homme, de l'enfant par le père, est un fait ; il a donc une cause. C'est un fait universel et permanent ; il a donc une cause universelle et permanente. C'est un fait humainement inexplicable ; il a donc une cause surhumaine. C'est un fait qui se produit partout où ne règne pas l'Esprit du bien, il est donc inspiré et commandé par l'Esprit du mal.

Expliquant seuls le dualisme, ces deux Esprits sont les vrais dominateurs du monde. Ce n'est pas à coup sûr, et nous avons hâte de le dire, qu'ils soient égaux entre eux. Le prétendre serait tomber dans le manichéisme : erreur monstrueuse que la raison repousse et que la foi condamne. **La vérité est que ces deux Esprits sont inégaux, d'une inégalité infinie. L'un est Dieu, puissance éternelle ; l'autre, une simple créature, être éphémère qu'un souffle pourrait anéantir.** Seulement, par un conseil de Son infaillible sagesse, mais dont l'homme ici-bas ne pourra jamais sonder la profondeur, Dieu a laissé à Satan le redoutable pouvoir de lutter contre Lui ; et, dans la possession du genre humain, de tenir la victoire indécise. Nous essayerons bientôt de soulever un coin du voile qui couvre cet incontestable mystère.

En attendant, l'existence de deux Esprits opposés suppose l'existence d'un monde supérieur au nôtre. Par là, nous entendons un monde composé d'êtres plus parfaits et plus puissants que nous, dégagés de la matière et purement spirituels : Dieu, les anges bons et mauvais, en nombre incalculable ; monde des causes et des lois, sans lequel le nôtre n'existerait pas ou marcherait au hasard, comme le navire sans boussole et sans pilote ; monde pour lequel l'homme est fait et vers lequel il aspire ; monde qui nous enveloppe de toutes parts, et avec lequel nous sommes incessamment en rapports ; à qui nous parlons, qui nous voit, qui nous entend, qui agit sur nous et sur les créatures matérielles, réellement, efficacement, comme l'âme agit sur le corps.

Loin d'être une chimère, l'existence de ce monde supérieur est la première des réalités. La religion, l'histoire, la raison, se réunissent pour en faire l'article fondamental de la foi du genre humain. Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de le démontrer : car **la négation du surnaturel est la grande hérésie de notre temps.** Naguère M. Guizot lui-même en faisait la remarque. Il écrivait : **«Toutes les attaques dont le christianisme est aujourd'hui l'objet, quelque diverses qu'elles soient dans leur nature ou dans leur mesure, partent d'un même point et tendent à un même but, la négation du surnaturel dans les destinées de l'homme et du monde, l'abolition de l'élément surnaturel dans la religion chrétienne, dans son histoire comme dans ses dogmes.**

« Matérialistes, panthéistes, rationalistes, sceptiques, critiques, érudits, les uns hautement, les autres très discrètement, tous pensent et parlent sous l'empire de cette idée, que le monde et l'homme, la nature morale comme la nature physique, sont uniquement gouvernés par des lois générales, permanentes et nécessaires, dont aucune volonté spéciale n'est jamais venue et ne vient jamais suspendre ou modifier le cours»⁶.

Rien n'est plus exact. Nous ajouterons seulement qu'indiquer le mal n'est pas le guérir. Afin de mettre sur la voie du **remède**, il aurait fallu dire comment, après dix-huit siècles de surnaturalisme chrétien, l'Europe actuelle se trouve peuplée de naturalistes de toute nuance, dont la race, florissante dans l'antiquité païenne, avait disparu depuis la prédication de l'Évangile. Quoi qu'il en soit, les négations individuelles s'évanouissent devant des affirmations générales. Or, le genre humain a toujours affirmé l'existence d'un monde surnaturel.

L'existence d'une religion chez tous les peuples est un fait. Ce fait est inséparable de la croyance à un monde surnaturel. « C'est, continue M. Guizot, sur une foi naturelle au surnaturel, sur un instinct inné du surnaturel que toute religion se fonde. Dans tous les lieux, dans tous les climats, à toutes les époques de l'histoire, à tous les degrés de la civilisation, l'homme porte en lui ce sentiment, j'aimerais mieux dire ce pressentiment, que le monde qu'il voit, l'ordre au sein duquel il vit, les faits qui se succèdent régulièrement et constamment autour de lui, ne sont pas tout.

« En vain il fait chaque jour dans ce vaste ensemble des découvertes et des conquêtes ; en vain il observe et constate savamment les lois permanentes qui y président : sa pensée ne se renferme point dans cet univers livré à la science. Ce spectacle ne suffit point à son âme ; elle s'élance ailleurs ; elle cherche, elle entrevoit autre chose ; elle aspire pour l'univers et pour elle-même à d'autres destinées, à un autre maître :

Par delà tous les cieus, le Dieu des cieus réside,

a dit Voltaire ; et **le Dieu qui est par delà les cieus, ce n'est pas la nature personnifiée, c'est le surnaturel en personne.** C'est à lui que les religions s'adressent ; c'est pour mettre l'homme en rapport avec lui qu'elles se fondent. Sans la foi instinctive de l'homme au surnaturel, sans son élan spontané et invincible vers le surnaturel, la religion ne serait pas (*L'Eglise et la société chrétienne* en 1861, chap. IV, p. 21).

Le genre humain ne croit pas seulement à l'existence isolée d'un monde surnaturel, il croit encore à l'action libre et permanente, immédiate et réelle de ses habitants sur le monde inférieur. De cette foi constante nous trouvons la preuve

⁶ *L'Eglise et la Société chrétienne* en 1861, chap IV, p. 19 et 20. Dans sa prétendue *Vie de Jésus*, Renan vient de donner tristement raison à M. Guizot. Renan n'est qu'un écho.

dans un fait non moins éclatant que la religion elle-même, c'est **la prière** : « Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi les instincts moraux, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu, et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer.

« Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent, pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée. C'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour la vertu (*L'Eglise et la société chrétienne* en 1861, chap. IV, p. 22) ».

Qu'on ne croie pas que cette confiance au pouvoir et à la bonté des êtres surnaturels soit une chimère. D'abord, je voudrais qu'on me montrât une chimère universelle. Ensuite, personne ne méconnaît la valeur morale et intérieure de la prière. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie. Elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps, quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorant, avant et sans qu'ils sachent s'Il les exaucera. S'il est un seul homme qui regarde comme chimériques ces heureux effets de la prière, parce qu'il ne les a jamais éprouvés, il faut le plaindre ; mais on ne le réfute pas.

La prière a une forme plus élevée que la parole, c'est **le sacrifice**. Plus facile à constater, puisqu'elle est toujours palpable, cette seconde forme n'est pas moins universelle que la première. En usage chez tous les peuples, à toutes les époques, sous toutes les latitudes, le sacrifice s'est offert à des êtres bons ou mauvais, mais toujours étrangers au monde inférieur. Jamais le sang d'un taureau n'a ruisselé sur les autels en l'honneur d'un taureau, d'un être matériel, ni même d'un homme.

Le droit au sacrifice ne commence pour l'homme que lorsque la flatterie voit un génie personnifié en lui, et c'est à ce génie que le sacrifice s'adresse ; ou, lorsqu'en le retirant du monde inférieur, la mort a fait de lui l'habitant du monde surnaturel. Or, dans la pensée du genre humain, le sacrifice a la même signification que la prière. Perpétuellement offert, il est donc la preuve perpétuelle de la foi de l'humanité à l'influence permanente du monde supérieur sur le monde inférieur.

L'homme ne s'est jamais contenté d'admettre une action générale et indéterminée des agents surnaturels, sur le monde et sur lui. Interrogé à tel moment qu'il vous plaira de sa longue existence, il vous dira : Je crois au gouvernement du monde matériel par le monde spirituel, comme je crois au gouvernement de mon corps par mon âme ; je crois que chaque partie du monde inférieur est dirigée par un agent spécial du monde surnaturel, chargé de la conserver et de la maintenir dans l'ordre. Je crois ces vérités, comme je crois que dans les gouvernements visibles, pâle reflet de ce gouvernement invisible, l'autorité souveraine, personnifiée dans ses fonctionnaires, est présente à chaque partie de l'empire, afin de la protéger et de la faire concourir à l'harmonie générale.

Personne n'ignore que les peuples de l'antiquité païenne, sans exception aucune, ont admis l'existence de héros, de demi-dieux, auxquels ils attribuent les faits merveilleux de leur histoire, leurs législations, l'établissement de leurs empires. Personne n'ignore qu'ils ont cru, écrit, chanté que chaque partie du monde matériel est animée par un esprit qui préside à son existence et à ses mouvements : que cet esprit est un être surnaturel, digne des hommages de l'homme et assez puissant pour faire de la créature, dont le soin lui est confié, un instrument de bien ou un instrument de mal. La même croyance est encore aujourd'hui en pleine vigueur, chez tous les peuples idolâtres des cinq parties du monde.

Dans cette croyance unanime, base de la religion et de la poésie, aussi bien que de la vie publique et privée du genre humain, n'y a-t-il aucune parcelle de vérité ? A moins d'être frappé de démence, qui oserait le soutenir ? **Le monde des corps est gouverné par le monde des esprits** : tel est, bien que l'ayant altéré sur quelques points secondaires, le **dogme fondamental** dont le genre humain a toujours été en possession.

Voulons-nous l'avoir dans toute sa pureté ? Relisons les divins oracles. Dès la première page de l'Ancien Testament, nous voyons l'Esprit du mal se rendre sensible sous la forme du serpent, et ce séducteur surnaturel exercer sur l'homme et sur le monde une domination qu'il n'a jamais perdue. Nous voyons, d'un autre côté, les Esprits du bien gouverner le peuple de Dieu, comme les ministres d'un roi gouvernent son royaume.

Depuis Abraham, père de la nation choisie, jusqu'aux Macchabées, derniers champions de son indépendance, tous les hommes de la Bible sont dirigés, secourus, protégés par des agents surnaturels, dont l'influence détermine les grands événements consignés dans l'histoire de ce peuple, type de tous les autres. Successeur, disons mieux, développement du peuple juif, le peuple chrétien nous offre le même spectacle. Mais, si les plus parfaites entre toutes les sociétés ont toujours été, si elles sont encore placées sous la direction du monde angélique, à plus forte raison les sociétés moins parfaites se trouvent-elles, à cause même de leur infériorité, soumises au même gouvernement.

Quant aux créatures purement matérielles, écoutons le témoignage des plus grands génies qui aient éclairé le monde. «Les anges, dit Origène, président à toutes choses, à la terre, à l'eau, à l'air, au feu, c'est-à-dire aux principaux éléments; et, suivant cet ordre, ils parviennent à tous les animaux, à tous les germes et jusqu'aux astres du firmament». Saint Augustin n'est pas moins explicite. «Dans ce monde, dit-il, chaque créature visible est confiée à une puissance angélique, suivant le témoignage plusieurs fois répété des saintes Écritures». Même langage dans la bouche de saint Jérôme, de saint Grégoire de Naziance et des organes les plus authentiques de la foi du genre humain régénéré.

De cette foi universelle, invincible, la vraie philosophie donne deux raisons péremptoires : l'harmonie de l'univers et la nature de la matière.

L'harmonie de l'univers. Il n'y a pas de saut dans la nature : *Natura non facit saltum*. Toutes les créatures visibles à nos yeux se superposent, s'emboîtent, s'enchaînent les unes aux autres par des liens mystérieux, dont la découverte successive est le triomphe de la science. De degrés en degrés, toutes viennent aboutir à l'homme. **Esprit et matière, l'homme est la soudure de deux mondes. Si, par son corps, il est au degré le plus élevé de l'échelle des êtres matériels ; il est, par son âme, au plus bas de l'échelle des êtres spirituels.** La raison en est que la perfection des êtres, par conséquent leur supériorité hiérarchique, se calcule sur leur ressemblance plus ou moins complète avec Dieu, l'être des êtres, l'esprit incréé, la perfection par excellence.

Or, la créature purement matérielle est moins parfaite que la créature matérielle et spirituelle en même temps. A son tour, celle-ci est moins parfaite que la créature purement spirituelle. Puisqu'il n'y a point de saut dans les œuvres du Créateur, au-dessus des êtres purement matériels, il y a donc des êtres mixtes ; au-dessus des êtres mixtes, des êtres purement spirituels ; au-dessus de l'homme, des anges. Purs esprits, ces brillantes créatures, hiérarchiquement disposées, continuent la longue chaîne des êtres et sont, à l'égard de l'homme, ce qu'il est lui-même à l'égard des créatures purement matérielles, ou inférieures à lui ; elles le rattachent à Dieu, comme l'homme lui-même rattache la matière à l'esprit⁷.

Tout cela est fondé sur **deux grandes lois** que la raison ne saurait contester, sans tomber dans l'absurde. **La première, que toute la création descendue de Dieu tend incessamment à remonter à Dieu, car tout être gravite vers son centre. La seconde, que les êtres inférieurs ne peuvent retourner à Dieu que par l'intermédiaire des êtres supérieurs.** Or, nous l'avons vu, l'être purement matériel étant, par sa nature même, inférieur à l'être mixte, c'est par celui-ci seulement qu'il peut retourner à Dieu. A son tour, l'être mixte, étant naturellement inférieur à l'être pur esprit, c'est par celui-ci seulement qu'il peut retourner à Dieu. La théologie catholique formule donc un axiome de haute philosophie, lorsqu'elle dit : « Tous les êtres corporels sont gouvernés et maintenus dans l'ordre par des êtres spirituels ; toutes les créatures visibles par des créatures invisibles ».

La nature de la matière. La matière est inerte de sa nature, personne ne peut le nier : « Cependant, dit saint Thomas, nous voyons de toutes parts la matière en mouvement. Le mouvement ne peut lui être communiqué que par des êtres naturellement actifs. Ces êtres sont et ne peuvent être que des puissances spirituelles, qui, se superposant les unes aux autres, aboutissent aux anges et à Dieu même, principe de tout mouvement. De là, ces paroles de saint Augustin : Tous les corps sont régis par un esprit de vie doué d'intelligence ; et celles-ci de saint Grégoire : Dans ce monde visible, rien ne peut être mis en ordre et en mouvement, que par une créature invisible. Ainsi, le monde des corps tout entier est fait pour être régi par le monde des esprits »⁸.

A cette preuve tirée du mouvement de la matière se joint un fait « qui mérite, dit encore M. Guizot, toute l'attention des adversaires du surnaturel. Il est reconnu et constaté par la science que notre globe est antérieur à l'homme. De quelle façon et par quelle puissance le genre humain a-t-il commencé sur la terre ? Il ne peut y avoir de son origine que deux explications : ou bien il a été le travail propre et intime des forces naturelles de la matière ; ou bien il a été l'œuvre d'un pouvoir surnaturel, extérieur et supérieur à la matière. La création spontanée ou la création libre, il faut, à l'apparition de l'homme ici-bas, l'une ou l'autre de ces causes.

« Mais en admettant, ce que pour mon compte je n'admets nullement, les générations spontanées, ce mode de production ne pourrait, n'aurait jamais pu produire que des êtres enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante. Personne, je crois, n'a jamais dit, et personne ne dira jamais que, par la vertu d'une génération spontanée, l'homme, c'est-à-dire l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir, et qu'ils sont sortis un jour, du sein de la matière, tout formés, tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau de Jupiter.

« C'est pourtant à cette condition seulement, qu'en apparaissant pour la première fois sur la terre, l'homme aurait pu y vivre, s'y perpétuer et y fonder le genre humain. Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant, mais inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblottant et gémissant, sans mère pour l'entendre et pour le nourrir. C'est cependant là le seul premier homme que la génération spontanée puisse donner.

Évidemment, l'autre origine du genre humain est la seule admissible, la seule possible. **Le fait surnaturel de la création explique seul l'apparition de l'homme ici-bas...** Et les rationalistes sont contraints de s'arrêter devant le berceau surnaturel de l'humanité, impuissants à en faire sortir l'homme sans la main de Dieu » (*L'Eglise et la société chrétienne* en 1861, chap. IV, p. 26).

En résumé, interrogé sur le monde surnaturel, le genre humain répond par **trois actes de foi**

Je crois et j'ai toujours cru à l'existence d'un monde supérieur.

Je crois et j'ai toujours cru au gouvernement du monde inférieur, non par des lois immuables, mais par l'action libre d'agents supérieurs.

Je crois et j'ai toujours cru que, dans certains cas, Dieu intervient par Lui-même ou par Ses agents, d'une manière exceptionnelle, dans le gouvernement du monde inférieur, c'est-à-dire qu'Il suspend ou modifie les lois dont Il est l'auteur, et qu'Il fait des **miracles**.

⁷ La perfection de l'univers exigeait cette gradation des êtres, c'est la remarque de saint Thomas I. p. q. 50. art. 1. Cor.)

⁸ Pars I, quaest. cx, art. 1, 2, 3. - **Il y a donc autant d'âmes qu'il y a de vies : vie et âme végétative, vie et âme sensitive, vie et âme intellectuelle. Inutile de dire que les deux premières âmes ne sont pas de la même nature que la nôtre, pas plus que la vie dont elles sont le principe**

Je crois en particulier, ajoute le monde moderne, l'élite de l'humanité, que je suis né d'un miracle. Mon existence tout entière repose sur la foi à la résurrection d'un mort, et ma civilisation a pour piédestal un tombeau.

Pour taxer d'erreur cette foi constante, universelle, invincible, il faut prouver que le genre humain, depuis son origine jusqu'à nos jours, est atteint d'une triple folie. Folie, d'avoir cru à l'existence d'un monde surnaturel ; folie d'avoir cru à l'influence des êtres supérieurs sur les êtres inférieurs ; folie d'avoir cru que le législateur suprême est libre de modifier ses lois ou d'en suspendre le cours.

Ces trois opérations de piété filiale, religieusement accomplies, et le genre humain dûment convaincu d'avoir toujours été frappé de démence, il en reste une quatrième : **le négateur du surnaturel devra prouver que lui-même n'est pas fou.**

CHAPITRE II DIVISION DU MONDE SURNATUREL.

Certitude de cette division : le dualisme universel et permanent. - Cause de cette division : un acte coupable. - Origine historique du mal. - Explication du passage de Saint Jean : Un grand combat eut lieu dans le ciel, etc. - Nature de ce combat. - Grandeur de ce combat. - Dans quel ciel il eut lieu. - Deux ordres de vérités : les vérités naturelles et les vérités surnaturelles. - Les anges connaissent naturellement les premières avec certitude. - L'épreuve eut pour objet une vérité de l'ordre surnaturel. - Chute des anges.

Nous venons de voir que le monde supérieur, le monde des intelligences pures, gouverne nécessairement l'homme et le monde qui lui est inférieur. Logiquement il en résulte que le Roi du monde supérieur est le vrai Roi de toutes choses. Anges, hommes, forces de la nature ne sont que ses agents. Tout relève de Lui ; Lui seul ne relève de personne. Dès lors, il semble que dans l'univers tout devrait être paix et unité. Autre est la réalité : le **dualisme** est partout.

Or, le dualisme n'est dans le monde inférieur que parce qu'il est dans le monde supérieur ; dans le monde des faits, que parce qu'il est dans le monde des causes. **La division et la guerre ont donc éclaté dans le ciel, avant de descendre sur la terre.** Profondes, acharnées, universelles, permanentes, ce qu'elles sont parmi les hommes, elles le sont parmi les anges. En un mot, le monde surnaturel divisé en bon et en mauvais, telle est la seconde vérité fondamentale qu'il faut mettre en lumière.

Dieu étant la bonté par essence, tout ce qui sort de ses mains ne peut être que bon (I *Joan.*, IV, 16. - *Gen.*, I 31.). Puisqu'une partie des habitants du monde supérieur sont mauvais, et qu'ils ne sont pas tels par nature, il faut nécessairement conclure qu'ils le sont **devenus**. Nul ne devient mauvais que par sa faute. Toute faute suppose le **libre arbitre**. Les mauvais anges ont donc été libres, et ils ont abusé de leur liberté. Mais quelle est **l'épreuve** à laquelle ils ont volontairement failli ? Si la raison en constate l'existence, seule la révélation peut en expliquer la nature. Sous peine de déraisonner éternellement, il faut donc interroger Dieu Lui-même, auteur de l'épreuve et témoin de ses résultats.

Voici ce que l'Ancien des jours dit à son confident le plus intime : *Un grand combat eut lieu dans le ciel ; Michel et ses anges combattaient contre le Dragon ; et le Dragon combattait, et ses anges avec lui.* Ces quelques mots renferment des trésors de lumières. **Là, et là seulement, est l'origine historique du mal.** Partout ailleurs incertitudes, contradictions, ténèbres, tâtonnements éternels. Comme nous touchons au grand problème du monde, insistons sur chaque syllabe de l'oracle divin.

Quel est ce **combat**, *praelium* ? Les anges étant de purs esprits, ce combat ne fut pas une lutte matérielle, comme celle des Titans de la mythologie ; ni une bataille semblable à celles qui se livrent sur la terre, où tour à tour les combattants s'attaquent de loin avec des projectiles, se prennent corps à corps, se renversent et se foulent aux pieds. Comme les êtres qui en sont les acteurs, un combat d'anges est **purement intellectuel**. C'est une opposition entre purs esprits, dont les uns disent **oui** à une vérité, et les autres **non**. C'est un **grand combat**, *praelium magnum*. Il est grand, en effet, à quelque point de vue qu'on l'envisage. Grand, par le nombre et la puissance des combattants ; grand, parce qu'il fut le commencement de tous les autres ; grand, par ses résultats immenses, éternels ; grand, par la vérité qui en fut l'objet. Pour diviser le ciel en **deux camps irréconciliables**, pour entraîner dans l'abîme la troisième partie des anges, et pour assurer à jamais la félicité des autres : il faut que la vérité en litige ait été **un dogme fondamental**.

Quelle peut être **la nature de cette vérité proposée comme épreuve, à l'adoration des célestes hiérarchies** ? Pour les anges, comme pour les hommes, il y a deux sortes de vérités : les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Les premières n'excèdent pas les facultés naturelles de l'ange et de l'homme. Il en est autrement des secondes : expliquons ce point de doctrine.

Ouvrage d'un Dieu infiniment bon, tout être est créé pour le bonheur. **Le bonheur de l'être consiste dans son union avec la fin pour laquelle il a été créé.** Tous les êtres ayant été créés par Dieu et pour Dieu, leur bonheur consiste dans leur union avec Dieu. Dans les êtres intelligents, faits pour connaître et pour aimer, cette union a lieu par la **connaissance** et par **l'amour**. Développés autant que le permettent les forces de la nature, cette connaissance et cet amour constituent le bonheur naturel de la créature.

Dieu ne s'en est pas contenté. Afin de procurer aux êtres doués d'intelligence un bonheur infiniment plus grand, sa bonté, essentiellement communicative, a voulu que les anges et les hommes s'unissent au Bien suprême, par une connaissance beaucoup plus claire et par un amour beaucoup plus intime, que ne l'exigeait leur bonheur naturel : de là **le bonheur surnaturel**.

De là aussi **deux sortes de connaissances** de Dieu ou de la vérité : une connaissance naturelle, qui consiste dans la vue de Dieu, autant que la créature en est capable par ses propres forces ; une connaissance surnaturelle, qui consiste dans une vue de Dieu, supérieure aux forces de la nature et infiniment plus claire que la première. Cette seconde con-

naissance est une **faveur entièrement gratuite**. Êtres libres, les anges et les hommes doivent, pour s'en assurer la possession, **remplir les conditions** auxquelles Dieu la promet.

De là enfin, comme il vient d'être dit, relativement aux anges et à l'homme, **deux sortes de vérités** : les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Les anges connaissent parfaitement, complètement, dans leurs principes et dans leurs dernières conséquences, dans l'ensemble et dans le détail, toutes les vérités de l'ordre naturel, c'est-à-dire qui rentrent dans la sphère native de leur intelligence. Dans cette sphère, pour eux, nulle erreur, nul doute, par conséquent nulle contradiction possible. D'où leur vient cette admirable prérogative ? De l'excellence même de leur nature. Expliquons encore ce point de haute philosophie, si connu de la barbarie du moyen-âge, et si inconnu de notre siècle de lumières.

L'ange est une intelligence pure. Son entendement est toujours en acte, jamais en puissance : c'est-à-dire que l'ange n'a pas seulement, comme l'homme, la faculté ou la possibilité de connaître, mais qu'il connaît actuellement. Écoutons ces grands philosophes, toujours anciens, et toujours nouveaux, qu'on appelle les Pères de l'Église et les théologiens scolastiques. « Pour connaître, disent-ils, les anges n'ont besoin ni de chercher, ni de raisonner, ni de composer, ni de diviser : ils se regardent, et ils voient. La raison en est que, dès le premier instant de leur création, ils ont eu toute leur perfection naturelle et possédé les espèces intelligibles, ou représentations des choses, parfaitement lumineuses, au moyen desquelles ils voient toutes les vérités qu'ils peuvent connaître naturellement. Leur entendement est comme un miroir parfaitement pur, dans lequel se réfléchissent et s'impriment sans ombre, sans augmentation ni diminution, les rayons du soleil de vérité.

« Autre est l'entendement de l'homme. C'est un miroir imparfait, semé de taches plus ou moins épaisses et plus ou moins nombreuses, qui ne disparaissent qu'en partie sous l'effort laborieux et sans cesse renouvelé de l'étude et du raisonnement. La raison en est que l'âme humaine, étant unie à un corps, doit recevoir successivement des choses sensibles, et par les choses sensibles, une partie des espèces intelligibles au moyen desquelles la vérité lui est connue. C'est même pour cela que l'âme est unie au corps. »

Puisque, dès l'instant de leur création, les anges connurent parfaitement toutes les vérités de l'ordre naturel, leur épreuve a eu nécessairement pour objet quelque vérité de l'ordre surnaturel. Inaccessibles aux forces natives de leur entendement, ces vérités ne leur sont connues que par la révélation. « Dans les anges, dit saint Thomas, il y a deux connaissances : l'une naturelle, par laquelle ils connaissent les choses soit par leur essence, soit par les espèces innées. En vertu de cette connaissance, ils ne peuvent atteindre aux mystères de la grâce, car ces mystères dépendent de la pure volonté de Dieu. L'autre surnaturelle, qui les béatifie, et en vertu de laquelle ils voient le Verbe et toutes choses dans le Verbe : Par cette vision, ils connaissent les mystères de la grâce, non pas tous ni tous également, mais selon qu'il plaît à Dieu de les leur révéler. »

Et le combat eut lieu **dans le ciel**, *in Coelo*. Quel est ce ciel ? Il y a **trois lieux** ou trois sphères de vérités : le ciel des vérités naturelles ; le ciel de la vision béatifique ; le ciel de la foi intermédiaire entre les deux premiers.

Nous venons de voir que, dès le premier instant de leur création, les anges connaissent parfaitement, dans leur ensemble et dans leurs dernières conséquences, toutes les vérités de l'ordre naturel. Cette connaissance fait leur gloire : car elle établit leur immense supériorité sur l'homme. Ainsi, de leur part, nul intérêt à protester contre aucune de ces vérités. Nulle possibilité même de le faire ; car tout être répugne invinciblement à sa destruction. Les vérités de l'ordre naturel étant connaturelles aux anges, protester contre elles eût été protester contre leur être même : les nier eût été une sorte de suicide. Le combat n'eut donc, pas lieu dans le ciel des vérités naturelles.

Il n'eut pas non plus pour théâtre le ciel de la vision béatifique. Récompense de l'épreuve, ce ciel est le séjour éternel de la paix. Là, toutes les intelligences angéliques et humaines, placées en face de la vérité, qu'elles contemplant sans voile, confirmées en grâce, unies en charité et consommées en gloire, vivent de la même vie, sans oppositions, sans divisions, sans rivalités possibles.

Quel est donc le ciel du combat ? Évidemment le séjour ou l'état dans lequel les anges devaient, comme l'homme, **subir l'épreuve pour mériter la gloire**. En quoi consistait l'épreuve ? Évidemment encore dans l'admission de quelque mystère inconnu de l'ordre surnaturel. Pour être **méritoire**, cette admission devait être **coûteuse**. Elle eut donc pour objet quelque mystère qui, aux yeux des anges, semblait choquer leur raison, déroger à leur excellence et nuire à leur gloire.

Admettre humblement ce mystère sur la parole de Dieu, l'adorer malgré ses obscurités et les répugnances de leur nature, afin de le voir après l'avoir cru : telle était l'épreuve des anges. Par cet acte de soumission, ces sublimes intelligences, courbant leurs fronts radieux devant le Très-Haut, lui disaient : « Nous ne sommes que des créatures ; vous seul êtes l'Être des êtres. Votre science est infinie. Si grande qu'elle soit, la nôtre ne l'est pas. Votre charité égale votre sagesse : nous embrassons dans la plénitude de l'amour le mystère que vous daignez nous révéler. » Dans les conseils de Dieu, cet acte d'adoration, qui implique l'amour et la foi, était décisif pour les anges, comme un acte semblable le fut pour Adam, comme il l'est pour chacun de nous : Quiconque ne croira pas sera condamné (Marc., XVI, 16).

« Et Michel et ses anges combattaient **contre le Dragon**. Le dogme à croire est à peine proposé, qu'un des archanges les plus brillants, Lucifer, pousse le cri de la révolte : « Je proteste. On veut nous faire descendre ; je monterai. On veut abaisser mon trône ; je l'élèverai au-dessus des astres. Je siégerai sur le mont de l'alliance, aux flancs de l'Aquilon. C'est moi, et non un autre qui serai semblable au Très-Haut ». Une partie des anges répète : « Nous protestons »⁹.

A ces mots, un archange, non moins brillant que Lucifer, s'écrie : « Qui est semblable à Dieu ? Qui peut refuser de croire et d'adorer ce qu'Il propose à la foi et à l'adoration de Ses créatures ? Je crois et j'adore » (Quis ut Deus ?).

⁹ Telle est la première origine du protestantisme. En ce sens, il peut se flatter de n'être pas d'hier

La multitude des célestes hiérarchies répète : « Nous croyons et nous adorons. »

Aussitôt punis que coupables, Lucifer et ses adhérents, changés en horribles démons, sont précipités dans les profondeurs de l'enfer, que leur orgueil venait de creuser.

Effrayante sévérité de la justice de Dieu ! Quelle en est la cause, et d'où vient qu'il y a eu **miséricorde pour l'homme et non pour l'ange** ? La raison en est dans la supériorité de la nature angélique. Les anges sont **irréversibles**, tandis que l'homme ne l'est pas. « C'est un article de la foi catholique, dit saint Thomas, que la volonté des bons anges est confirmée dans le bien, et la volonté des mauvais obstinée dans le mal. La cause de cette obstination est non dans la gravité de la faute, mais dans la condition de la nature. Entre l'appréhension de l'ange et l'appréhension de l'homme il y a cette différence que l'ange appréhende ou saisit immuablement par son entendement, comme nous saisissons nous-mêmes les premiers principes que nous connaissons. L'homme, au contraire, par sa raison ; appréhende ou saisit la vérité d'une manière variable, allant d'un point à un autre, ayant même la possibilité de passer du oui au non. D'où il suit que sa volonté n'adhère à une chose que d'une manière variable, puisqu'elle conserve même le pouvoir de s'en détacher et de s'attacher à la chose contraire. Il en est autrement de la volonté de l'ange. Elle adhère fixement et immuablement. »

Nous connaissons l'existence, le lieu et le résultat de l'épreuve ; mais quelle en fut la nature ? En d'autres termes : **quel est le dogme précis, dont la révélation devint la pierre d'achoppement pour une partie des célestes intelligences** ? L'examen de cette question sera l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE III DOGME QUI A DONNÉ LIEU A LA DIVISION DU MONDE SURNATUREL.

L'incarnation du Verbe, cause de la chute des anges. - Preuves : enseignements des théologiens. - Saint Thomas. - Viguier. - Suarez. - Catharin.

Décrété de toute éternité, le dogme de l'Incarnation du Verbe fut, à son heure, proposé à l'adoration des anges. Les uns acceptèrent humblement la supériorité qu'il créait en faveur de l'homme ; les autres, révoltés de la préférence donnée à la nature humaine, protestèrent contre le divin conseil. Telle est la pensée d'un grand nombre de docteurs illustres. A tous égards, elle mérite l'attention du théologien et du philosophe. Le premier y trouve la solution des plus hautes questions de la science divine. Au second, elle explique et elle **explique seule le caractère intime de la lutte éternelle du bien et du mal.** Trois propositions incontestables nous semblent, d'ailleurs, en démontrer la justesse. Le mystère de l'Incarnation fut l'épreuve des anges : si 1°, ils ont eu connaissance de ce mystère ; si 2°, ce mystère était de nature à blesser leur orgueil et à exciter leur jalousie ; si 3°, le Verbe Incarné est l'unique objet de la haine de Satan et de ses anges.

Écoutons les docteurs établissant cette triple vérité. Dès le commencement de leur existence, dit saint Thomas, tous les anges connurent de quelque manière le mystère du règne de Dieu accompli par le Christ, mais surtout à partir du moment où ils furent béatifiés par la vision du Verbe : vision que n'eurent jamais des démons, car elle fut la récompense de la foi des bons anges. »

Que tous les anges, sans exception, aient eu dès le premier instant de leur création une certaine connaissance du Verbe éternel, la raison s'élève jusqu'à le comprendre. Le Verbe est le soleil de vérité qui éclaire toute intelligence sortant de la nuit du néant : il n'y en a pas d'autre. Miroirs d'une rare perfection, les anges ne purent pas ne point réfléchir quelques rayons de ce divin soleil, dont ils étaient les images les plus parfaites. Mais, bien qu'ils eussent la conscience d'eux-mêmes et des vérités dont ils étaient en possession, ces rayons étaient encore voilés, et ils devaient l'être.

Créés dans l'état de grâce, les anges ne jouirent pas, dès l'origine, de la vision béatifique. Ils ne connurent donc qu'imparfaitement le règne de Dieu par le Verbe. Que ce Verbe adorable, par qui tout a été fait, serait le trait d'union entre le fini et l'infini, entre le Créateur et la création tout entière, et qu'ainsi Il établirait glorieusement le règne de Dieu sur l'universalité de ses œuvres : telles furent les connaissances rudimentaires des esprits angéliques. C'était en germe le mystère de l'Incarnation ou de l'union hypostatique du Verbe avec la créature, mais rien de plus.

Expliquant les paroles du maître Les anges, dit un savant disciple de saint Thomas, ont une double connaissance du Verbe, une connaissance naturelle, et une connaissance surnaturelle.

« Une connaissance naturelle, par laquelle ils connaissent le Verbe **dans Son image**, resplendissant dans leur propre nature. Cette première connaissance, éclairée de la lumière de la grâce et rapportée à la gloire de Dieu et du Verbe, constituait la béatitude naturelle dans laquelle ils furent créés. Toutefois, ils n'étaient pas encore parfaitement heureux, puisqu'ils étaient capables d'une plus grande perfection, et qu'ils pouvaient la perdre, ce qui, en effet, eut lieu pour un grand nombre.

« Une connaissance surnaturelle ou gratuite, en vertu de laquelle les anges connaissent le Verbe **par essence** et non par image. Celle-là ne leur fut pas donnée au premier instant de leur création, mais au second, après une libre élection de leur part. »

Prêtons maintenant l'oreille à Suarez, par la bouche de qui, dit Bossuet, parle toute l'école : « Il faut tenir pour extrêmement probable le sentiment qui croit que le péché d'orgueil commis par Lucifer a été le désir de l'union hypostatique : ce qui l'a rendu **dès le principe l'ennemi mortel de Jésus-Christ.** J'ai dit que cette opinion est très vraisemblable, et je continue de le dire. Nous avons montré que tous les anges, dans l'état d'épreuve, avaient eu révélation du mystère de l'union hypostatique qui devait s'accomplir dans la nature humaine. Il est donc infiniment croyable que Lucifer aura trouvé là l'occasion de son péché et de sa chute. »

Une des gloires théologiques du concile de Trente, Catharin, soutient hautement la même opinion. Avec d'autres commentateurs, il explique ainsi le texte de saint Paul : Et lorsqu'il l'introduisit de nouveau dans le monde, il dit : *Que tous ses anges l'adorent* (Hebr. I, 6) : « Pourquoi ce mot *de nouveau, une seconde fois* ? Parce que **le Père éternel avait dé-**

jà introduit une première fois Son Fils dans le monde, lorsque, dès le commencement, Il Le proposa à l'adoration des anges et leur révéla le mystère de l'Incarnation. Il L'introduisit une seconde fois, lorsqu'Il L'envoya sur la terre pour S'incarner effectivement. Or, à cette première introduction ou révélation, Lucifer et ses anges refusèrent à Jésus-Christ leur adoration et leur obéissance. Tel fut leur péché.

« En effet, suivant la doctrine commune des Pères, le démon a péché par envie contre l'homme ; et il est plus probable qu'il a péché avant que l'homme fût créé.

Or, il ne faut pas croire que les anges aient porté envie à la perfection naturelle de l'homme, en tant que créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans cette supposition, chaque ange aurait eu la même raison, et même une plus forte, de jalouser les autres anges. Il est donc plus vraisemblable que le démon a péché par l'envie de la dignité à laquelle il a vu la nature humaine élevée dans le mystère de l'Incarnation. »

Au chapitre suivant, de nouvelles autorités viendront confirmer le sentiment de l'illustre théologien.

CHAPITRE IV (SUITE DU PRECEDENT).

Naclantus. - Nouveau passage de Vigulier. - Rupert. - Raisonnement - Témoignages de saint Cyprien, de saint Irénée, de Cornélius à Lapide. - Conclusion.

Un autre membre du concile de Trente, le très savant évêque de Foggia, Naclantus, s'exprime ainsi : « Dès le principe, Lucifer et Adam lui-même connurent le Christ, au moins par la lumière de la foi ou d'une révélation particulière, comme le Créateur, le Seigneur et l'océan de tous les biens. Mais, égarés par leur propre faute, ils détournèrent les yeux de la lumière, et, comme s'ils ne L'avaient pas connu pour le Seigneur et pour l'auteur de toute grâce et de toute félicité, ils refusèrent de se soumettre à Lui. Ils Le méprisèrent même de la manière la plus impie ; c'est ce que l'Écriture appelle ne pas Le connaître. Quant à Lucifer, la chose est évidente. Non seulement il prétendit s'élever par lui-même jusque dans le ciel, mais encore tuer le Christ, envahir Son trône et marcher Son égal. »

Afin d'établir que **la haine du Verbe Incarné fut le péché de Lucifer**, et qu'elle n'a encore d'autre but que de le combattre, Naclantus montre qu'à son tour, **le Verbe Incarné n'a d'autre pensée que de combattre Satan et de détruire son œuvre**. « Le Christ est venu pour détruire les œuvres du diable. En effet, le Christ meurt, et la tête de Satan est écrasée, et lui-même chassé de son empire. Le Christ descend aux enfers, et Satan est dépouillé ; les armes et les trophées dans lesquels il mettait sa confiance lui sont enlevés. Le Christ triomphe, et Satan, nu et prisonnier, est livré au mépris du monde et laissé en exemple à ses partisans. »

Le même enseignement se trouve, mais d'une manière bien plus explicite, dans le grand théologien espagnol Vigulier. Partant du texte de saint Thomas, il dit : « Lucifer, considérant la beauté, la noblesse, la dignité de sa nature et sa supériorité sur toutes les créatures, oublia la grâce de Dieu, à laquelle il était redevable de tout. Il méconnut, de plus, les moyens de parvenir à la félicité parfaite que Dieu réserve à Ses amis. Enflé d'orgueil, il ambitionna cette félicité suprême, et le ciel des cieux, partage de la nature humaine qui devait être unie hypostatiquement au Fils de Dieu. Il envia cette place qui, dans l'Écriture, est appelée **la droite de Dieu**, jalouosa la nature humaine et communiqua son désir à tous les anges dont il était naturellement le chef.

« Comme, dans les dons naturels, il était supérieur aux anges, il voulut l'être aussi dans l'ordre surnaturel. Il leur insinua donc de le choisir pour médiateur ou moyen de parvenir à la béatitude surnaturelle, au lieu du Verbe Incarné, prédestiné de toute éternité à cette mission. Tel est le sens de ses paroles : *Je monterai dans le ciel ; je placerai mon trône au-dessus des astres les plus élevés. Je siégerai sur la montagne de l'alliance, aux flancs de l'Aquilon. Je monterai sur les nuées ; je serai semblable au Très-Haut (Is., XIV, 13,14).*

« Au même instant, les bons anges, se souvenant de la grâce de Dieu, principe de tous les biens, et connaissant, par la foi la passion du vrai médiateur, le Verbe Incarné, auquel les décrets éternels avaient réservé la place et l'office de médiateur, dont Lucifer voulait s'emparer, ne voulurent point s'associer à sa rapine. Ils lui résistèrent ; et, grâce au mérite de la passion du Christ prévue, **ils vainquirent par le sang de l'Agneau**. C'est ainsi que la gravitation vers Dieu, que, dès le premier instant de leur création, ils avaient commencée, partie par inclination naturelle, partie par impulsion de la grâce, librement, mais imparfaitement, ils la continuèrent en pleine et parfaite liberté.

« Quant aux mauvais anges, il y en eut de toutes les hiérarchies et de tous les ordres, formant en tout la troisième partie du ciel. Éblouis, comme Lucifer, de la noblesse et de la beauté de leur nature, ils se laissèrent prendre au désir d'obtenir la béatitude surnaturelle, par leurs propres forces ; et par le secours de Lucifer, acquiescèrent à ses suggestions, applaudirent à son projet, portèrent envie à la nature humaine, et jugèrent que l'union hypostatique, l'office de médiateur, et la droite de Dieu, convenaient mieux à Lucifer qu'à la nature humaine, inférieure à la nature angélique.

« Après cet instant, dont la durée nous est inconnue, de libre et complète élection, le Dieu tout-puissant communiqua aux bons anges la claire vision de son essence, et **condamna au feu éternel** les mauvais, avec Lucifer, leur chef, auquel il dit : *Tu ne monteras pas mais tu descendras et tu seras traîné dans l'enfer (Is., XIV, 1)*. Aussitôt les bons anges, ayant Michel et Gabriel à leur tête, exécutèrent l'ordre de Dieu, et commandèrent à Lucifer et à ses partisans de sortir du ciel, où ils prétendaient rester. Malgré eux, il fallut obéir.

« Par ce qui précède, il est évident : 1° que Lucifer n'a pas péché en ambitionnant d'être égal à Dieu. Il était trop éclairé pour ignorer qu'il est impossible d'égaliser Dieu, puisqu'il est impossible qu'il y ait deux infinis. De plus, il est impossible qu'une nature d'un ordre inférieur devienne une nature d'un ordre supérieur, attendu qu'il faudrait, pour cela, qu'elle s'anéantît. Il n'a pu avoir un pareil désir, attendu encore que toute créature désire, avant tout et invinciblement, sa conservation. Aussi le prophète Isaïe ne lui fait pas dire : *Je serai égal*, mais : *Je serai semblable à Dieu*.

« Il est évident, 2° que Lucifer a péché en désirant d'une manière coupable la ressemblance avec Dieu. Il ambitionna d'être le chef des anges, non seulement par l'excellence de sa nature, privilège dont il jouissait, mais en voulant être leur **médiateur** pour obtenir la béatitude surnaturelle : béatitude qu'il voulait acquérir lui-même par ses propres forces. C'est ainsi qu'il désira l'union hypostatique, l'office de médiateur et la place réservée à l'humanité du Verbe, comme lui convenant mieux qu'à la nature humaine, à laquelle il savait que le Verbe devait s'unir. Vouloir s'en emparer était donc de sa part un acte de rapine. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ l'appelle voleur. » (Jean., X).

Ruard, Molina et d'autres théologiens éminents professent la même doctrine d'une manière non moins absolue, *absolute*. Bien avant eux le célèbre Rupert avait exprimé le même sentiment. Sur ces paroles du Sauveur : *Il fut homicide dès le commencement, et vous voulez accomplir les désirs de votre Père*, il dit : « Le Fils de Dieu parle ici de sa mort. Ainsi, rien n'empêche d'entendre par cet homicide primitif l'antique haine de Satan contre le Verbe. Cette haine, antérieure à la naissance de l'homme, Satan brûle de la satisfaire. Pour en venir à bout, il emploie tous les moyens de faire mettre à mort ce même Verbe de Dieu, actuellement revêtu de la nature humaine.

« Cela est d'autant plus vrai, que Notre-Seigneur ajoute : *Et il ne se tint pas dans la vérité* ; ce qui eut lieu avant la création de l'homme : En effet, à l'instant même où, s'élevant contre le Père, qui seul est l'image du Père, il dit dans son orgueil : *Je serai semblable au Très-Haut*, il devint homicide devant Dieu, sauf à le devenir devant les hommes, en faisant mourir par la main des Juifs l'objet éternel de sa haine... Ces paroles, *il ne se tint pas dans la vérité*, signifient qu'il n'a pas continué d'aimer Celui qui est la vérité, le Fils de Dieu. En effet, demeurer dans la vérité est la même chose qu'aimer la vérité, et demeurer ou se tenir dans le Christ est la même chose qu'aimer le Christ. Satan est donc homicide dès le commencement, parce qu'il a toujours eu pour la vérité, qui est le Verbe, une haine indicible.

Ce remarquable témoignage peut se résumer ainsi : avant sa chute, Lucifer connaissait les adorables personnes de la Sainte-Trinité, et il Les aimait. Trop grandes étaient ses lumières pour lui permettre d'être jaloux de Dieu, moins encore d'avoir la prétention de le devenir. Alors il se tenait dans la vérité. Mais, **quand il sut que le Verbe devait s'unir à la nature humaine, afin de la diviniser, et, en la divinisant, l'élever au-dessus des anges, au-dessus de lui-même, Lucifer : alors il ne se tint pas dans la vérité. L'orgueil entra en lui ; l'orgueil amena la révolte ; la révolte, la haine ; la haine, la chute.**

D'ailleurs, pour peu qu'elle réfléchisse, la raison elle-même se persuade sans peine que l'épreuve des anges a dû consister dans la foi au mystère de l'Incarnation. D'abord, le péché des anges a été un **péché d'envie** : c'est un point incontestable de l'enseignement catholique : Entre tous les Pères, écoutons seulement saint Cyprien, parlant de l'envie : « Qu'il est grand, frères bien-aimés, s'écrie-t-il, ce péché qui a fait tomber les anges ; qui a fasciné ces hautes intelligences, et renversé de leurs trônes ces puissances sublimes ; qui a trompé le trompeur lui-même ! C'est de là que l'envie est descendue sur la terre. C'est par elle que périt celui qui, prenant pour modèle le maître de la perdition, obéit à ses inspirations, comme il est écrit : *C'est par la jalousie du démon que la mort est entrée dans le monde.* »

Ensuite, la **jalousie** des anges n'a pu avoir que deux objets : Dieu ou l'homme. A l'égard de Dieu, vouloir être semblable à Dieu, égal à Dieu, considéré en lui-même, et abstraction faite du mystère de l'Incarnation, est un désir que l'ange n'a pu avoir : « Ce désir, dit saint Thomas, est absurde et contre nature ; et l'ange le savait. » **L'homme a donc été l'objet de la jalousie de Lucifer.** « C'est par la jalousie qu'il eut contre l'homme, dit saint Irénée, que l'ange devint apostat et ennemi du genre humain. Mais, ainsi que nous l'avons vu, l'ange n'avait aucune raison d'envier la dignité naturelle de l'homme. Cette dignité consiste dans la création à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, l'ange lui-même est fait à l'image de Dieu, et même d'une manière plus parfaite que l'homme (S. Aug., *De Trinit.*, Lib. XII, cap. VII). Une seule chose élevait l'homme au-dessus de l'ange et pouvait exciter sa jalousie : c'est **l'union hypostatique.**

Si le dogme de l'Incarnation, considéré en lui-même, suffit pour expliquer la chute de Lucifer ; il l'explique mieux encore, envisagé dans ses relations et dans ses effets. D'une part, **ce mystère est le fondement et la clef de tout le plan divin**, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. D'autre part, il exigeait des anges, pour être accepté, le plus grand acte d'abnégation : acte sublime en rapport avec la sublime récompense qui devait le couronner.

Descendue de Dieu, toute la création, matérielle, humaine et angélique, doit remonter à Dieu ; car **le Seigneur a tout fait pour Lui et pour Lui seul.** Mais une distance infinie sépare le créé de l'incréd. Pour la combler, un médiateur est nécessaire, et, puisqu'il est nécessaire, il se trouvera. Formant le point de jonction et comme la soudure du fini et de l'infini, ce médiateur sera le lien mystérieux qui unira toutes les créations entre elles et avec Dieu.

Quel sera-t-il ? Évidemment celui qui, avant fait toutes choses, ne peut laisser son ouvrage imparfait : ce sera **le Verbe éternel.** A la nature divine il unira hypostatiquement la nature humaine, dans laquelle se donnent rendez-vous la création matérielle et la création spirituelle. Grâce à cette union, dans une même personne, de l'Être divin et de l'être humain, du fini et de l'infini, Dieu sera homme, et l'homme sera Dieu. Ce Dieu-homme deviendra la déification de toutes choses, principe de grâce et condition de gloire, même pour les anges, qui devront l'adorer comme leur Seigneur et leur maître.

Un homme-Dieu, une vierge-mère, l'élévation la plus haute de l'être le plus bas, **la nature humaine préférée à la nature angélique, l'obligation d'adorer, dans un homme-Dieu, leur inférieur devenu leur supérieur ! A cette révélation, l'orgueil de Lucifer se révolte, sa jalousie éclate. Dieu l'a vu. Rapide comme la foudre, la justice frappe le rebelle et ses complices, dans ces dispositions coupables qui, en éternisant leur crime, éternisent leur châtement. Tel est le grand combat dont parle saint Jean.**

Le ciel en fut le premier théâtre : la terre en sera le second.

CHAPITRE V CONSÉQUENCES DE CETTE DIVISION.

Expulsion des anges rebelles. - Leur habitation : l'enfer et l'air. - Passages de saint Pierre et de saint Paul, - de Porphyre, - d'Eusèbe, - de Bède, - de Vigulier, - de saint Thomas. - Raison de cette double demeure. - Du ciel, la lutte descend sur la terre. - La haine du dogme de l'Incarnation, dernier mot de toutes les hérésies et de toutes les révolutions, avant et après la prédication de l'Évangile. - Haine particulière de Satan contre la femme. - Preuves et raisons.

Et le Dragon, ajoute l'Apôtre, fut précipité sur la terre, projectus in terram.

Quelle est cette terre ? En parlant de la chute de Lucifer et de ses complices, saint Pierre dit que Dieu les a précipités dans l'enfer, où ils sont tourmentés et tenus en réserve jusqu'au jour du jugement. Ailleurs, Il nous exhorte à la vigilance en nous prévenant que le démon, semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer.

De son côté, saint Paul appelle Satan le prince des puissances de l'air, et avertit le genre humain de revêtir son armure divine, afin de pouvoir résister aux attaques du démon. « Pour nous, dit-il, la lutte n'est pas contre des ennemis de chair et de sang, mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres, les esprits mauvais qui habitent l'air ».

Ainsi, **les deux plus illustres organes de la vérité, saint Pierre et saint Paul**, donnent tour à tour, pour habitation aux anges déchus, l'enfer et l'air qui nous environne. Malgré une apparente contradiction, leur langage est exact : c'est l'écho retentissant de la tradition universelle.

Sous le nom de Pluton ou de Sérapis, les peuples anciens n'ont-ils pas admis un roi des enfers, habitant les sombres demeures du Tartare et environné de dieux infernaux, ses satellites et ses courtisans ? N'ont-ils pas en même temps proclamé par mille sacrifices, mille supplications, mille rites différents, la présence de ces dieux infernaux dans les couches inférieures de notre atmosphère, ainsi que leur action malfaisante sur l'homme et sur le monde ?

« Ce n'est pas en vain, dit Porphyre, que nous croyons les mauvais démons soumis à Sérapis, qui est le même dieu que Pluton. Comme ce genre de démons habite les lieux les plus voisins de la terre, afin d'assouvir plus librement et plus souvent leurs abominables penchants, il n'est sorte de crimes qu'ils n'aient coutume de tenter et de faire commettre ».

Sous ce rapport le langage de l'humanité chrétienne est semblable à celui de l'humanité païenne. Les Pères de l'Église parlent comme les philosophes. S'adressant à Lucifer, voici ce que dit le Seigneur : « Tu fus engendré sur la montagne sainte de Dieu ; tu naquis au milieu des pierres resplendissantes de feu. Tu les surpassais en éclat, jusqu'au jour où l'**iniquité** pénétra dans ton cœur. Ta science s'est corrompue avec ta beauté, et je t'ai précipité sur la terre ». (*Ezech.*, XXVIII, 14 et suiv.).

« Par ces paroles et d'autres encore, nous apprenons clairement, dit Eusèbe, le premier état de Lucifer parmi les puissances les plus divines, et sa chute du rang le plus éminent, à cause de son orgueil secret et de sa révolte contre Dieu. Mais au-dessous de lui nous trouvons des myriades d'esprits du même genre, enclins aux mêmes **prévarications**, et à cause de leur impiété expulsés du séjour des bienheureux. Au lieu de cette enceinte éclatante de lumière, séjour de la Divinité, au lieu de cette gloire qui brille dans le palais du ciel, au lieu de la société des chœurs angéliques, ils habitent la demeure préparée pour les impies, par la juste sentence du Dieu tout-puissant, le Tartare, que les livres saints désignent sous le nom d'abîme et de ténèbres.

« Afin d'exercer les athlètes de la vertu et de les enrichir de mérites, une partie de ces êtres malfaisants a reçu de Dieu la permission d'habiter autour de la terre, dans les régions inférieures de l'air. C'est elle qui est devenue la cause concomitante du polythéisme, qui ne vaut pas mieux que l'athéisme, c'est elle que l'Écriture nomme par les noms qui lui conviennent d'esprits mauvais, de démons, de principautés et de puissances, de princes du monde, de rois malfaisants des airs. D'autres fois, en vue de rassurer les hommes, ses bien-aimés, Dieu les désigne sous des symboles, par exemple, lorsqu'il dit : Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic ; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. »

Pour omettre vingt autres noms, au huitième siècle, Bède le Vénérable parlait en Occident, comme Eusèbe, au quatrième siècle, avait parlé en Orient. Voici ses paroles : « Soit que les démons voltigent en l'air, ou qu'ils parcourent la terre, soit qu'ils errent dans le centre du globe ou qu'ils y soient enchaînés, partout et toujours ils portent avec eux les flammes qui les tourmentent : semblables au fébricitant qui, dans un lit d'ivoire, ou exposé aux rayons du soleil, ne peut éviter la chaleur ou le froid inhérent à sa maladie. Ainsi, que les démons soient honorés dans des temples splendides, ou qu'ils parcourent les plaines de l'air, ils ne cessent de brûler du feu de l'enfer. »

Plus tard, un autre témoin de la foi universelle s'exprime en ces termes : « Une partie des mauvais anges, chassés du ciel, est restée dans l'obscur région des nuages, c'est-à-dire dans les couches moyennes et inférieures de l'atmosphère, portant l'enfer avec eux. Ils sont là par une disposition de la Providence **pour exercer les hommes**. L'autre partie a été précipitée dans l'enfer, dépouillée de toute noblesse et de toute dignité, non pas naturelle toutefois, attendu, comme l'enseigne saint Denis, que les anges déchus n'ont pas perdu leurs dons naturels, mais bien les dons gratuits, l'amitié de Dieu, les vertus et les dons du Saint-Esprit, appelés par Isaïe les délices du Paradis. »

Avec sa pénétration ordinaire, saint Thomas découvre la raison de ce double séjour : « La Providence, dit l'angélique docteur, conduit l'homme à sa fin de deux manières : directement, en le portant au bien ; c'est le ministère des bons anges ; indirectement, **en l'exerçant à la lutte contre le mal**. Il convenait que cette seconde manière de procurer le bien de l'homme fût confiée aux mauvais anges, afin qu'ils ne fussent pas entièrement inutiles à l'ordre général. De là, pour eux, deux lieux de tourments ; l'un à raison de leur faute, c'est l'enfer ; l'autre à raison de l'exercice qu'ils doivent donner à l'homme, c'est l'atmosphère ténébreuse qui nous environne.

« Or, procurer le salut de l'homme doit durer jusqu'au jour du jugement. Jusqu'alors donc durera le ministère des bons anges et la tentation des mauvais. Ainsi, **jusqu'au dernier jour du monde**, les bons anges continueront de nous être envoyés, et les mauvais d'habiter les couches inférieures de l'air. Toutefois, il en est parmi eux qui demeurent dans l'en-

fer, pour tourmenter ceux qu'ils y ont entraînés ; de même qu'une partie des bons anges reste dans le ciel avec les âmes des saints. Mais, après le jugement, tous les méchants, hommes et anges, seront dans l'enfer, et tous les bons dans le ciel. »

Le texte sacré continue en disant : « *Une fois précipité sur la terre, le Dragon se mit à persécuter la femme* »

Quelle est **cette persécution** ? Elle n'est autre chose que la continuation du grand combat de Lucifer et de ses anges contre le Verbe Incarné. Sur la terre comme dans le ciel, aujourd'hui comme au commencement et jusqu'à la fin du monde : mêmes combattants, mêmes armes, même but. Là est toute la philosophie de l'histoire passée, présente et future. Qui ne comprend pas cela ne comprendra jamais rien à la grande énigme, qu'on appelle la vie du genre humain sur la terre. Nous avons vu, et, empruntant les paroles de Cornélius à Lapide, nous répétons que : « **Le péché de Lucifer et de ses anges fut un péché d'ambition. Ayant eu connaissance du mystère de l'Incarnation, ils virent avec jalousie la nature humaine préférée à la nature angélique. De là, leur haine contre le fils de la femme, c'est-à-dire le Christ. De là leur guerre dans le ciel : guerre à outrance qu'ils continuent sur la terre.** »

N'ayant pu s'opposer au décret de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine, Lucifer et ses satellites sont constamment et uniquement occupés à le frustrer de ses effets. **Rendre impossible ou inutile la foi au dogme de l'Incarnation : tel est le dernier mot de tous leurs efforts.** Ouvrons l'histoire : Grâce à la malice du démon, l'homme, qui devait surtout bénéficier de l'Incarnation, commence par devenir **prévaricateur**. Afin de le retenir éternellement éloigné du Verbe son libérateur, Satan charge son noble esclave d'une triple chaîne. Jusqu'à la venue du Messie, trois grandes erreurs dominent les nations : le Panthéisme, le Matérialisme, le Rationalisme. Ces trois grandes erreurs se résument dans une seule qui en est le principe et la fin : **le Satanisme.**

Mères de toutes les autres, ces monstrueuses hérésies tendent, comme il est facile de le voir, à **rendre radicalement impossible la croyance au dogme de l'Incarnation.** Le panthéisme : Si tout est Dieu, l'Incarnation est inutile. Le matérialisme : Si tout est matière, l'Incarnation est absurde. Le rationalisme : Si la suprême sagesse est de croire à la seule raison, l'Incarnation est chimérique. Voilà pour les nations païennes.

Quant au **peuple juif**, chargé de conserver la promesse du grand Mystère, tous les efforts de Satan ont pour but de le faire tomber dans quelqu'une de ces erreurs et de l'entraîner dans l'idolâtrie. Diverses fois il y réussit, du moins en partie. Aux pieds des idoles, Israël oublie le Verbe Incarné, futur libérateur du monde. Alors, Satan règne en paix sur le genre humain vaincu, et l'histoire de l'antiquité n'est que l'histoire de son insolent triomphe. Lorsqu'arrive la plénitude des temps, que voyons-nous ? De toutes parts les puissances infernales rugissent. La guerre contre le dogme de l'Incarnation recommence avec un indicible acharnement. Pour l'empêcher de s'établir, Satan déchaîne **les persécutions.**

Pour le ruiner dans l'esprit de ceux qui l'ont accepté, il déchaîne **les hérésies.** Pendant huit siècles, depuis le temps des Apôtres, jusqu'à Élipand et à Félix d'Urgel, en passant par Arius, l'effort de l'enfer se porte directement sur le dogme de l'Incarnation. Plus ou moins masquée, les mêmes attaques continuent pendant les siècles suivants.

Par un retour trop significatif, la divinité de Notre-Seigneur ou le mystère de l'Incarnation, clef de voûte du monde surnaturel, est redevenue sous nos yeux ce qu'elle fut au commencement, le but avoué, le point capital, le dernier mot de l'éternel combat. Arius n'est-il pas ressuscité et embelli dans Strauss, dans Renan et consorts, coryphées de la lutte actuelle ?

En attendant la ruine presque totale de la foi au dogme réparateur, funeste victoire qui lui est annoncée pour les derniers jours du monde, Satan multiplie ses efforts, afin de la rendre **inutile** à ceux qui la conservent encore. Comme autrefois les Juifs, il pousse aujourd'hui les chrétiens à toutes sortes d'**iniquités** : c'est ce que saint Paul appelle « l'idolâtrie spirituelle, dont l'effet immédiat est d'anéantir en tout ou en partie la salutaire influence de l'auguste mystère. »

Ainsi, **le Verbe Incarné, voilà l'objet éternel de la haine de Satan ; voilà le dernier mot des persécutions, des schismes, des hérésies, des scandales, des tentations et des révolutions sociales ; en d'autres termes, voilà l'explication du grand combat qui, commencé dans le ciel, se perpétue sur la terre, pour aboutir à l'éternité du bonheur ou à l'éternité du malheur.**

Mais pourquoi l'Incarnation a-t-elle été, est-elle encore, sera-t-elle toujours l'unique objet de la lutte entre le ciel et l'enfer ? Cette **question est fondamentale.** Seule, la réponse peut expliquer l'éternel acharnement du combat, ainsi que la nature et l'ensemble des moyens employés par l'attaque et par la défense.

L'Incarnation, c'est tout le Christianisme. Mais quel est le but de l'Incarnation ? Déjà, nous l'avons indiqué c'est de **déifier l'homme.** Dieu ne s'en est pas caché. Ses paroles, vingt fois répétées, manifestent son conseil. « Je l'ai dit : vous êtes des Dieux et tous fils du Très-Haut. On les appellera Fils du Dieu vivant. Soyez parfaits comme votre Père céleste Lui-même est parfait ; car vous participez à la nature divine. Le pouvoir vous a été donné de devenir fils de Dieu. Voyez quelle est la charité du Père, il veut que nous ne soyons pas seulement appelés, mais que nous soyons réellement fils de Dieu ».

L'homme connaît le conseil divin, il l'a toujours connu. Il sait, il a toujours su, dans le sens catholique du mot, qu'il doit devenir Dieu. Il y aspire de toutes les puissances de son être. Satan le sait aussi, et il prend l'homme par cet endroit. Mangez de ce fruit, et vous serez comme des Dieux, est la première parole qu'il lui adresse (*Gen.*, III, 5.)

Tel en est le sens : « Vous devez être des Dieux, je le sais et ne le conteste pas. Je vous propose seulement un moyen court et facile de le devenir. Pour être des Dieux, on vous a dit : Humiliez-vous ; obéissez ; abstenez-vous ; reconnaissez votre dépendance. Vous soumettre à de pareilles conditions, c'est tourner le dos au but. L'abaissement ne peut conduire à l'élévation. Voulez-vous y arriver ? Brisez vos entraves. Le premier pas vers la déification, c'est la liberté ».

Comme dans toute hérésie, il y a du vrai dans cette parole. Le vrai est que l'homme doit être déifié. Le faux est qu'il puisse l'être en suivant la voie indiquée par Satan. Aussi, remarquons-le bien, si étrange qu'elle soit, cette promesse de déification n'excite, dans les pères du genre humain, ni étonnement, ni indignation, ni sourire de mépris. Ils l'accueillent ;

et, pour l'avoir prise dans le sens du tentateur, ils se perdent en l'accueillant. Aussi, saint Thomas remarque avec raison que le principal péché de nos premiers parents ne fut ni la désobéissance ni la gourmandise, mais bien le désir déréglé de **devenir semblables à Dieu**. La désobéissance et la gourmandise furent les moyens ; l'ambition illégitime d'être comme des Dieux, **le but final de leur prévarication**.

« Le premier homme, dit le grand docteur, pécha principalement par le désir de devenir semblable à Dieu, quant à la science du bien et du mal, suivant la suggestion du serpent : de manière à pouvoir, par les seules forces de sa nature, se fixer à lui-même les règles du bien et du mal ; ou connaître d'avance et par lui-même le bonheur ou le malheur qui pouvait lui arriver. Il pécha secondairement par le désir de devenir semblable à Dieu, quant à la puissance d'agir, de manière à arriver à la béatitude par ses propres forces. »

Saint Thomas n'est ici que l'écho de saint Augustin, qui dit nettement : « Adam et Ève voulurent ravir la divinité, et ils perdirent la félicité. » Que certains anthropologues, dont l'audace va jusqu'à nier l'unité de l'espèce humaine, expliquent l'influence magique de cette parole sur tous les habitants du globe : Vous serez comme des Dieux. Victorieuse des pères de notre race, il y a six mille ans, cette parole, Satan la répète constamment à leur postérité, et en obtient le même succès. Il n'en sait pas d'autre. Celle-là, en effet, lui suffit. Étudiée avec soin, la psychologie du mal démontre qu'un désir de divinité est au fond de toutes les tentations : les victimes de Satan ne sont ses victimes que pour avoir voulu être comme des Dieux.

En résumé, de la part de l'Esprit de lumière et de la part de l'Esprit de ténèbres, **tout roule sur la déification de l'homme. Le premier veut l'opérer par l'humilité ; le second, par l'orgueil**. L'un dit à l'homme, sur la terre, le mot déificateur qu'il dit à l'ange, dans le ciel Soumission. L'autre répète à l'homme le mot radicalement corrupteur, que lui-même prononça dans le ciel Indépendance. De ces deux principes opposés découlent, comme deux ruisseaux de leurs sources, les moyens contradictoires de la déification divine et de la déification satanique. Inutile d'ajouter que la première est la vérité ; la seconde, une contrefaçon ; que l'une rend l'homme vraiment fils de Dieu, image vivante de Ses perfections, héritier de Son royaume, compagnon de Sa gloire ; et l'autre, fils de Satan, complice de sa révolte et compagnon de son supplice : *A patre Diabolo estis*.

Toutefois, entre ces moyens opposés, il existe **un parallélisme complet**. Nous le ferons connaître plus tard ; car il n'est pas le moindre danger de la grande persécution de l'ange déchu. « Lucifer et ses suppôts feront de grands prodiges et des choses étonnantes, de manière à séduire, s'il était possible, les élus mêmes » (*Matt.*, XXIV, 24) : tel est l'avertissement trop oublié du Maître divin. Vrai dans tous les temps, il semble le devenir aujourd'hui plus que jamais, et demain il le sera plus encore qu'aujourd'hui.

L'Apôtre termine **la grande histoire du mal** en disant : « *Et le dragon persécuta la femme qui enfanta le fils* »

La persécution nous est connue ; mais **quelle femme** en est l'objet ? C'est la Femme par excellence, mère du Fils par excellence. C'est la femme dont il fut dit au Dragon lui-même, aussitôt après sa première victoire : « J'établirai la guerre entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête, et toi tu tendras des pièges à son talon ». (*Gen.*, III, 15) Voulez-vous la connaître ? Prêtez l'oreille à la voix des siècles passés et des siècles présents : tous répètent le nom de **MARIE**.

Mais comment Marie, dont le passage sur la terre s'est accompli en quelques années, dans un coin obscur de la Palestine, peut-elle être l'objet d'une persécution aussi durable que les siècles, aussi étendue que le monde ? Marie est la femme immortelle. **Quarante siècles avant sa naissance, elle vivait dans Ève ; et Satan le savait. Depuis dix-huit siècles, elle vit dans l'Église ; et Satan le sait encore**.

Marie vivait dans Ève. Elle y vivait comme la fille dans sa mère, ou plutôt comme le type dans le portrait. Suivant les Pères, **Adam fut formé sur le modèle du Verbe Incarné, et Ève sur le modèle de Marie**. Dès l'origine, Marie fut, dans Ève, la mère de tous les vivants, parce qu'elle devait enfanter la vie. Ce mystère, connu de Satan, explique sa haine particulière contre la femme. Sans doute la femme coupable a été condamnée à la domination de l'homme et à des douleurs propres à son sexe. Mais cette condamnation suffit-elle pour expliquer sa triste condition, dans tous les siècles et sur tous les points du globe ? Que sont les souffrances de l'homme, comparées aux humiliations, aux outrages, aux tortures de la femme ? D'où vient cette différence ?

Croire qu'elle a sa cause uniquement dans la culpabilité plus grande de la femme primitive, nous semble une affirmation hasardée, pour ne pas dire une erreur. Il est vrai, suivant saint Thomas, que le péché d'Ève fut, sous plusieurs rapports, plus grand que celui d'Adam ; mais il est vrai aussi, suivant le même docteur, que, sous le rapport de la personne, le péché d'Adam fut plus grand que celui d'Ève. Comment prouver qu'aux yeux de la justice divine, il n'y a pas une sorte de compensation qui ramène les coupables à l'égalité ? S'il reste une différence défavorable à la femme, suffit-elle pour justifier l'énorme aggravation de sa peine ? Suffit-elle surtout pour expliquer la préférence incontestable qu'elle a toujours eue dans la haine de Satan ?

Dans tous les pays où il a régné, où il règne encore, la femme est la plus malheureuse créature qu'il y ait sous le ciel. Esclave-née, bête de somme, battue, vendue, outragée de toute manière, accablée des plus rudes travaux, son histoire ne peut s'écrire qu'avec des larmes, du sang et de la boue. Pourquoi cet acharnement du Dragon contre l'être le plus faible, et dont il semble par conséquent avoir moins à craindre ? D'où vient cette prédilection à choisir la femme, et surtout la jeune fille, pour medium, pour organe de ses mensonges, pour instrument de ses manifestations ridicules ou coupables ? (L'histoire est pleine de ces honteuses préférences). Nous n'en saurions douter, c'est une **vengeance du Dragon**.

Dans la femme, dans la vierge surtout, il voit Marie. Il voit celle qui doit lui écraser la tête ; et, à tout prix, il veut torturer la femme, l'avilir, la dégrader, soit pour se venger de sa défaite, soit pour empêcher le monde de croire à l'incomparable dignité de la femme, et ébranler ainsi jusque dans ses fondements le dogme de l'Incarnation : *Persecutus est mulierem*¹⁰.

A ce compte, ne semble-t-il pas que c'est l'homme, et non la femme, qui devrait avoir la préférence dans la haine de Satan ? Car enfin, ce n'est pas la femme, mais l'homme-Dieu qui a détruit l'empire du démon. Sans doute, le vainqueur du Dragon est le fils de la femme ; mais il est vrai aussi que sans la femme, sans Marie, ce vainqueur n'aurait pas existé, et que Satan continuerait paisiblement d'être, ce qu'il fut autrefois, **le Dieu et le roi de ce monde**. L'observation est d'autant plus juste, que **le vainqueur de Satan n'est pas venu de l'homme, mais de la femme, sans aucune participation de l'homme**.

C'est donc à juste titre que le Dragon s'en prend de sa défaite, non à l'homme, mais à la femme. C'est donc à juste titre que Dieu même lui annonça que la femme, et non pas l'homme, lui écraserait la tête. C'est donc à juste titre que l'Église fait hommage à Marie de ses victoires, et qu'elle lui redit de tous les points du globe : Réjouissez-vous, Marie ; **vous seule avez détruit toutes les hérésies d'un bout de la terre à l'autre**. C'est donc à juste titre que la femme est l'objet préféré de la haine de Satan : *Persecutus est mulierem*. C'est donc à juste titre, enfin, qu'à tous les triomphes de Marie correspondent les rugissements du Dragon, et que ces rugissements deviennent d'autant plus affreux, que le triomphe est plus éclatant.

Comme ces idées à la fois si rationnelles et si mystérieuses, si sublimes et si simples, expliquent à merveille la lutte acharnée, inouïe, dont nous sommes aujourd'hui témoins ! Pour soulever tant de fureurs, qu'a fait l'Église ? Ne le demandons pas. En proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, elle a glorifié l'éternelle ennemie de Satan d'une gloire jusqu'alors inconnue. Or, en élevant jusqu'aux dernières limites le triomphe de Marie, elle a fait tomber sur le Dragon le dernier éclat de la foudre, dont il fut menacé il y a six mille ans. C'est vraiment aujourd'hui que le pied virginal de la femme pèse de tout son poids sur la tête du serpent. Que Pie IX souffre des angoisses inouïes : il les a méritées.

Persécutée dans Ève, sa mère, et dans toutes les femmes, ses murs, avec une rage dont l'histoire peut à peine retracer le tableau, Marie fut persécutée dans sa personne. De la crèche à la croix, quelle fut sa vie ? Femme des douleurs, comme son Fils fut l'homme des douleurs, à elle appartient le droit exclusif de répéter de génération en génération : « Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! » A nulle autre, par conséquent, ne convient, comme à elle, le titre de **Reine des martyrs**.

Marie meurt, et la persécution ne s'arrête pas devant sa tombe. En effet, comme Marie avait vécu dans Ève, sa mère et sa figure, elle vit dans **l'Église, sa fille et son prolongement**. Nous disons sa fille ; car le sang divin qui a enfanté l'Église est le sang de Marie. Nous disons son prolongement ; comme Marie, l'Église est vierge et mère tout ensemble. Vierge, jamais l'erreur ne l'a souillée ; mère, elle enfante autant de Christs qu'elle enfante de chrétiens : *Christianus alter Christus*. Marie fut l'épouse du Saint-Esprit ; l'Église a le même privilège. C'est Lui qui la protège, qui la nourrit, qui en prend soin et qui la rend mère d'innombrables enfants (*Corn. a Lapid. in Gen., III, 14 ; et in Apoc., XIII, 1*).

Ainsi, la femme, objet de la haine éternelle du Dragon, c'est Ève, c'est Marie, c'est l'Église, ou plutôt c'est Marie toujours vivante dans Ève et dans l'Église. Femme par excellence, en qui un privilège sans exemple réunit les gloires les plus incompatibles de la femme, l'intégrité de la vierge et la fécondité de la mère ; femme de la Genèse et de l'Apocalypse, placée au commencement et à la fin de toutes choses : soyez bénie ! Votre existence nous donne le dernier mot de la grande lutte que, sans vous, nul ne saurait comprendre ; de même que votre mission, immortelle comme votre existence, explique l'immortalité de la haine infernale dont vous êtes l'objet et nous avec vous : *Persecutus est mulierem quae peperit masculum*.

CHAPITRE VI LA CITÉ DU BIEN ET LA CITÉ DU MAL.

Influence du monde supérieur sur le monde inférieur, prouvée par l'existence de la Cité du bien et de la Cité du mal. - Ce que sont ces deux cités considérées en elles-mêmes. - Tout homme appartient nécessairement à l'une ou à l'autre. - Nécessité de les connaître à fond. - Étendue de la Cité du mal. - Réponse à l'objection qu'on en tire. - Le mal ne constitue qu'un désordre plus apparent que réel. - Gloire qu'il procure à Dieu. - Les combats de l'homme. - La puissance du démon sur l'homme vient de l'homme et non pas de Dieu. - Dieu n'est intervenu dans le mal que pour le prévenir, le contenir et le réparer : preuves.

Des quatre vérités qui forment la base de cet ouvrage, trois sont désormais constatées. Deux esprits opposés se disputent l'empire de la création ; il y a un monde surnaturel : ce monde se divise en bon et en mauvais.

Les **deux esprits** sont : d'une part, le Saint-Esprit, l'esprit de Dieu, esprit de lumière, d'amour et de sainteté, ayant à ses ordres des légions d'anges, appelés par saint Paul *Esprits administrateurs envoyés en mission, pour prendre soin des élus* (*Hebr., I, 14*). D'autre part, Lucifer ou Satan, l'archange déchu, esprit de ténèbres, de haine et de malice, commandant à une armée d'esprits pervers, sans cesse occupés à faire de l'homme le complice de leur révolte, pour en faire le compagnon de leurs supplices (*Eph., VI, 11, 12*).

Dans un travail où il sera constamment question des agents surnaturels, il était indispensable d'établir, avant tout, ces **dogmes fondamentaux**, sur lesquels repose, d'ailleurs, **la vraie philosophie de l'histoire**.

¹⁰ Cette préférence de haine, dit Camerarius, se remarque jusque dans l'ordre purement physique. L'opinion est que les serpents, cruellement ennemis de l'homme, le sont encore plus de la femme ; qu'ils l'attaquent plus souvent, et que plus souvent ils la tuent de leurs morsures. Un fait évident le confirme, c'est que dans une foule d'hommes, s'il y a une seule femme, c'est elle que le serpent cherche à mordre. *Medit. hist.*, pars I, cap. IX, p. 31

Il en reste un quatrième : **l'influence du monde supérieur, bon et mauvais, sur le monde inférieur**. Déjà nous l'avons indiquée, mais une indication ne suffit pas. L'étude approfondie de cette double influence, de ses caractères et de son étendue, est un des éléments nécessaires de l'histoire du Saint-Esprit. Comme, en peinture, l'étude de l'ombre est indispensable à l'étude de la lumière ; ainsi, dans la philosophie chrétienne, la connaissance de la rédemption ne peut être séparée de celle de la chute.

Or, la certitude de ce nouveau dogme est affirmée par un fait lumineux comme le soleil, palpable comme la matière, intime comme la conscience : nous avons nommé la Cité du bien et la Cité du mal. « Deux amours, dit saint Augustin, ont fait deux cités ».

Les deux esprits opposés, avec les forces dont ils disposent, ne sont pas demeurés oisifs dans les régions inaccessibles du monde supérieur. Leur présence dans le monde inférieur est permanente. S'ils restent invisibles en eux-mêmes, leurs œuvres sont palpables. Telle est leur influence, que chacun d'eux a fait un monde, ou, pour répéter le mot du grand docteur, une cité à son image. Aussi visibles que la lumière, aussi anciennes que le monde, aussi étendues que le genre humain, aussi opposées entre elles que le jour et la nuit, ces deux cités accusent pour auteurs deux esprits essentiellement différents. Ces deux cités sont la Cité du bien et la Cité du mal. Pour les connaître, il faut avant tout les considérer en elles-mêmes.

Développement de l'homme, composé d'un corps et d'une âme, toute société présente un côté palpable et un côté spirituel. Dans la Cité du bien, comme dans la Cité du mal, le côté palpable et visible, c'est la réunion des hommes dont elles se composent. Sous le nom de bons et de méchants, ou, comme dit l'Écriture, d'enfants de Dieu et d'enfants des hommes, les citoyens de ces deux cités existent depuis l'origine des temps, ils se révèlent à chaque page de l'histoire. Nous les voyons, nous les coudoyons ; nous comptons parmi les uns ou parmi les autres. Prouver ce fait serait superflu. Personne d'ailleurs ne le conteste, excepté le sauvage civilisé, assez abruti pour nier la distinction du bien et du mal ; mais la négation de la brute ne compte pas.

Le côté invisible des deux cités, c'est **l'esprit qui les anime**. Nous entendons par là les fondateurs et les gouverneurs de l'une ou de l'autre, par conséquent, l'action réelle, permanente et universelle du monde supérieur sur le monde inférieur, du monde des esprits sur le monde des corps.

Des deux cités, l'une s'appelle la Cité du bien. La raison en est que son fondateur et son roi, c'est l'Esprit du bien ; ses gouverneurs et ses gardiens, les bons anges ; ses citoyens, tous les hommes qui travaillent à leur déification, conformément au plan tracé par Dieu lui-même. Cette cité est l'ordre universel. Elle est l'ordre, parce qu'elle prend pour règle de ses volontés la volonté même de Dieu, ordre souverain. Elle est l'ordre, parce que sa pensée coordonnant le fini à l'infini, le présent à l'avenir, elle tend à l'éternité, objet de tous ses efforts et de toutes ses aspirations. Or, l'éternité, c'est l'ordre ou le repos immuable des êtres dans leur centre. Elle est l'ordre universel, parce que dans cette cité tout est à sa place : Dieu en haut et l'homme en bas.

Cette cité est **le Catholicisme**. Immense et glorieuse famille, née avec le temps, composée des anges et des fidèles de tous les siècles et dont les membres aujourd'hui séparés, mais non désunis, forment l'Église de la terre, l'Église du Purgatoire ; l'Église du Ciel, jusqu'au jour où, se confondant dans un embrassement fraternel, ces trois Églises ne formeront plus qu'une Église éternellement triomphante.

L'autre est la Cité du mal. On la nomme ainsi, parce que son fondateur et son roi, c'est l'Esprit du mal ; ses gouverneurs, les anges déchus ; ses citoyens, tous les hommes qui travaillent à leur prétendue déification, conformément aux règles données par Satan. Cette cité est le désordre, **le désordre universel**. Elle est le désordre, parce qu'elle se prend elle-même pour règle, sans tenir compte de la volonté de Dieu. Elle est le désordre, parce que, brisant dans sa pensée les rapports entre le fini et l'infini, entre le présent et l'avenir, elle se concentre dans les limites du temps, dont les jouissances forment l'unique objet de ses aspirations et de ses travaux. Elle est le désordre universel, parce que rien n'y est à sa place : L'homme en haut Dieu en bas.

Cette cité est **le Satanisme**. Immense et hideuse famille, née de la révolte angélique, composée des démons et des méchants de tous les pays et de tous les siècles, toujours en fièvre de liberté, et toujours esclave, toujours cherchant le bonheur et toujours malheureuse, jusqu'au jour où le dernier coup de tonnerre de la colère divine la fera rentrer violemment dans l'ordre, en la précipitant tout entière dans les abîmes brûlants de l'éternité. Là, pour n'avoir pas voulu glorifier l'éternel amour, elle glorifiera l'inexorable justice.

On le voit, **comme il n'y a pas trois esprits, il n'y a pas trois cités, il n'y en a que deux** ; et ces deux cités embrassent le monde inférieur et le monde supérieur, le temps et l'éternité. De là, pour chaque créature intelligente, ange ou homme, **l'impitoyable alternative d'appartenir à l'une ou à l'autre, en deçà et au delà du tombeau**. « Quoi qu'il fasse, nous crient d'une voix infatigable la raison, l'expérience et la foi, l'homme vit nécessairement sous l'empire du Saint-Esprit, ou sous l'empire de Satan. Bon gré, mal gré, il est citoyen de la Cité du bien, ou citoyen de la Cité du mal.

Libre de se donner un maître, il n'est pas libre de n'en point avoir. S'il se soustrait à l'action du Saint-Esprit, il ne devient pas indépendant, il tombe, dans une proportion analogue à sa défection, sous l'action de Satan. **Ce qui est vrai de l'individu est vrai de la famille, de la nation, de l'humanité elle-même.**

Connaître à fond les deux cités, demeure de la vie et demeure de la mort, vestibule du Ciel et vestibule de l'Enfer, est donc pour l'homme **d'un intérêt suprême**. Les connaître à fond, c'est les connaître dans leur gouvernement, dans leur histoire, dans leurs œuvres et dans leur but. Nous initier à cette connaissance décisive, et si rare de nos jours, sera l'objet des chapitres suivants. Mais, avant de l'aborder, il est un point qui doit être éclairci.

Deux cités se partagent le monde, et la plus étendue est la Cité du mal. D'après les statistiques les plus récentes, la terre serait peuplée de douze cents millions d'habitants. Sur ce nombre, on compte à peine deux cents millions de catholiques. Tout le reste, *extérieurement* du moins, vit et meurt sous la domination du mauvais Esprit. Rien ne prouve que

cette proportion n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Avant l'Incarnation du Verbe, elle était même beaucoup plus forte en faveur de Satan.

Pierre de scandale pour le faible, cheval de bataille pour l'impie, quel est ce mystère ? Et comment le concilier avec l'idée de Dieu et les enseignements de la foi ? Afin de ne laisser aucune inquiétude dans les esprits, il nous semble nécessaire d'aplanir dès maintenant cette difficulté, que grandirait encore la suite de notre travail. Tout ce que nous prétendons, et tout ce qu'on est en droit de nous demander, c'est, non d'expliquer ce qui est inexplicable, mais de montrer que le page du genre humain entre le bon et le mauvais Esprit ne présente aucune contradiction avec les attributs de Dieu et les doctrines révélées. Or, pour faire évanouir la difficulté, cela suffit.

Que la formidable puissance du démon sur l'homme et sur les créatures soit un mystère, nous en convenons. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Au dedans de nous, autour de nous, dans la nature aussi bien que dans la religion, tout n'est-il pas mystère ? Nous ne comprenons le tout de rien, a dit Montaigne, et nous ne le comprendrons jamais. Œuvres de Dieu, par tous les points la nature et la religion touchent à l'infini. Comprendre l'infini est aussi possible à l'homme, que de mettre l'Océan dans une coquille de noix. Mais le mystère du fait n'ôte rien à la certitude du fait. L'incrédule même le plus intrépide le confesse. Chacune de ses respirations est un acte de foi à d'incompréhensibles mystères. L'instant où il cesserait d'y croire, il cesserait de vivre.

Demander pourquoi Dieu a permis cette terrible puissance? Pourquoi dans telles limites plutôt que dans telles autres? Questions impertinentes. Qui est l'homme pour demander à Dieu raison de sa conduite, et lui dire : Pourquoi avez-vous fait cela ? S'il l'ose, malheur à lui, car il est écrit : *Le scrutateur de la majesté sera écrasé par la gloire (Prov., XXV, 2.)*. **Deux fois malheur s'il osait ajouter : Puisque je ne comprends pas, je refuse de croire. Posée en principe, une pareille prétention est le suicide de l'intelligence. L'intelligence vit de vérité, toute vérité renferme un mystère. Prétendre n'admettre que ce que l'on comprend, c'est se condamner à n'admettre rien. N'admettre rien est plus que l'abrutissement, c'est le néant.**

Toutefois, lorsqu'elles sont étudiées sans parti pris, la puissance du démon et la coupable obéissance de l'homme, à ses inspirations perverses dépouillent une partie de leur mystérieuse obscurité. On voit d'abord qu'elles constituent un désordre purement passager et plus apparent que réel ; on voit ensuite qu'elles n'ont rien de contraire aux perfections divines.

Désordre passager. La lutte de l'Esprit du mal contre l'Esprit du bien a pour limites la durée du temps. Comparé à l'éternité qui le précède et à l'éternité qui le suit, le temps est moins qu'un jour. Afin de raisonner juste de l'ordre providentiel, il faut donc unir le temps à l'éternité ; de même que, pour juger sainement d'une chose, on la considère, non dans un point isolé, mais dans l'ensemble. Selon cette règle de sagesse, le désordre qui se mesure à la durée du temps est, relativement à l'ordre providentiel, dans sa généralité, ce qu'est un nuage fugitif sur l'horizon resplendissant de lumière.

Désordre plus apparent que réel. Le but principal de la Création et de l'Incarnation, comme de toutes les œuvres extérieures de Dieu, c'est **Sa gloire**. Le **but secondaire**, c'est **le salut de l'homme**. La gloire de Dieu, c'est la manifestation de Ses attributs : la puissance, la sagesse, la justice, la bonté. Que la lutte du bien et du mal existe ou non ; qu'elle soit favorable à l'homme ou défavorable ; que l'homme se perde ou se sauve, Dieu n'aura pas moins atteint Son but essentiel. L'enfer ne chante pas la gloire de Dieu avec moins d'éloquence que le ciel. Si l'un proclame la bonté, l'autre proclame la justice ; et la justice n'est pas un attribut moins glorieux à Dieu, que la bonté¹¹.

Quant au salut de l'homme, Dieu le rend toujours possible, et l'obtient bien plus glorieusement par la guerre que par la paix. Dans l'ordre actuel, un seul juste qui se sauve, dit quelque part saint Augustin, procure plus de gloire à Dieu que ne peuvent lui en ôter mille pécheurs qui se perdent. Pour se perdre, il suffit à l'homme de s'abandonner à ses penchants corrompus ; tandis que, pour se sauver, il faut les vaincre. Un instant de réflexion montre tout ce qui revient de gloire à Dieu dans une pareille victoire.

Qu'est-ce que l'homme et quels sont ses ennemis ? L'homme est un roseau, et un roseau naturellement incliné vers le mal. La nature entière, révoltée contre lui, semble liguée pour l'écraser. Autour de lui, des myriades d'animaux malfaisants ou incommodes, à la dent meurtrière, ou au venin plus meurtrier encore, attendent nuit et jour à son repos, à ses biens et à sa vie. Au-dessus de lui, le ciel qui l'éclaire, l'air qu'il respire, devenus tour à tour glace ou brasier, mettent la conservation de ses jours au prix de soins fatigants et de précautions continuelles. En perspective lui apparaît, au terme de sa douloureuse carrière, la tombe avec ses tristes mystères de décomposition. En attendant, la maladie sous toutes les formes, avec son innombrable cortège de douleurs plus vives les unes que les autres, l'assiège dès le berceau et le pousse incessamment à l'irritation, au murmure, quelquefois au blasphème et même au désespoir.

Au lieu d'alléger son fardeau, les compagnons de ses périls et de ses labeurs ne servent trop souvent qu'à l'aggraver. La moitié du genre humain semble créée pour tourmenter l'autre. Condamné à cultiver une terre hérissée d'épines, il mange un pain presque toujours arrosé de sueurs ou de larmes. Comme le forçat, il traîne péniblement, sur le difficile chemin de la vie, la longue chaîne de ses espérances trompées. Aujourd'hui, riche et entouré ; demain, pauvre et délais-

¹¹ S Th., 1 p. q. 63, art. 7. **Sans doute Dieu a vu et vu de toute éternité la chute des anges et de l'homme, mais cette vision n'a nui en rien à la liberté des anges et de l'homme. Les anges et l'homme sont tombés, non parce que Dieu l'a vu, mais Dieu l'a vu parce qu'ils sont tombés.** Autrement, il serait l'auteur du mal, il serait le mal. Que la vision éternelle de Dieu ne nuise pas à la liberté de l'homme, il est facile de le montrer. Je vois un homme qui se promène. Ma vue ne lui impose nulle nécessité de se promener. Nonobstant ma vue, il peut cesser de se promener. Ainsi, la prescience ou plutôt la vue de Dieu n'impose aucune nécessité aux actes libres. Malgré cette vue, je suis libre de cesser les actes que je fais et même de faire le contraire. En un mot, Dieu a voulu que les anges et l'homme fussent libres, afin qu'ils fussent capables de mérite. Nous sentons tous que nous sommes libres. Donc, la prescience de Dieu n'a gêné en rien la liberté des anges ou d'Adam et ne gêne en rien la nôtre

sé. Son existence physique n'est qu'une succession continue de mécomptes, de servitudes humiliantes, de travaux et de douleurs, par conséquent de tentations terribles.

Pendant qu'au dehors tout lutte contre lui, il est obligé de soutenir au dedans une guerre plus redoutable encore. Enveloppé d'ennemis invisibles, acharnés, infatigables, d'une malice et d'une puissance dont les limites lui sont inconnues, pour comble de danger il porte en lui-même des intelligences nuit et jour attentives à le livrer. Des pièges de toute nature sont tendus à chacun de ses sens, et le bien même lui devient une occasion de chute : tel est l'homme (Tel il a toujours été. Sa triste condition, dépeinte par saint Augustin, donnera, il faut l'espérer, une large place à la miséricorde. *Méditat.*, c. XXI).

Eh bien ! cet être si fragile, si combattu, si exposé à périr que l'épaisseur d'un cheveu, une simple mauvaise pensée, le sépare de l'abîme, luttera pendant soixante ans sans tomber : ou, s'il tombe quelquefois, il se relève, reprend courage et malgré la nature, malgré l'enfer, malgré lui-même, demeure **victorieux dans le dernier combat**.

Repousser l'ennemi n'est qu'une partie de sa gloire. Voyez ce fils de la poussière et de la corruption, prenant l'offensive, et, s'élevant par l'héroïsme de ses vertus jusqu'à la ressemblance de Dieu ; puis portant la guerre au cœur même de l'empire ennemi, renversant les citadelles de Satan, lui arrachant ses victimes, plantant l'étendard de la croix sur les ruines de ses temples, guérissant ce qu'il avait blessé, sauvant ce qu'il avait perdu et, au prix de son sang joyeusement versé, faisant fleurir l'humilité, la charité, la virginité dans des millions de cœurs, jusqu'alors esclaves de l'orgueil, de l'égoïsme et de la volupté.

Ce spectacle d'un héroïsme que les anges admirent et dont ils seraient jaloux, si la jalousie trouvait accès dans le ciel, n'aurait jamais eu lieu sans la lutte. Grâce à elle, tous les siècles l'ont vu, tous le verront, et, au jour des manifestations suprêmes, les nations assemblées accueilleront par d'immenses acclamations ce magnifique triomphe de la grâce, que Dieu lui-même couronnera d'une gloire éternelle, en faisant asseoir le vainqueur sur Son propre trône.

D'ailleurs, il faut bien remarquer que ce n'est pas Dieu qui a donné au démon son terrible empire sur l'homme, **c'est l'homme lui-même**. La puissance du démon lui vient de l'excellence même de sa nature. Ange, le péché ne lui a rien fait perdre de ses dons naturels, ni de sa force, ni de son intelligence, ni de son activité prodigieuse. L'empire naturel qu'il a sur nous, il l'exerce avec plus ou moins d'étendue, suivant les conseils divins, et trop souvent suivant la permission que nous-mêmes avons l'imprudence de lui donner. Dans le premier cas, la puissance du démon, comme on le voit par l'exemple de Job et des apôtres (*Job* I, 12 ; *Luc.*, XXII, 31), est contrebalancée par celle de la grâce, en sorte que **la victoire nous est toujours possible et le combat même toujours avantageux**. « Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces ; Il vous fera même profiter de la tentation, afin que vous puissiez persévérer (*I Cor.*, X, 13). »

Dans le second cas, l'homme doit s'en prendre à lui seul de la puissance tyrannique du démon. Ainsi, Adam connaissait beaucoup mieux que nous le monde angélique (*S. Th.*, I, p. q., art. 2, corp.). Au moment de la tentation, il savait parfaitement quelle était la redoutable puissance de Lucifer et à quel tyran il se vendait, en désobéissant à Dieu. Il possédait d'ailleurs tous les moyens de rester fidèle et en connaissait les motifs. Afin de l'honorer à l'égal des anges, Dieu lui avait donné le libre arbitre.

Le Créateur, dont la sagesse avait attaché la béatitude surnaturelle des esprits angéliques à un effort méritoire, était-il obligé de créer l'homme impeccable ou de le couronner sans combat ? Or, malgré les lumières de sa raison, malgré le cri de sa conscience, malgré le secours de la grâce, Adam désobéit à Dieu pour obéir au démon, et il devient son esclave. Dans tout cela, Dieu n'est pour rien. La puissance tyrannique du démon sur le premier homme est le fait du premier homme.

La tentation d'Adam est le type de toutes les autres. Lorsque nous y succombons, nous donnons volontairement prise sur nous à notre ennemi. Dieu n'y est pour rien, si ce n'est pour l'outrage qu'il reçoit de notre injuste préférence¹².

Que dis-je ? Dans le mal que l'homme se fait à lui-même en se livrant au démon, Dieu intervient pour le prévenir et pour le réparer.

Il le prévient. Afin de mettre Adam et ses fils à l'abri des séductions du tentateur, il les pourvoit de tous les moyens de résistance, et leur annonce clairement les suites inévitables de leur infidélité : Si vous désobéissez, vous mourrez, *morte moriemini*. Adam brave cette menace, ses descendants l'imitent. Le déluge vient venger Dieu outragé, et l'homme s'obstine dans sa révolte. A peine la catastrophe passée ; les descendants de Noé tournent le dos au Seigneur et de gaieté de cœur se livrent au culte du démon. Malgré de nouvelles menaces et de nouveaux châtiments, Satan devient le dieu et le roi de ce monde. Ce que firent les pécheurs d'autrefois, nous le voyons faire par les pécheurs d'aujourd'hui. A qui doivent-ils s'en prendre de la formidable puissance du démon et de leur déplorable esclavage ?

Je vois un père plein de tendresse et d'expérience qui dit à son fils aîné : Ne me quitte pas. Si tu t'éloignes de moi, tu tomberas dans un abîme, au fond duquel est un monstre prêt à te dévorer. Le fils désobéit, tombe dans l'abîme et devient la proie du monstre. L'exemple du frère aîné ne rend pas les autres enfants plus sages, et ils tombent dans l'abîme où le monstre les dévore. Est-ce à leur père que ces enfants peuvent imputer leur malheur ? Dans ce père, voyons Dieu ; dans ces enfants indociles, voyons Adam, voyons toutes les générations de pécheurs qui se sont succédé depuis la chute originelle. **Blasphème donc que de rendre Dieu responsable de nos chutes et de la puissance tyrannique du démon sur le monde coupable.**

Il le répare. L'homme s'est à peine vendu, que, pour le racheter, Dieu donne Son propre Fils. Régénérant l'homme par Son sang, ce Fils adorable devient un second Adam, souche d'un nouveau genre humain, restauré dans tous ses

¹² Dieu n'est pas l'auteur du mal qui souille, mais du mal qui punit. Cet axiome traduit saint Thomas : Deus est auctor mali poenae, non autem Mali culpæ. 1 p. q. XLVIII, art. 6, Corp

droits perdus. Comme il suffit d'être fils du premier Adam pour être esclave du démon, il suffit, pour cesser de l'être, de devenir fils du second Adam. Ainsi, dans la puissance laissée au démon par la sagesse infinie, il ne faut voir que deux choses : la première, une condition de l'épreuve, nécessaire à la conquête du royaume éternel ; la seconde, la grandeur de la récompense, qui sera le fruit d'une victoire si chèrement achetée. Reste à savoir **comment on devient fils du second Adam, et si tous peuvent le devenir.**

L'homme est fils de l'homme par une génération humaine : il devient fils de Dieu par une génération divine. Cette génération s'accomplit au **baptême**. Ici reparait, comme une objection insoluble, l'immense empire du démon, à toutes les époques de l'histoire.

D'une part, **Dieu veut le salut de tous les hommes**, Il le veut d'une volonté positive, puisque Son Fils est mort pour tous les hommes. Or, le salut n'est pas seulement la possession d'un bonheur naturel après la mort, ni l'exemption des peines de l'enfer, mais bien le bonheur surnaturel, qui consiste dans la vision intuitive de Dieu¹³. D'autre part, **nul ne peut être sauvé sans être baptisé**. Comment concilier, avec l'ancien état du genre humain et la statistique actuelle du globe, la possibilité du baptême pour tous les hommes ? Quel moyen ont eu et ont encore d'être baptisés tant de milliards de créatures humaines, complètement étrangères au christianisme ? Faut-il admettre, par exemple, que tous les enfants, nés depuis six mille ans hors du christianisme et morts avant d'avoir pu pécher, sont éternellement privés de la vue de Dieu ? S'il en est ainsi, comment établir que Dieu a suffisamment pourvu à la réparation du mal ?

Mystère que tout cela. Mais, nous le répétons : pour être mystérieuse, une vérité n'est pas moins certaine. Or, que Dieu ait suffisamment pourvu à la réparation du mal, en donnant à chaque homme tous les moyens de se sauver, est une vérité aussi certaine que l'existence même de Dieu. Admettre qu'il en est autrement, serait admettre un Dieu sans vérité, sans puissance, sans sagesse, sans bonté infinie ; un Dieu qui veut la fin sans vouloir les moyens ; un Dieu qui n'est pas Dieu, un Dieu néant. Cette réponse du simple bon sens est péremptoire, et on pourrait s'en tenir là. Nous essayerons néanmoins quelques explications dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII (SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouvelles preuves de la réparation du mal et de la possibilité du salut pour tous les hommes. - Doctrine catholique : la circoncision, la foi, le baptême. - Quelle foi nécessaire au salut et à la rémission du péché originel. - Doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. - Des enfants morts avant de naître. - Des adultes. - Résumé des preuves et des réponses.

« Être sauvé, enseigne la théologie catholique, c'est être incorporé à Jésus-Christ, le nouvel Adam. Même avant l'Incarnation du Verbe et dès l'origine du monde, le salut n'a été possible qu'à cette condition. Il est écrit : Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes pour se sauver. Mais, **avant l'Incarnation, les hommes étaient incorporés à Jésus-Christ par la foi à Son avènement futur**. De cette foi **la circoncision fut le signe**. Avant la circoncision, c'est par la foi seule et par le sacrifice, signe de la foi des anciens pères, que les hommes étaient incorporés à Jésus-Christ : Depuis l'Évangile, c'est par **le baptême**. Le sacrement même de baptême n'a donc pas été toujours nécessaire au salut ; mais la foi dont le baptême est le signe sacramentel a toujours été nécessaire ».

On le voit, la circoncision n'était qu'un, *signe local* et passager. Exclusivement propre à la race juive, il n'était nullement obligatoire pour les autres peuples. L'application même ne s'étendait qu'aux fils et non aux filles des Hébreux. Pour l'expiation du péché originel, les nations étrangères à la postérité d'Abraham demeuraient, comme les juifs eux-mêmes à l'égard des filles, soumis à la condition primitive de la loi de nature, la foi manifestée par le sacrifice.

« Le temps antérieur au Messie et le temps postérieur, dit un savant commentateur de saint Thomas, sont entre eux comme l'indéterminé au déterminé. Avant la circoncision, il n'y avait, pour remettre le péché originel, aucun sacrifice déterminé, ni quant à la matière, ni quant au temps, ni quant au lieu. Les parents pouvaient, dans ce but, offrir le sacrifice qu'ils voulaient, quand ils voulaient et où ils voulaient. La circoncision déterminait la nature et le temps du sacrifice, par lequel les fils des Hébreux devaient être purifiés de la tache originelle.

« Le huitième jour après la naissance était fixé pour cette purification, qui ne pouvait être anticipée. Si, avant cette époque, il y avait danger de mort, les parents étaient replacés dans les conditions de la loi de nature et pouvaient purifier l'enfant par un autre moyen. Ce qui fait dire à saint Thomas : « Comme avant l'institution de la circoncision la foi seule au Rédempteur futur suffisait pour purifier les enfants et les adultes, il en était de même après la circoncision. Seulement, avant elle, aucun signe spécial, témoignage de cette foi, n'était exigé. Il est cependant probable qu'en faveur des nouveau-nés en danger de mort, les parents fidèles offraient quelques prières au Seigneur, ou employaient certaine bénédiction ou quelque autre signe de foi, comme les adultes le faisaient pour eux-mêmes et comme on le pratiquait pour les filles, qui n'étaient pas soumises à la circoncision.

Quelle est cette foi qui, chez les Juifs, antérieurement à la circoncision, et chez les Gentils, jusqu'à l'Évangile, suffisait pour incorporer les hommes au second Adam ? Elle consistait essentiellement dans la croyance plus ou moins explicite d'un vrai Dieu, rédempteur du monde : croyance manifestée par un signe extérieur, sacrifice, bénédiction, prière. Or, qui pourrait prouver que cette foi imparfaite, Dieu ne l'avait pas conservée chez les païens au degré suffisant pour le salut ? En ce qui regarde l'existence d'un seul Dieu : « Jamais, dit saint Augustin, les nations ne sont tombées si bas dans l'idolâtrie, qu'elles aient perdu l'idée d'un seul vrai Dieu créateur de toutes choses ».

¹³ Le but de la rédemption est de rendre à l'homme, avec usure, tout ce qu'il a perdu par le péché originel. Or, Adam, c'est-à-dire tout l'homme, a été constitué dans un état de justice surnaturelle dont le terme est la claire vue de Dieu dans le ciel. Donc, le fruit de la rédemption est de rendre à tout l'homme l'état surnaturel et le ciel auquel il aboutit.

Quant au Dieu rédempteur, Notre-Seigneur n'est-il pas appelé le Désiré de toutes les nations ? On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas et ce dont on n'a pas besoin. Avec la conscience de leur chute, toutes les nations de l'ancien monde, les Gentils aussi bien que les Juifs, avaient donc la foi au Rédempteur futur.

Sur cette consolante vérité, écoutons l'incomparable saint Thomas. Après avoir rappelé que Dieu veut le salut de tous les hommes, il ajoute : « Or, la condition nécessaire du salut, c'est l'Incarnation du Verbe. Il a donc fallu que le mystère de l'Incarnation fût connu de quelque manière dans tous les temps et par tous les hommes. Cette connaissance, toutefois, a varié suivant les temps et les personnes. Avant de pécher, Adam eut la foi explicite du mystère de l'Incarnation, en tant que destiné à la consommation de la gloire éternelle, mais non en tant que destiné à la délivrance du péché par la passion du Rédempteur...

«Après le péché, le mystère de l'Incarnation fut cru d'une foi explicite, non seulement quant à l'Incarnation du Verbe, mais encore quant à la passion et à la résurrection, qui devaient délivrer l'homme du péché et de la mort. Autrement les hommes n'auraient pas figuré d'avance la passion de Jésus-Christ par des sacrifices, soit avant, soit après Moïse. Les plus instruits connaissaient parfaitement la signification de ces sacrifices. Les autres, croyant ces sacrifices institués de Dieu lui-même, avaient par leur moyen une connaissance voilée du Rédempteur futur. Plus obscure dans les temps reculés, cette connaissance devint plus claire à mesure que le Messie approchait.

« S'agit-il des païens ? La révélation du mystère de l'Incarnation fut faite à un grand nombre. Témoin, entre autres, Job, qui dit : *Je sais que mon Rédempteur est vivant*. Témoin la sibylle citée par saint Augustin. Témoin cet antique tombeau romain, découvert sous le règne de Constantin et de l'impératrice Irène, dans lequel on trouva un homme, ayant une lame d'or sur la poitrine avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et moi je crois en lui. O soleil, tu me verras sous le règne de Constantin et d'Irène*. S'il en est qui furent sauvés sans cette révélation, ils ne le furent cependant pas sans la foi du Médiateur. Sans doute ils n'eurent pas la foi explicite, mais ils eurent la foi implicite en la divine Providence, croyant que Dieu était le libérateur des hommes, par des moyens à lui connus et manifestés à ceux que Son esprit avait daigné en instruire. »

De plus, on trouve, à toutes les époques et sous tous les climats, l'usage des sacrifices, des purifications, des adorations, des prières, conservé chez les peuples païens comme chez les Juifs. Qui pourrait affirmer qu'aucun de ces actes, manifestation d'une foi quelconque, n'avait dans aucune circonstance un rapport plus ou moins compris, avec l'expiation du péché en général, et du péché originel en particulier ? N'est-il pas écrit du centurion Corneille encore païen, que ses prières et ses aumônes étaient agréables à Dieu ? Parlant aux païens de son temps, ensevelis dans la plus grossière idolâtrie, Tertullien ne leur dit-il pas : « Dans la prospérité, l'âme arrête ses regards au Capitole ; mais dans l'adversité, elle les élève vers le ciel, où elle sait que réside le vrai Dieu ? »

Fallait-il même d'une nécessité invariablement absolue, que l'enfant fût né pour bénéficier de la foi de ses parents ? « Il est vrai, répond un grand théologien, on ne lit nulle part que des sacrifices aient été offerts ou reçus, pour les enfants encore dans le sein maternel. Ainsi, en vertu d'un ordre providentiel, légalement établi, nul enfant, avant de naître, n'a jamais obtenu par des sacrifices extérieurs la rémission du péché originel. Plusieurs ont reçu cette grâce par un privilège spécial, comme Jérémie et saint Jean-Baptiste. Toutefois, on ne doit désapprouver ni les prières, ni les vœux, ni les bonnes œuvres extérieures des parents, pour leurs enfants nés ou à naître, et qui se trouvent en danger de mort ; car Dieu n'a pas enchaîné sa toute-puissance aux sacrements.

« Ils peuvent donc prier, afin qu'Il daigne dans Son infinie miséricorde les conduire au baptême, ou leur remettre le péché originel. Alors Dieu, qui est infiniment bon, pourra les sauver. Ce sera, non en vertu d'une loi, mais uniquement par grâce. Aussi, à moins d'une révélation, il ne faut pas affirmer qu'ils sont sauvés, et leur corps, ne doit pas être enseveli en terre sainte. »

Jusqu'où s'étendait et jusqu'où s'étend encore cette possibilité du salut pour les enfants en question, comme pour les autres, par les prières, les bonnes œuvres, les sacrifices, la foi, en un mot, des parents eux-mêmes idolâtres ? Ici encore qui peut répondre ? Tous ces doutes et d'autres encore qui peuvent, sans blesser l'enseignement catholique, être résolus dans le sens de la **miséricorde**, permettent de diminuer, peut-être infiniment plus qu'on ne pense, le nombre des sujets, et surtout des victimes éternelles du mauvais Esprit. Si elle en avait besoin, cela seul suffirait pour justifier, aux yeux de tout homme impartial, l'infinie sagesse et l'infinie bonté de l'éternel amateur des âmes, surtout des âmes des enfants.

Quant aux adultes, nés dans l'ancien paganisme ? Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Gaulois, tous avaient, pour se soustraire à l'empire de Satan, la connaissance essentielle de la loi primitive ; la grâce pour l'accomplir ou pour se repentir de l'avoir violée ; enfin le baptême de désir : ce qui suffit au salut. Écoutons encore saint Thomas. Prenant l'exemple le plus décisif, celui d'un sauvage né au milieu des forêts, et qui n'a jamais entendu parler du baptême, le grand docteur enseigne une doctrine suivie de toute l'école. Il dit que « Si, au moment où sa raison s'éveille, ce sauvage se porte vers une fin honnête, Dieu lui donne la grâce, et le péché originel est effacé. S'il ne persévère pas, il lui reste le repentir, en sorte que, dans l'une et dans l'autre hypothèse, ce pauvre sauvage, le dernier des êtres humains, ne sera pas damné, si ce n'est par sa faute »

Tels étaient, en général, les moyens de salut donnés aux païens avant la venue du Rédempteur. L'incarnation, mystère d'infini miséricorde, a-t-elle rendu pire la condition des infidèles d'aujourd'hui, placés dans les mêmes conditions que ceux d'autrefois ? Qui oserait le prétendre ? De ces explications découlent rigoureusement les corollaires suivants :

1° Si la plupart des habitants du globe n'ont jamais appartenu à l'empire visible du Saint-Esprit, ou, comme parle la Théologie, *au corps de l'Église*, nul ne peut prouver qu'un seul ait été, ou soit encore, dans l'impossibilité absolue d'appartenir à l'empire invisible du Saint-Esprit, qu'on appelle l'âme de l'Église, ce qui suffit pour être sauvé. La raison en est que, si nous connaissons les moyens extérieurs par lesquels Dieu applique aux hommes les mérites du Rédempteur, les

innombrables moyens intérieurs nous échappent ; et nous devons dire avec Job : *Bien que vous les cachiez dans le secret de Votre cœur, je sais cependant que Vous Vous souvenez de tout ce qui respire* (Job, X, 13).

2° Si, malgré cette déduction, la multitude des sujets de Satan demeure si considérable, il faut l'imputer non à Dieu, mais au libre arbitre de l'homme. Or, nul ne peut prouver que Dieu ait dû créer l'homme impeccable, ou que la plupart des hommes ont la volonté sérieuse de se sauver.

3° Il est bien établi que la prescience de Dieu ne gêne en rien la liberté de l'homme, et que Dieu n'est pour rien dans le mal que l'homme s'est fait en se vendant au démon, pas plus que le père du prodigue dans les hontes et les misères de son fils révolté. Dieu n'est intervenu que pour prévenir le mal, pour le contenir et pour le réparer. Si le libre arbitre de l'homme n'y mettait obstacle, la réparation même surpasserait la ruine, en profondeur et en étendue.

4° Dieu veut le salut de tous les hommes sans exception. Le salut, c'est la jouissance éternelle de Dieu par la vision béatifique. Dieu le veut d'une volonté sérieuse, puisqu'Il réserve des supplices éternels à ceux qui ne l'auront pas accompli. Il a donc ménagé à tous les hommes, dans tous les temps, les moyens de se sauver, si bien que nul ne sera damné que par sa faute.

5° De savoir comment, dans certains cas particuliers, ces moyens de salut sont applicables et appliqués, c'est l'inconnu du problème. Or, en dogme comme en géométrie, dégagée ou non, l'inconnue n'existe pas moins.

Une chose reste donc mathématiquement certaine c'est que, malgré les mystérieuses ténèbres dont Il enveloppe les secrets de Sa miséricorde, Dieu, étant la puissance, la sagesse et la bonté infinie, ne fera tort à personne. Tel est le doux oreiller sur lequel dort en paix, et la foi du chrétien et la raison de l'homme capable de lier deux idées : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*.

Devant ces éclaircissements, si incomplets qu'ils puissent être, s'évanouit la difficulté que nous avons à résoudre, et avec elle l'inquiétude qu'elle pouvait jeter dans les Esprits. Rien n'empêche donc de continuer notre marche et de passer à l'étude approfondie des deux Cités.

CHAPITRE VIII LE ROI DE LA CITE DU BIEN.

Le Saint-Esprit, roi de la Cité du bien : Pourquoi ? - Réponse de la théologie. Différents noms du roi de la Cité du bien : Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet. - Explication détaillée de chacun de ces noms.

L'ordre visible n'est que le reflet de l'ordre invisible. Dans les gouvernements de la terre, l'ordre se compose essentiellement d'une autorité suprême et d'autorités subalternes, chargées d'exécuter les volontés de la première. Nulle société ne se peut concevoir sans ces deux éléments : de même en est-il de la Cité du bien et de la Cité du mal. Dans l'une comme dans l'autre, le gouvernement se compose d'un roi, et de ministres, de puissance inégale, soumis à ses ordres. Or, ainsi que nous l'avons indiqué, le Roi de la Cité du bien, c'est le SAINT-ESPRIT.

Pourquoi attribue-t-on au Saint-Esprit, et non au Fils ou au Père, la glorieuse royauté de la Cité du bien ? La théologie catholique répond « Quoique toutes les œuvres extérieures de la Sainte-Trinité, *opera ad extra*, soient communes aux trois personnes, cependant, par appropriation, la langue divine attribue au Saint-Esprit les œuvres, où l'amour de Dieu se manifeste avec un éclat plus marqué. Ainsi, la puissance est attribuée au Père, la sagesse au Fils, la bonté au Saint-Esprit. Toutefois, dans ces trois personnes, la puissance, la sagesse, la bonté est une et indivisible : comme est une et indivisible, la divinité, l'essence et la nature.

La Cité du bien étant la plus magnifique création de l'amour de Dieu, c'est à juste titre que la royauté en est attribuée au Saint-Esprit, amour consubstantiel du Fils et du Père. Le fondement, ou, comme parle l'Écriture, la pierre angulaire de cette Cité, est le Verbe Incarné. Or, l'Incarnation du Verbe est l'œuvre du Saint-Esprit. Avec sa profondeur ordinaire, l'Ange de l'école montre l'exactitude de ce langage. « La conception du corps de Jésus-Christ, dit le grand docteur, est sans doute l'œuvre de toute la Trinité. Néanmoins, elle est attribuée au Saint-Esprit, et cela pour trois raisons. La première, parce que cela **convient à la cause de l'Incarnation, envisagée du côté de Dieu**. En effet, le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils. Or, c'est un effet de l'immense amour de Dieu, que le Verbe se soit revêtu de chair dans le sein d'une Vierge. De là, le mot de saint Jean : Dieu a aimé le monde, au point de lui **donner** Son Fils unique.

« La seconde, parce que cela **convient à la cause de l'Incarnation, envisagée du côté de la nature humaine**. On comprend par là que la nature humaine a été prise par le Verbe et unie à Sa personne divine, sans aucun mérite de Sa part ; mais uniquement par un effet de la grâce qui est attribuée au Saint-Esprit, suivant le mot de l'Apôtre : *Les grâces sont diverses, mais elles viennent du même Esprit*.

« La troisième, parce que cela **convient au but de l'Incarnation**. En effet, le but de l'Incarnation était que l'homme qui allait être conçu fût saint et Fils de Dieu. Or ; la sainteté et la filiation divine sont attribuées au Saint-Esprit. D'abord, c'est par Lui que les hommes deviennent fils de Dieu, comme l'enseigne l'apôtre saint Paul aux Galates : *Parce que vous êtes fils de Dieu, Dieu a envoyé l'Esprit de Son Fils dans vos cœurs, criant Salut, Père*. Ensuite, Il est l'Esprit de sanctification, comme le même Apôtre l'écrit aux Romains. Ainsi, de même que c'est par le Saint-Esprit que les autres hommes sont sanctifiés spirituellement, afin d'être les fils adoptifs de Dieu ; de même le Christ, l'homme par excellence, le nouvel Adam, a été conçu dans la sainteté, par le Saint-Esprit, afin d'être le Fils naturel de Dieu.

« Tel est l'enseignement de l'Apôtre. En parlant de Notre-Seigneur, il dit : *Qui a été prédestiné Fils de Dieu en puissance* ; puis il ajoute immédiatement : *Suivant l'Esprit sanctificateur* ; c'est-à-dire parce qu'Il a été conçu du Saint-Esprit. Enfin l'archange, annonçant l'effet de cette promesse : *Le Saint-Esprit surviendra en vous*, conclut : *C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu*. »

Roi de la Cité du bien, parce qu'il en a formé la base vivante, le Saint-Esprit l'est encore parce qu'il en est l'âme et la vie. En circulant dans toutes les parties de ce grand corps, comme le sang circule dans nos veines et la lumière dans

l'air, Sa charité l'inspire, Sa sagesse, le régit, Sa beauté l'embellit, Sa puissance le protège. Afin de connaître la nature et le mode de Ses communications divines, en d'autres termes, le gouvernement du Roi de la Cité du bien, approchons avec un respect mêlé d'amour du trône où Il est assis, et voyons quel est en lui-même ce divin Roi. **Le connaître** est tout ce qu'il y a de plus capable de nous **faire désirer de vivre sous Son empire**.

Connaître un être, c'est savoir Son Nom. Qui nous dira les noms propres du Roi de la Cité du bien ? Lui seul ; car l'Être infini peut seul Se nommer. Or, Il S'appelle : *Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet*. Que la plus vaste intelligence créée prenne ces mots divins dans leur signification la plus haute, et se souvienne que, malgré tous ses efforts, elle restera toujours infiniment au-dessous des sublimes réalités qu'ils expriment. Tel est son devoir en étudiant l'INEFFABLE. Il s'appelle SAINT-ESPRIT, *Spiritus sanctus*.

Esprit. Les deux autres personnes divines, le Père le Fils, sont aussi des Esprits et des Esprits Saints. Tous les anges du ciel et toutes les âmes bienheureuses le sont également. Pourquoi donc attribuer à un seul le nom commun à plusieurs ? « Il est vrai, répond saint Thomas, la Trinité, dans Sa nature et dans Ses personnes, est Saint-Esprit. Néanmoins, comme la première personne a un nom propre, qui est celui de Père ; et la seconde, celui de Fils, on a laissé à la troisième le nom de Saint-Esprit, pour la distinguer des deux autres et pour faire entendre la nature de ses opérations.

« Ce nom la distingue : car il désigne la personne divine qui procède par voie d'amour. Il indique la nature de Ses opérations : car, dans les choses corporelles, le mot *Esprit* signifie une certaine **impulsion**. De là vient que nous appelons esprit, le souffle et le vent. Or, le propre de l'amour est de pousser la volonté de celui qui aime vers l'objet aimé, et la sainteté s'attribue aux choses qui tendent à Dieu. C'est donc avec une grande justesse de langage, qu'on appelle *Saint-Esprit*, la troisième personne de la Trinité, qui **procède par voie d'amour**, amour par lequel nous aimons Dieu. »

Il est vrai encore que les anges et les âmes béatifiées sont des esprits saints ; mais, étant de pures créatures, ils ne sont saints que par grâce, tandis que le Saint-Esprit est saint par nature et la sainteté même. C'est donc encore très justement qu'on l'appelle par excellence le Saint-Esprit. Comme celui du Père et du Fils, le nom du Saint-Esprit vient, non pas des hommes, mais de Dieu Lui-même. Nous en devons la connaissance à l'Écriture qui le répète plus de trois cents fois, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

Saint. Saint veut dire pur, exempt de mélange. Le Roi de la Cité du bien est appelé saint, parce qu'Il est l'être proprement dit ; l'être pur de tout mélange et la source de toute pureté. Ce qu'est l'Océan à la pluie qui féconde la terre, et aux rosées qui la rafraîchissent, le Saint-Esprit l'est à la sainteté, et plus encore. Il n'en est pas seulement le réservoir inépuisable, il en est le principe éternel et éternellement fécond.

Or, c'est une vérité de l'ordre moral comme de l'ordre matériel, que **la cause du mal, par conséquent, de la honte et de la douleur, c'est le mélange, le dualisme, ou, pour dire le mot, l'impureté**. En se communiquant aux créatures, que fait l'Esprit de sainteté ? Il élimine les éléments étrangers qui les déshonorent et les font souffrir. Plus cette communication est abondante, plus les créatures se simplifient. Plus elles se simplifient, plus elles se perfectionnent ; car plus elles se rapprochent de leur pureté native, et de la pureté ineffable de leur Créateur et de leur modèle. Mais plus elles se perfectionnent, plus elles deviennent belles et heureuses. De ces notions, fondées sur l'essence même des choses, il résulte que la sainteté est le principe unique de la beauté et du bonheur. Puisque le Roi de la Cité du bien est la sainteté même, on peut juger s'il est **glorieux**, s'il est **doux de vivre sous Ses lois**.

Les créatures matérielles elles-mêmes nous révèlent quelques-unes des richesses renfermées dans ce nom mystérieux du Saint-Esprit. On peut dire que de tous les éléments du souffle ou le vent est le plus nécessaire. C'est par lui que vit tout ce qui respire. Il est le plus fort ; nous l'avons vu déraciner, en moins de sept minutes, cent mille pieds d'arbres séculaires, sur une étendue de trois lieues (Trombe de Fuans, Doubs, 11 juillet 1855).

Chaque jour les navigateurs le voient mettre à nu les abîmes de la mer, en soulevant jusqu'aux nues la pesante masse de leurs eaux. Il est le plus caressant ; qui n'a pas appelé avec ardeur son action bienfaisante au milieu des brûlantes chaleurs de l'été, et ne l'a pas sentie avec délices ? Il est le plus indépendant, le plus utile, le plus mystérieux. Le vent est le principe toujours actif qui purifie nos villes, nos campagnes et nos demeures ; nul ne peut l'enchaîner. Il est le véhicule de la parole, et par elle le lien nécessaire de la société.

Dans un ordre plus élevé, c'est-à-dire plus réel, le Saint-Esprit est tout cela. Il est vie, Il est force, Il est douceur, Il est purificateur, Il est lien universel. En Lui tout est un ; et, bien qu'habitant le ciel, la terre et le purgatoire, l'immense Cité dont Il est roi ne forme qu'un même corps, obéissant à la même impulsion. De là vient que saint Cyprien l'appelle **l'âme du monde**. « Ce divin Esprit, dit le glorieux martyr, âme de tout ce qui est, remplit tellement les êtres de Son abondance, que les créatures inintelligentes, comme les créatures intelligentes, en reçoivent, chacune dans son genre, et l'existence et les moyens d'agir conformément à leur nature. Ce n'est pas qu'Il soit Lui-même substantiellement l'âme de chacune d'elles, et qu'Il demeure substantiellement en elles ; mais, distributeur magnifique de Sa plénitude, Il communique à chaque créature et lui rend propres ses divines influences : semblable au soleil, qui donne la chaleur et la vie à toute la nature, sans diminution ni épuisement. »

Il s'appelle **DON**. Tel est le **Nom propre**, le **vrai Nom** du Roi de la Cité du bien. Qui en dira les incompréhensibles richesses ? Le don est ce qu'on donne sans intention de retour : ce qui emporte l'idée de donation gratuite. Or, la raison d'une donation gratuite, c'est **l'amour** : nous ne donnons gratuitement une chose à quelqu'un, que parce que nous lui voulons du bien. Ainsi, la première chose que nous lui donnons, c'est notre amour. D'où il suit manifestement que l'amour est le premier don, puisque c'est par lui que nous donnons gratuitement tout le reste.

Il suit encore que le Saint-Esprit, étant l'amour même, est le premier de tous les dons, la source de tous les dons, le don par excellence. A nul autre ne convient, comme à Lui, ce Nom adorable, et il Lui convient tellement, qu'il est Son Nom personnel. Qu'on ne croie pas, du reste, que ce Nom implique dans le Saint-Esprit une infériorité quelconque à l'égard du Père et du Fils : le penser serait une hérésie, le dire un blasphème. Il indique seulement la relation d'origine du

Saint-Esprit, dans Ses rapports avec le Père et le Fils qui nous le donnent. Mais ce don est le Saint-Esprit Lui-même, et le don est égal au donateur, éternel, infini, tout-puissant, Dieu, en un mot, comme Lui.

« Lors donc, dit saint Augustin, que nous entendons appeler le Saint-Esprit don de Dieu, nous devons nous souvenir que cette expression ressemble à cette autre de l'Écriture, *Notre corps de chair*. De même que le corps de chair n'est autre chose que la chair ; ainsi le don du Saint-Esprit, c'est le Saint-Esprit Lui-même. Il est don de Dieu seulement en tant qu'Il nous est donné. Mais, parce que le Père et le Fils Le donnent, que Lui-même Se donne, Il n'est point inférieur à eux, car Il est donné comme le don d'un Dieu, et Lui-même se donne comme Dieu.

Nul, en effet, ne peut dire qu'il n'est pas maître de lui-même et parfaitement indépendant, puisqu'il est écrit de Lui : *L'Esprit souffle où Il veut*. L'Apôtre ajoute : *Toutes ces choses, c'est le seul et même Esprit qui les fait, distribuant Ses faveurs à chacun comme Il l'entend*. En tout cela il ne faut donc voir ni infériorité dans celui qui est donné, ni supériorité dans ceux qui donnent, mais l'ineffable concorde du donné et des donateurs. »

Ainsi, amour donné, amour même, amour infini, amour vivant, amour principe, amour Dieu : tel est le Saint-Esprit. Or, le propre de l'amour est de tendre à **l'union**. Le propre de l'amour infini est de tendre à **l'union infinie**. L'union infinie, c'est **l'unité**. Faire, suivant le vœu du Verbe Incarné, que tous les hommes soient un, un entre eux, un avec Dieu, d'une unité semblable à celle des trois personnes de l'auguste Trinité ; procurer, par cette unité universelle, la paix, le bonheur, la déification universelle : **voilà l'unique pensée du Roi de la Cité du bien, le but suprême auquel se rapportent toutes les lois, tous les rouages de son gouvernement.**

O homme ! qui que tu sois, néant et poussière ; si tu considères ton dénuement, ton impuissance, ta triple nullité d'esprit, de cœur et de corps, quel amour irrésistible ne doit pas éveiller en toi ce titre adorable de Don, sous lequel le Roi de la Cité du bien se présente à ta pensée ! Quelle énergique volonté de vivre sous Ses lois ! Tu n'as rien et tu as besoin de tout ; le Saint-Esprit est le don qui renferme tous les dons : don de la foi qui éclaire, don de l'espérance qui console, don de la charité qui déifie ; don de l'humilité, de la patience, de la sainteté ; don de la conversion et de la persévérance ; don de tous les biens de l'âme et du corps.

Au nom de tes besoins, au nom de tes dangers, au nom de tes peines ; au nom des besoins, des dangers et des peines de tes proches, de tes amis, de la société et de l'Église, sois le sujet fidèle du Roi de la Cité du bien. De toute la vivacité de ta foi invoque l'Esprit Dieu, don et donateur, qui désire Lui-même ardemment Se communiquer à toi. En Lui seul tu trouveras tous les biens, *unum bonum in quo sunt omnia bona*. Hors de Lui tous les maux : indigence pour ton cœur, vanité pour ton esprit, malaise pour ta vie, terreurs pour ta mort, supplices pour l'éternité.

Il s'appelle **ONCTION**, *unctio*. Entre un grand nombre de significations admirables, onction veut dire **sagesse et lumière**. Comme Il est l'amour par essence, le Roi de la Cité du bien est la sagesse même, la lumière sans ombre, la lumière éternelle, le soleil sans éclipse. De sa plénitude Il communique à Ses sujets, Il inonde Son empire. En y participant, Ses sujets deviennent tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes : Rois, Prêtres et Prophètes.

Rois : au lieu d'être dominés, ils dominent ; au lieu d'être asservis à la matière, aux créatures, aux sens, aux passions, aux anges rebelles, ils les tiennent enchaînés à leurs pieds. Ni les promesses, ni les menaces, ni les revers, ni les maladies, ni les tentations ne font tomber la couronne de leur tête, le sceptre de leurs mains. Dirigée par la sagesse éternelle, leur autorité a pour caractères l'équité, la douceur et la force (*Sap.*, VIII, 1, et IX, 23).

Prêtres : ils se servent de leur royauté sur les créatures et sur eux-mêmes, pour faire de tout ce qui est créé, de tout ce qu'ils possèdent, de tout ce qu'ils sont, une grande victime au Dieu de qui tout est descendu et à qui tout doit remonter. Royal sacerdoce, peuple chéri entre tous les peuples, **partout où règnent les fils de la Cité du bien, la lumière se fait, l'ordre s'établit, la civilisation se développe, les nations prospères marchent tranquillement dans leur voie.** En voulez-vous la preuve ? Interrogez l'histoire et regardez la mappemonde.

Prophètes : leurs paroles, et leurs œuvres plus éloquentes que leurs paroles, font rayonner sur la terre la lumière divine dont ils sont inondés. Elles proclament incessamment les lois éternelles de l'ordre, l'existence du monde futur, le grand jour de la justice et le double séjour du bonheur et du malheur sans fin, au delà du tombeau.

« Bien plus, s'écrie un Père de l'Église, ce que l'œil humain peut à peine démêler à travers d'épais nuages, ce que tous les sages païens n'ont fait qu'entrevoir, les citoyens de la Cité du bien le voient clairement. Leur corps est sur la terre, leur âme lit dans les cieux. Ils voient, comme Isaïe, le Seigneur assis sur Son trône éternel. Comme Ézéchiël, ils voient celui qui repose sur les chérubins. Comme Daniel, ils voient les millions d'anges qui L'environnent. Un petit homme, *exiguus homo*, oint d'un seul regard le commencement et la fin du monde, le milieu des temps, la succession des empires. Il sait ce qu'il n'a point appris ; car en lui est le principe de toute lumière. Tout en demeurant homme, il reçoit du Roi de la Cité du bien une **science puissante, qui va jusqu'à lui découvrir les secrètes actions d'autrui.**

« Pierre en personne n'était pas avec Ananie et Saphire, lorsqu'ils vendaient leur champ ; mais il y était par le Saint-Esprit. Pourquoi, dit-il, Satan a-t-il tenté votre cœur, au point de vous faire mentir au Saint-Esprit ? Il n'y avait ni accusateur ni témoin. Comment donc le savait-il ? N'étiez-vous pas libres, ajoute-t-il, de garder votre champ, et ce que vous avez vendu ne vous appartenait-il pas ? Pourquoi donc avez-vous formé ce mauvais dessein ? Ainsi cet homme sans lettres possédait, par la grâce du Saint-Esprit, une science que tous les sages de la Grèce ne connurent jamais. Ne trouvez-vous pas la même science dans Elisée ? Absent, il voit Giezi recevoir les présents de Naaman ; et à son retour il lui dit : *Est-ce que mon esprit ne voyageait pas avec toi ? mon corps était ici ; mais l'esprit que Dieu m'a donné connaît ce qui se passe au loin*. Voyez comme le Roi de la Cité du bien éclaire, quand Il veut, Ses sujets, enlève leur ignorance et les enrichit de science. »

Il s'appelle : **DOIGT DE DIEU**, *digitus Dei*. D'une richesse incomparable, ce Nom indique tout à la fois la procession du Roi de la Cité du bien, Sa puissance infinie, ainsi que la diversité de Ses dons et de Ses opérations dans l'éternelle unité de l'amour. Qu'un instant l'homme s'étudie, et, image de Dieu, il contrôlera sur lui-même la justesse de ce Nom divin.

Les doigts procèdent de la main et du bras, sans en être détachés : le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, à qui Il demeure inséparablement uni. Dans toutes les langues, le bras, la main, les doigts signifient la puissance et l'action, dont ils sont les instruments nécessaires. De là, le Nom de doigt de Dieu, employé si souvent par l'Écriture, pour marquer l'action toute-puissante de Dieu sur les créatures, matérielles ou spirituelles. Bien qu'en Dieu la force agissante soit unique, elle est cependant multiple et multiforme dans ses œuvres. De là encore, l'Écriture parlant tour à tour des doigts et du doigt de Dieu. Ainsi, le prophète Isaïe nous représente le Tout-Puissant soulevant le globe avec trois doigts. David dit au Seigneur que *les cieux sont l'ouvrage de Ses doigts*. Moïse annonce que les Tables de la loi sont écrites par le doigt de Dieu ; et les magiciens de Pharaon, impuissants à contrefaire certains miracles opérés par Aaron et son frère, s'écrient : *Le doigt de Dieu est ici*.

Quel nom pouvait mieux que celui-là convenir au Saint-Esprit ? Nous le demandons à l'homme lui-même. Ne fait-il pas tout par ses doigts ? Si le genre humain n'en avait pas eu, aucun des merveilleux ouvrages dont il a couvert la face du globe n'existerait. Qu'il cesse aujourd'hui d'en avoir, et demain tous ces monuments ne seront que des ruines : lui-même mourra. C'est aussi par Ses doigts ou par le Saint-Esprit, que Dieu opère toutes Ses merveilles, car toutes sont l'œuvre de l'amour. Les doigts de nos mains ne servent pas seulement à créer ; ils servent encore à partager, à diviser, à distribuer. Leur longueur et leur force inégale les constituent dans une dépendance mutuelle et forment la beauté de la main. De même, c'est par le Saint-Esprit que Dieu partage et distribue à chaque créature les dons qu'Il lui réserve ; et cela dans des proportions inégales : à l'une plus, à l'autre moins, suivant les règles de Son infaillible sagesse. Inégalité nécessaire d'où résulte la subordination mutuelle des êtres entre eux, la base de tout ordre, le principe de toute harmonie dans le ciel et sur la terre.

Malgré la multiplicité de leur nombre, la diversité de leurs formes, la variété de leurs mouvements, les doigts, inséparablement unis entre eux, obéissent à la même impulsion. Si variés qu'ils soient, les dons et les ouvrages du Saint-Esprit procèdent du même principe. Considérez les cieux et la terre ; interrogez les unes après les autres les innombrables créatures qu'ils renferment étoiles ou soleils, montagnes ou vallées, cèdres ou violettes, toutes vous diront : C'est un seul et même Esprit qui nous a faites.

Élevez vos regards sur une création plus, magnifique ; contemplez les ordres et les hiérarchies, de beauté et de puissance inégale, du monde angélique, elles vous diront encore : C'est un seul même Esprit qui nous a faites.

Abaissez votre vue sur le ciel de la terre, **l'Église, mère et modèle de toutes les sociétés civilisées**. D'où lui viennent les dons intérieurs et extérieurs, qui par leur brillante variété font sa puissance et sa gloire ? Une voix répond : « Il y a diversité de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit ; diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Esprit ; diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. L'un possède le don de parler avec sagesse ; l'autre, avec science. Un autre, le don de la foi ; un autre, le don de guérison ; un autre, le don des miracles ; un autre, le don de prophétie ; un autre, le don de parler diverses langues ; un autre, le don de les interpréter. Or, c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses »

En travaillant, chacun dans sa sphère, tous nos doigts tendent au même but, la perfection de l'ouvrage qu'ils ont entrepris. De même tous les doigts de Dieu, toutes les merveilles du Saint-Esprit, tendent à un but unique réaliser dans la Cité du bien la plus parfaite concorde, la plus complète unité qui se puisse concevoir, l'unité même du corps humain et la concorde de ses membres. Comme notre corps, qui est un, est composé de plusieurs membres, et que tous les membres du corps, bien que nombreux, ne sont tous qu'un seul corps : de même dans la Cité du bien, qui est le royaume du Saint-Esprit et le corps du Verbe Incarné.

Comme tous les membres du corps travaillent les uns pour les autres, et qu'aucun ne peut souffrir, sans que tous les autres souffrent, ni recevoir de l'honneur sans que tous les autres s'en réjouissent : ainsi en est-il parmi les membres de la grande Cité, dont l'Esprit d'amour est l'artisan, le roi, l'âme et le lien (*S. Aug., Quæst. Evang., lib. II, etc*). Quel magnifique idéal ! et cet idéal, imparfaitement réalisé sur la terre, le sera complètement dans l'éternité.

Sous quel titre plus en rapport avec nos besoins pouvons-nous invoquer le Saint-Esprit, que celui de doigt de Dieu ? Puissance, bonté, instrument de miracles, Esprit-Saint, doigt de Dieu, mêlez-vous activement de nos affaires et des affaires du monde actuel. Jugez Votre propre cause ; réparez, relevez les remparts de Votre cité ; dissipez les armées qui l'assiègent ; faites taire les blasphémateurs qui l'outragent et Vous avec elle.

Que l'éclat de Vos œuvres déconcerte Vos ennemis, dessille les yeux des aveugles, réveille les indifférents, amollisse les endurcis, force les modernes magiciens à s'avouer vaincus, afin que le champ des âmes, rendu aux ministres de la vérité, reçoive enfin la culture qui seule peut remplacer, par des fruits de vie, les fruits de mort dont l'odeur infecte va solliciter jusqu'au ciel de redoutables catastrophes. Doigt divin, gravez profondément dans notre cœur la loi royale de la Cité du bien à la foi puissante, l'espérance immuable, l'immortelle charité ; donnez à chacun de nous l'armure impénétrable dont nous avons, besoin, pour repousser les traits enflammés d'un ennemi plus audacieux que jamais.

Il s'appelle **PARACLET**, *Paracletus*. Attrayant à l'égal des autres, ce nom veut dire **avocat, exhortateur, consolateur** : Quels Noms pour un Roi !. Quand l'Esprit du bien n'en aurait pas d'autres, ceux-là ne suffiraient-ils pas pour appeler sous Ses lois tous les peuples, toutes les tribus, tous les membres de la malheureuse famille humaine ?

Avocat, et Il plaide. Que plaide-t-Il ? La cause à laquelle aboutissent toutes les causes, tous les procès, la cause des âmes, la cause des peuples, la cause de l'Église et du monde, la cause de laquelle dépend l'éternel bonheur ou l'éternel malheur. Où la plaide-t-Il ? Il la plaide au double tribunal de la justice et de la miséricorde. De la justice, afin de la fléchir et de la désarmer ; de la miséricorde, afin d'en obtenir de larges effusions de grâces, de forces, de lumières, de secours de tout genre, soit pour préserver les citoyens de Sa Cité des attaques de l'ennemi, soit pour les guérir de leurs blessures. Tribunaux de la justice et de la miséricorde divine, cours souveraines, devant lesquelles il n'est personne, roi ou sujet, peuple ou particulier, qui, chaque jour et à chaque heure, n'ait une cause actuellement pendante.

Comment plaide-t-il ? Comme l'amour sait plaider. Toute son éloquence est dans Ses soupirs. Le Saint-Esprit, écrit l'Apôtre, *aide notre infirmité ; car nous ne savons ni ce que nous devons demander ni comment nous devons le demander ; mais l'Esprit Lui-même demande pour nous par des gémissements ineffables*. Qu'elle est donc profonde, grand Dieu ! ma misère, la misère du genre humain ! Privé de tout et mendiant dans cette vallée de larmes, je ne connais pas mes véritables besoins ; je les soupçonne à peine, je les sens encore moins. Si je les vois, j'ignore la manière d'en demander le soulagement. Quelle nécessité plus grande d'avoir un maître habile qui m'apprenne à mendier ; charitable, qui mendie pour moi ; tout-puissant, qui mendie avec succès. Le Roi de la Cité du bien en personne me rend ce charitable office ; il le rend à tous. Oui, **il est de foi, le Saint-Esprit prie pour moi**, se fait mendiant pour moi.

« Que veux-je dire par là ? demande saint Augustin. Est-ce que le Saint-Esprit peut gémir, Lui qui jouit de la souveraine félicité avec le Père et le Fils ? Assurément non. Le Saint-Esprit en Lui-même et dans la bienheureuse Trinité ne gémit point ; mais Il gémit en nous, parce qu'Il nous apprend à gémir. Et certes, ce n'est pas peu de chose que le Saint-Esprit nous apprenne à gémir. En nous insinuant à l'oreille du cœur que nous sommes voyageurs dans la vallée des larmes, Il nous apprend à soupirer pour l'éternelle patrie, et ce désir produit nos gémissements. Celui qui est bien, ou plutôt qui se croit bien dans cette terre d'exil, celui qui s'enivre de la joie des sens et qui, nageant dans l'abondance des biens temporels, se repaît d'une vaine félicité, celui-là ne fait entendre que la voix du corbeau ; car la voix du corbeau est criarde et non gémissante.

« Au contraire, celui qui sent le fardeau de la vie, qui se voit encore séparé de Dieu et privé de la béatitude infinie qui nous est promise, qu'il possède en espérance, mais qu'il ne possédera en réalité que le jour où le Seigneur viendra dans l'éclat de Sa gloire, après être venu dans l'humilité ; celui qui connaît cela gémit ; et, tant qu'il gémit pour cela, il gémit bien : c'est le Saint-Esprit qui lui apprend à gémir et à imiter la colombe. Beaucoup, en effet, gémissent lorsqu'ils sont frappés de quelques adversités, ou en proie aux douleurs de la maladie, ou sous les verrous d'une prison, ou dans les chaînes de l'esclavage, ou sur les flots entr'ouverts pour les engloutir, ou dans les embûches dressées par leurs ennemis ; mais ils ne gémissent pas du gémissement de la colombe : ce n'est ni l'amour de Dieu qui les fait gémir, ni le Saint-Esprit qui gémit en eux. Aussi, quand ils sont délivrés de leurs maux, vous les entendez se réjouir à haute voix : ce qui montre qu'ils sont des corbeaux et non des colombes ».

Il est **exportateur. Tout le bien, digne de ce nom, qui s'est accompli depuis le commencement du monde, qui s'accomplit encore, qui s'accomplira jusqu'à la consommation des siècles, est dû aux fils du Saint-Esprit, aux citoyens de la Cité du bien**. Qui leur en donne le vouloir et le faire ? Leur Roi. Sans son secours, nul ne peut même prononcer d'une manière utile pour le ciel le nom du Rédempteur. Abel offre généreusement au Seigneur ses agneaux les plus gras. Je vois le sacrifice : où est l'âme qui l'inspire ? Quel en est l'exhortateur ? Le Roi de la Cité du bien.

Pendant cent ans, Noé brave les railleries de ses contemporains et construit lentement l'arche qui doit sauver l'espèce humaine. Je vois le courage du patriarche, je vois le navire : quel est le soutien de l'un et l'inspirateur de l'autre ? Le Roi de la Cité du bien. Je vois Abraham liant sur le bûcher son fils unique, Isaac, et levant la main pour l'immoler : quel est l'exhortateur et le guide de l'héroïque père des croyants ? Le Roi de la Cité du bien. Je vois, dans la suite des siècles anciens, les patriarches, les prophètes, les rois et les guerriers d'Israël accomplir mille actions d'éclat, triompher de mille difficultés, affronter sans crainte d'innombrables douleurs quelle fut l'âme de ces grandes âmes ? Quel fut leur exhortateur ? Le Roi de la Cité du bien.

Dans les temps nouveaux, demandez aux pêcheurs de Galilée qui les a poussés aux quatre coins du monde, afin de répandre partout, comme des nuées bienfaisantes, les rosées divines de la grâce ; qui leur a donné l'intelligence et la force nécessaires pour entreprendre leurs rudes travaux, porter la guerre jusqu'au cœur de la Cité du mal, battre en brèche cette Cité colossale, la démanteler, la miner ; et à sa place bâtir la Cité du bien ? Quand il faut défendre l'œuvre divine, au prix de tous les sacrifices, quel est l'exhortateur des martyrs et le soutien de leur courage en face des tribunaux, des chevalets, des bûchers et des bêtes de l'amphithéâtre ? Le Roi de la Cité du bien.

Ce qu'il fut pour les apôtres et pour les martyrs, le divin Roi le fut, et Il continue de l'être, pour les solitaires, les vierges, les missionnaires, les saints et les fidèles qui, dans toutes les conditions et dans tous les pays, entreprennent chaque jour et conduisent à une heureuse fin **l'œuvre héroïque de leur sanctification et de la sanctification des autres**. Comptez, si vous le pouvez, le nombre des bonnes pensées, des résolutions salutaires, des sacrifices d'inclinations, de goûts, d'intérêt, d'humeur, de penchants et de passions qui doivent, pour sauver une âme, remplir une vie de cinquante ans ; calculez-en l'étendue, et vous verrez quel bon, quel infatigable, quel puissant exhortateur est le Saint-Esprit.

Il est **Consolateur**. Mes bien-aimés, jusqu'ici Je vous ai enseignés, dirigés, consolés : voilà pourquoi Mon prochain départ vous attriste. Prenez courage, à Ma place Je vous enverrai un autre Consolateur qui demeurera avec vous, non pas un peu de temps, comme Moi, mais toujours. Il vous instruira, vous dirigera, vous consolera dans vos peines, dans vos doutes, dans vos tentations, dans vos luttes incessantes. Tel est le sens des paroles du Verbe Incarné, annonçant le Saint-Esprit à Ses apôtres, à l'Église et à nous-mêmes.

Consolateur. Il fallait bien connaître l'humanité, pour donner ce nom au Roi de la Cité du bien. La voyez-vous, cette pauvre humanité, ruine vivante, traversant depuis soixante siècles une terre de misères, trop justement appelée la vallée des larmes ; enveloppée de ténèbres, environnée d'ennemis, brisée de travaux, accablée de douleurs, rongée de soucis ; laissant aux pierres du chemin les taches de son sang et aux ronces les lambeaux de sa chair ; traînant après elle une longue chaîne d'espérances trompées apercevant dans le lointain, comme dernière perspective, une tombe entr'ouverte avec des mystères de décomposition qu'elle n'ose fixer ; et, par delà, les abîmes insondables d'une double éternité ? Il faut, en convenir, si l'humanité a besoin de quelqu'un, c'est, avant tout, d'un consolateur.

Digne de ce nom vraiment royal, le Roi de la Cité du bien est le consolateur par excellence, *Consolator optime*. Sa royauté n'a d'autre but que de sécher les larmes de Ses sujets, ou de les transformer en perles d'immortalité. Consolateur puissant, Ses consolations ne sont pas de vaines paroles qui se brisent à la surface du cœur, mais des soulagements efficaces, des joies intimes. Consolateur universel, pas une souffrance du corps, pas une douleur de l'âme, pas un revers de fortune, pas un doute, pas une perplexité, pas même une faute, pour lesquels Il n'ait un remède, une lumière, une espérance.

Que l'homme, le peuple, le siècle qui n'a aucune affaire à traiter au tribunal de la justice et de la miséricorde divine, qui n'a besoin ni de lumières pour connaître le bien, ni de courage pour l'entreprendre, ni de persévérance pour l'accomplir, ni de soulagement dans ses misères, ni de consolation dans ses peines, en un mot, **que le néant orgueilleux** qui a la prétention de se suffire à lui-même, ou de trouver dans des bras de chair un appui suffisant pour sa faiblesse, dédaigne, oublie l'Avocat divin, l'Exportateur surnaturel, le Consolateur suprême : nous n'avons rien à lui dire. Une profonde pitié, des prières et des larmes, c'est tout ce qui reste à lui donner. Quant à l'homme, au peuple, au siècle qui a la conscience de ses besoins, il trouve au fond de son âme mille motifs, de jour en jour plus pressants, d'invoquer le Saint-Esprit et de vivre sous Ses lois.

Tel est, d'après les principaux noms qui le caractérisent le Roi de la Cité du bien. Si à tant de titres qui Lui sont propres, on ajoute ceux qu'Il partage avec le Père et le Fils, il nous apparaîtra comme le plus grand, le plus magnifique, le plus sage, le meilleur de tous les monarques ; Sa Cité, comme le royaume le plus glorieux, le plus libre, le plus heureux que l'homme puisse rêver ; Ses sujets, comme une famille de frères, comme une assemblée de dieux, commencés par la grâce, et en voie de devenir des dieux consommés dans la gloire. Si un pareil spectacle vous laisse la force de parler, ce sera pour dire avec le prophète : Cité de mon Dieu, que vous êtes belle ! Heureux ceux qui vous habitent.

CHAPITRE IX LES PRINCES DE LA CITÉ DU BIEN.

Les bons anges, princes de la Cité du bien. - Preuve particulière de leur existence. - Leur nature. - Ils sont purement spirituels, mais ils peuvent prendre des corps : preuves. - Leurs qualités : l'incorruptibilité, la beauté, l'intelligence, l'agilité, la force. - Prodigieuse étendue de leur force. - Ils l'exercent sur les démons, sur le monde et sur l'homme, quant au corps et quant à l'âme : preuves.

Le Roi de la Cité du bien **n'est pas solitaire**. Autour de Son trône se tiennent d'innombrables légions de princes, resplendissants de beauté, qui forment Sa cour (Dan., VII, 10). Leur occupation est d'honorer le grand Monarque, de veiller à la garde de la Cité et de présider à Son gouvernement : ces princes sont les bons anges. Sous peine de laisser dans l'ombre une des plus grandes merveilles du monde supérieur et le rouage le plus important de son administration, nous devons les faire connaître. Pour cela, il faut dire leur existence, leur nature, leur nombre, leurs hiérarchies, leurs ordres et leurs fonctions.

Existence des anges. Les anges sont des créatures incorporelles, invisibles, incorruptibles, spirituelles, douées d'intelligence et de volontés. La foi du genre humain, la raison, l'analogie des lois divines se réunissent pour établir sur un fondement inébranlable le **dogme** de l'existence des anges. Déjà nous avons vu la foi du genre humain se manifester avec éclat, dans le culte universel des génies bons et mauvais. La raison démontre sans peine que, par sa nature imparfaite, notre monde visible n'a pas et ne peut avoir en lui, ni la raison de son existence, ni le principe des lois qui le régissent. Il faut les chercher dans un monde supérieur, dont il n'est que le rayonnement. C'est ainsi que pour l'arbre, dont le feuillage s'épanouit à nos regards, les principes de vie et de solidité sont cachés dans les profondeurs de la terre.

L'observation la plus savante des lois divines proclame cet axiome : qu'il n'y a pas de saut dans la nature, ni de rupture dans la chaîne des êtres (*Natura non facit saltus*. Linné). En même temps elle démontre que, de cette chaîne magnifique, l'homme ne peut pas être le dernier anneau. Dieu est l'océan de la vie. Il la répand sous toutes les formes : végétative, animale, intellectuelle. Selon qu'elle est plus ou moins abondante, la vie marque le degré hiérarchique des êtres.

Or, elle est plus abondante à mesure que l'être se rapproche plus de Dieu. Ainsi, pour ramener à Lui, par des degrés insensibles, toute la création descendue de Lui, le Tout-Puissant, dont la sagesse infinie s'est jouée dans la formation de l'univers, a tiré du néant plusieurs espèces de créatures. Les unes visibles et purement matérielles, telles que la terre, l'eau, les plantes ; d'autres, tout à la fois visibles et invisibles, matérielles et immatérielles, les hommes ; d'autres enfin, invisibles et immatérielles, les anges.

Non moins que les autres ces derniers sont donc une **nécessité de la création**. Écoutons le plus grand des philosophes : « Supposé, dit saint Thomas, le décret de la création, l'existence de certaines créatures incorporelles est une nécessité. En effet, le but principal de la création, c'est le bien. Le bien ou la perfection consiste dans la ressemblance de l'être créé avec le Créateur, de l'effet avec la cause. La ressemblance de l'effet avec la cause est parfaite, lorsque l'effet imite la cause selon qu'elle le produit. Or, Dieu produit la créature par intellect et par volonté. La perfection de l'univers exige donc qu'il y ait des créatures intellectuelles et incorporelles. »

Ainsi, qu'il y ait des anges et que les anges soient des êtres personnels, et non des mythes ou des allégories, c'est une vérité enseignée par la révélation, confirmée par la raison, attestée par la foi du genre humain.

Nature des anges. Nous venons de l'indiquer, les anges sont **incorporels**, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de corps avec lesquels ils soient naturellement unis. « La raison en est qu'étant des êtres complètement intellectuels et subsistant par eux-mêmes, *formae subsistentes*, comme parle saint Thomas, ils n'ont pas besoin de corps pour être parfaits. Si l'âme humaine est unie à un corps, c'est qu'elle n'a pas la plénitude de la science et qu'elle est obligée de l'acquérir par le moyen des choses sensibles. Quant aux anges, étant parfaitement intellectuels par leur nature, ils n'ont rien à apprendre des créatures matérielles, et le corps leur est inutile. »

Il résulte de là que les anges ne peuvent, comme les âmes humaines, être unis essentiellement à des corps et devenir une même personne avec eux. Ils sont, par conséquent, incapables d'exercer aucun acte de la vie sensible ou végétative, comme voir corporellement, entendre, manger et autres semblables. De l'air ou d'une autre matière déjà existante, ils peuvent cependant se former des corps et leur donner une figure et une forme accidentelle. L'archange Raphaël disait à Tobie : Lorsque j'étais avec vous par la volonté de Dieu, je paraissais manger et boire ; mais je fais usage d'aliments invisibles (Tob., XII).

Ainsi, l'apparition des anges sous une forme sensible n'est pas une vision imaginaire. La vision imaginaire n'est que dans l'imagination de celui qui la voit ; elle échappe aux autres. Or, l'Écriture nous parle souvent des anges apparaissant sous des formes sensibles, et qui sont vus indistinctement de tout le monde. Les anges qui apparaissent à Abraham sont vus par le patriarche, par toute sa famille, par Loth et par les habitants de Sodome. De même, l'ange qui apparaît à Tobie est vu par lui, par sa femme, par son fils, par Sara et par toute la famille de Sara.

Il est donc manifeste que ce n'était pas là une vision imaginaire. C'était bien une vision corporelle, dans laquelle celui qui en jouit voit une chose qui lui est extérieure. Or, l'objet d'une semblable vision, c'est-à-dire la chose extérieure, ne peut être qu'un corps. Mais, puisque les anges sont incorporels et qu'ils n'ont pas de corps auxquels ils soient naturellement unis, il en résulte qu'ils revêtent, quand il en est besoin, des corps formés accidentellement (S. Th., I p. q. LI, art. 1, cor.).

Ces corps, composés d'air condensé ou d'une autre matière, les anges ne les prennent pas pour eux, mais pour nous. Toutes leurs apparitions se rapportent au mystère fondamental de l'Incarnation du Verbe et au salut de l'homme, dont il est l'indispensable condition. Les uns le préparent, les autres le confirment, en même temps qu'elles prouvent l'existence du monde supérieur avec ses réalités éternelles, glorieuses ou terribles. « En conversant familièrement avec les hommes, dit saint Thomas, les anges veulent nous montrer la vérité de cette grande société des êtres intelligents, que nous attendons dans le ciel. Dans l'Ancien Testament, leurs apparitions avaient pour but de préparer le genre humain à l'Incarnation du Verbe, car toutes elles étaient la figure de l'apparition du Verbe dans la chair. »

Dans le Nouveau, elles concourent à l'accomplissement du mystère, soit en lui-même, soit dans l'Église et dans les élus. Il est facile de s'en convaincre en examinant les circonstances des apparitions angéliques à Zacharie, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Pierre, aux apôtres, aux martyrs, aux saints dans tous les siècles.

Suivant les plus doctes interprètes, les apparitions accidentelles des anges sur la terre ne seraient que le prélude d'une apparition habituelle dans le ciel. « Les réprouvés, disent-ils, seront tourmentés non seulement dans leur âme, par la connaissance de leurs supplices ; mais aussi dans leur corps, en voyant les figures horribles des démons. En eux, les yeux du corps ont péché aussi bien que les yeux de l'âme ; il est donc juste que les uns et les autres reçoivent leur châtement. De même, il est probable que dans le ciel les anges prendront de magnifiques corps aériens, afin de réjouir les yeux des élus, et de converser avec eux bouche à bouche. Cela semble exigé, d'un côté, par l'amitié, par l'union, par la communication intime qui existera entre les anges et les bienheureux, comme concitoyens de la même patrie ; d'un autre côté, par la récompense due à la mortification des sens et à la vie angélique que les saints ont menée ici-bas, dans l'espérance de jouir de la société, des anges. S'il en était autrement, les sens des élus ne recevraient aucune joie des anges, et même toute relation avec eux, leur serait impossible. Tout se bornerait à une communication mentale, et le corps serait privé d'une partie de sa récompense ».

En parlant du jugement dernier, ils ajoutent : « Il est très croyable que tous les anges y apparaîtront dans des corps splendides ; autrement, cette gloire du Fils de Dieu ne serait pas vue par les impies, pour qui cependant elle sera surtout déployée. La puissante armée des cieux n'ajouterait rien à la majesté extérieure du juge suprême : majesté que l'Écriture prend soin de décrire avec tant de précision. La multitude des anges étant innombrable, elle remplira donc les immenses plaines de l'air et présentera aux nations assemblées l'aspect formidable d'une **armée rangée en bataille**. Il n'est pas moins croyable que les démons apparaîtront sous des formes corporelles ; autrement ils ne seraient pas vus par les réprouvés, et pourtant la gloire de Notre-Seigneur et la confusion des méchants exigent qu'ils soient visibles.

Qualités des anges. De la simplicité ou incorporité de leur nature, il résulte que les princes de la Cité du bien sont **incorruptibles**. Exempts de langueurs et de maladies ils ne connaissent ni le besoin de la nourriture ou du repos, ni les faiblesses de l'enfance, ni les infirmités de la vieillesse. Il résulte encore qu'ils sont doués d'une beauté, d'une intelligence, d'une agilité et d'une force incompréhensibles à l'homme.

Dieu est la beauté parfaite et la source de toute beauté. Plus un être Lui ressemble, plus il est beau. Les cieux sont beaux, la terre est belle, parce que les cieux et la terre reflètent quelques rayons de la beauté du Créateur. De tous les êtres matériels, le corps humain est le plus beau, parce qu'il possède à un degré plus élevé la force et la grâce, dont l'heureuse union forme le cachet de la beauté. L'âme est plus belle que le corps, parce qu'elle est l'image plus parfaite de la beauté éternelle. A son tour, parce qu'il est l'image incomparablement plus parfaite de cette beauté, l'ange est incomparablement plus beau que l'âme humaine.

Aussi quel spectacle présente aux regards de la foi le Roi de la Cité du bien, environné de tous ces princes, resplendissants comme des soleils, et dont le moins beau éclipsé toutes les beautés visibles ! Le jour où il sera donné à l'homme de le voir face à face, il entrera dans un ravissement, indicible même à Paul qui en fut témoin. En attendant, l'humanité a l'instinct de cette beauté suprême ; car, pour marquer le degré le plus parfait de la beauté sensible, elle dit : **beau comme un ange**.

La beauté des anges est le rayonnement de leur perfection essentielle, et leur perfection essentielle, c'est **l'intelligence**. Qui en dira l'étendue ? Saint Thomas répond : L'intelligence angélique est déiforme, c'est-à-dire que l'ange acquiert la connaissance de la vérité non par la vue des choses sensibles, ni par le raisonnement, mais par le simple regard. Substance exclusivement spirituelle, en lui la puissance intellectuelle est complète, c'est-à-dire qu'elle n'est jamais en

puissance comme dans l'homme, mais toujours en acte, de sorte que l'ange connaît actuellement tout ce qu'il peut naturellement connaître.

Il le connaît **tout entier**, dans l'ensemble et dans les détails, dans le principe et dans les dernières conséquences. « Les intelligences d'un ordre inférieur, comme l'âme humaine, ont besoin, pour arriver à la parfaite connaissance de la vérité, d'un certain mouvement, d'un certain travail intellectuel, par lequel elles procèdent du connu à l'inconnu. Cette opération n'aurait pas lieu si, dès qu'elles connaissent un principe, elles en voyaient instantanément toutes les conséquences. **Telle est la prérogative des anges. En possession d'un principe, aussitôt ils connaissent tout ce qu'il renferme** ; voilà pourquoi on les appelle intellectuels, et les âmes humaines simplement raisonnables. Ainsi, **il ne peut y avoir ni fausseté, ni erreur, ni déception dans l'intelligence d'aucun ange.**

A quoi s'étend la connaissance des princes de la Cité du bien ? Elle s'étend **à toutes les vérités de l'ordre naturel**. Pour eux, le ciel et la terre n'ont rien de caché ; et, depuis qu'ils sont confirmés en grâce, ils connaissent la plupart des vérités de l'ordre surnaturel. Nous disons la plupart, car jusqu'au jour du jugement, où le cours des siècles finira, les anges recevront des communications nouvelles sur le gouvernement du monde, et en particulier sur le salut des prédestinés.

Si l'intelligence des princes de la Cité du bien est pour eux la source d'ineffables voluptés, elle est pour nous un **triple sujet de consolation, de tristesse et d'espérance**. De consolation ; les bons anges ne se servent de leur intelligence que dans notre intérêt et celui de notre Père céleste. De tristesse ; dans Adam nous possédions une intelligence semblable à la leur, exempte d'erreur, et nous l'avons perdue. D'espérance ; nous la retrouverons dans le ciel, et déjà nous en possédons les prémices dans les lumières de la foi.

De l'incorporité des anges naît leur **agilité**. Être fini, **l'ange ne peut pas être partout en même temps ; mais telle est la rapidité de ses mouvements, qu'ils équivalent presque à l'ubiquité**. « L'ange, dit saint Thomas, n'est pas composé de diverses natures, en sorte que le mouvement de l'une empêche ou retarde le mouvement de l'autre : comme il arrive à l'homme en qui le mouvement de l'âme est gêné par les organes. Or, comme nul obstacle ne le retarde ni ne l'empêche, l'être intellectuel se meut dans toute la plénitude de sa force. Pour lui l'espace disparaît. Ainsi, **les princes de la Cité du bien peuvent, en un clin d'œil, être dans un lieu ; et, en un autre clin d'œil, dans un autre lieu, sans durée intermédiaire.** » Telle est, d'ailleurs, leur **subtilité**, que les corps les plus opaques sont moins pour eux qu'un voile diaphane pour les rayons du soleil.

Comme l'agilité, la **force** des anges prend sa source dans l'essence de leur être, qui participe plus abondamment que toute autre de l'essence divine, force infinie¹⁴. Ainsi, l'une et l'autre surpassent tout ce que nous connaissons d'agilité et de force dans la nature, c'est-à-dire quelles sont incalculables et s'exercent sur le monde et sur l'homme.

Sur le monde : ce sont les anges qui lui impriment le **mouvement**. Inertes de leur nature, toutes les créatures matérielles sont nées pour être mises en mouvement par des créatures spirituelles, comme notre corps par notre âme. « C'est une loi de la sagesse divine, enseigne le Docteur angélique, que les êtres inférieurs soient mus par les êtres supérieurs. Or, la nature matérielle étant inférieure à la nature spirituelle, il est manifeste qu'elle est mise en mouvement par des êtres spirituels. Tel est l'enseignement de la philosophie et de la foi. »

Or, la force d'impulsion dont les anges sont doués est si grande, qu'un seul suffit pour mettre en mouvement tous les corps du système planétaire ; et, bien qu'il soit à l'orient, suivant une antique croyance conservée même chez les païens son action se fait sentir à toutes les parties du globe. C'est ainsi que l'homme lui-même, dont la main met en jeu la maîtresse roue d'une immense machine, produit, sans changer de place, le mouvement de tous les rouages secondaires.

La conséquence logique, de cette force d'impulsion est que les anges peuvent déplacer les corps les plus volumineux et les transporter où ils veulent, avec une rapidité qui échappe au calcul. Suivant saint Augustin, **la force naturelle du dernier des anges est telle, que toutes les créatures corporelles et matérielles lui obéissent**, quant au mouvement local, dans la sphère de leur activité, à moins que Dieu ou un ange supérieur n'y mette obstacle. Si donc Dieu le permettait, un seul ange pourrait transporter une ville entière d'un lieu dans un autre, comme ils l'ont fait pour la sainte maison de Lorette, transportée de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie au lieu où elle reçoit aujourd'hui les hommages du monde catholique.

Non seulement les anges impriment le mouvement au monde matériel, mais ils le conservent, soit en empêchant les démons de porter la perturbation dans les lois qui président à son harmonie, soit en veillant au maintien perpétuel de ces lois admirables. « Toute la création matérielle, dit saint Augustin, est administrée par les anges. - Aussi rien n'empêche de dire, ajoute saint Thomas, que les anges inférieurs sont préposés par la sagesse divine au gouvernement des corps inférieurs, les supérieurs au gouvernement des corps supérieurs, et enfin, les plus élevés à l'adoration de l'Être des êtres. »

Il ne faut donc pas s'y tromper, l'ordre merveilleux qui nous frappe dans la nature, et surtout dans le firmament, est dû, non au hasard, non à la force des choses, non à des lois immuables, mais à l'action continuelle des princes de la Cité du bien. Sous les ordres de leur roi, ils conduisent les globes immenses qui composent la brillante armée des cieux, comme des officiers conduisent leurs soldats, comme les *chefs de train* conduisent leurs redoutables machines : avec cette différence que les derniers peuvent se tromper, les premiers jamais.

Malgré la rapidité effrayante qu'ils impriment à ces masses gigantesques, ils les maintiennent dans leur orbite, faisant parcourir à chacune sa route avec une précision mathématique. Un jour seulement, qui sera le dernier des jours, cette magnifique harmonie sera brisée. A l'approche du souverain juge, lorsque toutes les créatures s'armeront contre l'homme

¹⁴ Nous donnons à cette *participation* le sens des paroles de saint Pierre *divinae consortes naturae*. Ce qui n'est pas du panthéisme.

coupable, les puissants conducteurs des astres bouleverseront l'ordre du système planétaire. Alors les nations sécheront de crainte dans l'attente de ce qui doit arriver (*Matth.*, XXIV, 29).

Sur l'homme. En vertu de la même loi de subordination, les êtres spirituels d'un ordre inférieur sont soumis à l'action des êtres spirituels d'un ordre plus élevé. Ainsi, l'homme est soumis, corps et âme, aux puissances angéliques, et les anges ne lui sont pas soumis. Il faudrait parcourir toute l'Écriture, si on voulait rapporter les différentes opérations des anges sur le corps de l'homme.

Citons seulement l'exemple du prophète Habacuc, transporté par un ange de la Palestine à Babylone, afin de porter sa nourriture à Daniel, enfermé dans la fosse aux lions. Citons encore l'armée du roi d'Assyrie, Sennachérib, dont cent quatre-vingt cinq mille hommes sont taillés en pièces par un ange, pendant la nuit. Rappelant ce fait à l'occasion des douze légions d'anges, que Notre Seigneur aurait pu appeler autour de lui au jardin des Olives, saint Chrysostome s'écrie avec raison : « Si un seul ange a pu mettre à mort cent quatre-vingt cinq mille soldats, que n'auraient pas fait douze légions d'anges ? » On pourrait ajouter le passage si connu de l'ange exterminateur, à qui peu d'instants suffirent pour faire périr tous les premiers nés des hommes et des animaux, dans le vaste royaume d'Égypte.

Quant à **notre âme**, les anges peuvent exercer, et dans la réalité ils exercent sur elle une action tour à tour ordinaire et extraordinaire, dont il est difficile de mesurer la puissance. L'entendement leur doit ses plus précieuses lumières. « **Les révélations des choses divines**, dit le grand saint Denis, **parviennent aux hommes par le moyen des anges** ».

Depuis la première jusqu'à la dernière, toutes les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament vérifient les paroles de l'illustre disciple de saint Paul. Abraham, Loth, Jacob, Moïse, Gédéon, Tobie, les Macchabées, la très sainte Vierge, saint Joseph, les saintes femmes, les apôtres sont instruits et dirigés par ces esprits administrateurs de l'homme et du monde. Nous verrons que **l'ange gardien** remplit, avec moins d'éclat sans doute, mais non moins réellement, les mêmes fonctions à l'égard de l'âme confiée à sa sollicitude. Cette illumination, si puissante sur la conduite de la vie, a lieu de plusieurs manières. Tantôt l'ange fortifie l'entendement de l'homme, afin qu'il puisse concevoir la vérité ; tantôt il lui présente des images sensibles, au moyen desquelles il peut connaître la vérité, que sans elles il ne connaîtrait pas. Ainsi fait l'homme lui-même qui en instruit un autre.

S'agit-il de **la volonté** ? Il est vrai, les anges, bons ou mauvais, ne peuvent forcer ses déterminations, car l'âme demeure **toujours libre** ; mais l'expérience universelle apprend combien les **inspirations** des bons anges et les **suggestions** des mauvais anges sont efficaces, pour nous porter au bien comme au mal. Les uns et les autres tirent une grande partie de leur force, de la puissance, qu'ont les princes de la Cité du bien et de la Cité du mal, d'agir profondément sur les sens extérieurs.

Grâce à eux, les démons fascinent **l'imagination** par de trompeuses images, qui ôtent au mal sa laideur ou le revêtent de **l'apparence du bien** ; remuent toute la partie inférieure de l'âme et enflamment ainsi la **concupiscence**. Les bons anges, au contraire, écartant les nuages de l'erreur, les ténèbres des passions, ramènent les sens à leur pureté native et produisent comme une **seconde vue**, au moyen de laquelle les choses se présentent aux appréciations de l'âme sous leur véritable aspect. Dans certains cas, les anges peuvent même priver l'homme de l'usage de ses sens, comme il arriva aux habitants de Sodome. A cette loi se rattache la longue série des faits du surnaturel divin et du surnaturel satanique, qui remplissent les annales de tous les peuples, et dont la raison ne peut pas plus expliquer la nature ou méconnaître la cause, qu'elle ne peut en nier l'authenticité.

Moins ignorants ou moins obstinés dans l'erreur que nos rationalistes modernes, les païens, qui n'avaient pas encore inventé le système des lois immuables, proclament hautement et sans restriction le libre gouvernement de l'homme et du monde par les puissances angéliques. Outre les témoignages déjà cités, nous avons celui d'Apulée. Il est tellement explicite, qu'on dirait une page du livre de Job. « S'il est, dit-il, indécemment pour un roi de tout faire et de tout gouverner par lui-même, il l'est bien plus pour Dieu. Il faut donc croire, pour lui conserver toute Sa majesté, qu'Il est assis sur Son trône sublime, et qu'Il régit toutes les parties de l'univers par les puissances célestes. C'est en effet par leurs soins qu'Il gouverne le monde inférieur. Pour cela il ne Lui faut ni peine ni calculs, choses dont l'ignorance ou la faiblesse de l'homme ont besoin.

« Lors donc que le roi et le père des êtres, que nous ne pouvons voir que des yeux de l'âme, veut mettre en mouvement l'immense machine de l'univers, resplendissante d'étoiles, brillante de mille beautés, dirigée par Ses lois, Il fait, s'il est permis de le dire, ce qui se fait au moment d'une bataille. La trompette sonne. Animés par ses accents, les soldats s'agitent. L'un prend son glaive, l'autre son bouclier ; ceux-là, leur cuirasse, leur casque, leurs bottes ; celui-ci harnache son cheval ; l'autre attache ses coursiers au quadrigé. Chacun avec ardeur se prépare. Les vélites forment les rangs, les chefs les inspectent, et les chevaliers en prennent le commandement. Chacun s'occupe de son office. Cependant toute l'armée obéit à un seul général, que le roi place à sa tête.

« Il n'en est pas autrement du gouvernement des choses divines et humaines. Sous les ordres d'un seul chef, chacune connaît son devoir et l'accomplit, bien qu'elle ne connaisse pas le ressort secret qui la fait agir, et que cette puissance échappe aux yeux du corps. Prenons un exemple dans un ordre moins élevé. Dans l'homme l'âme est invisible. Cependant il faudrait être fou, pour nier que tout ce que l'homme fait vient de ce principe invisible. C'est à lui que la vie humaine doit sa sûreté ; les champs, leur culture ; les fruits, leur usage ; les arts, leur exercice ; en un mot, tout ce que fait l'homme (*De mundo lib. unus*, p. 148). »

Bossuet a donc été l'écho de la foi universelle, lorsqu'il a prononcé cette parole magistrale : « La subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la nature spirituelle. »

Que l'homme donc s'en souvienne. Comme le monde matériel est gouverné par les puissances angéliques, lui-même est **placé sous l'action immédiate d'un ange bon ou mauvais**. Pas une parole, pas une action, pas une minute dans

son existence, qui ne soit influencée par l'une ou l'autre de ces puissantes créatures. Mais il est doux de penser que le pouvoir des princes de la Cité du bien surpasse celui des princes de la Cité du mal.

« En Dieu, dit l'Ange de l'école, est la source première de toute supériorité. Plus elles approchent de Dieu, plus les créatures participent de Lui, et plus elles sont parfaites. Or, la plus grande perfection, celle qui approche le plus de celle de Dieu, appartient aux êtres qui jouissent de Dieu Lui-même : tels sont les bons anges. Les démons sont privés de cette perfection. Voilà pourquoi les bons anges leur sont supérieurs en puissance et les tiennent soumis à leur empire. De là vient, comme conséquence, que **le dernier des bons anges commande au premier des démons**, attendu que la force divine, à laquelle il participe, l'emporte sur la force de la nature angélique. »

CHAPITRE X SUITE DU PRÉCÉDENT.

Nombre des anges. - Hiérarchies et ordres angéliques. - Définition de la hiérarchie. - Sa raison d'être. - Pourquoi trois hiérarchies parmi les anges, et rien que trois. - Définition de l'ordre. - Pourquoi trois ordres dans chaque hiérarchie, et rien que trois. - Images de la hiérarchie angélique dans l'Église et dans la société. - Fonctions des anges. - Les anges supérieurs illuminent les anges inférieurs. - Langage des anges. - Grande division des anges : anges assistants et anges exécutants. - Fonctions des Séraphins. - Des Chérubins. - Des Trônes. - Reflet de cette première hiérarchie dans la société et dans l'Église.

Nombre des anges. Quand les auteurs inspirés, admis à voir quelques-unes des réalités du monde supérieur, veulent indiquer la multitude des anges, ils ne parlent que de millions et de centaines de millions. « J'étais attentif à ce que je voyais, dit Daniel, jusqu'à ce que les trônes fussent placés et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête, comme une laine éclatante. Son trône était de flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve incandescent et rapide sortait de devant sa face. Mille milliers d'anges exécutaient ses ordres, et un million assistaient devant Lui ».

Témoin du même spectacle, saint Jean continue : « Et je vis et j'entendis autour du trône la voix d'une multitude d'anges, dont le nombre était des milliers de milliers (*Apoc.*, V, 11). » Plus loin, ayant marqué l'universalité des élus du sang d'Abraham, il ajoute : « Après cela, je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de tous les peuples et de toutes les langues ». Or, depuis le commencement du monde, chaque prédestiné, et même chaque réprouvé a pour gardien un ange de l'ordre inférieur ; il s'ensuit que **le nombre des anges de toutes les hiérarchies est incalculable.**

Saint Denis l'Aréopagite, dépositaire des enseignements de son maître Paul, ravi au troisième ciel, tient le même langage. « Les bienheureuses armées des célestes intelligences, dit-il, surpassent en nombre tous les pauvres calculs de notre arithmétique matérielle. Ne soupçonnez aucune exagération dans les paroles des prophètes. **Le nombre des anges est incalculable, il surpasse celui de toutes les créatures, même- celui des hommes qui ont été, qui sont et qui seront.** »

L'Ange de l'école en donne la raison : nous traduisons sa pensée. Le but principal que Dieu s'est proposé dans la création des êtres, c'est la perfection de l'univers. La perfection ou la beauté de l'univers résulte de la manifestation la plus éclatante des attributs de Dieu, dans les limites marquées par Sa sagesse. Il suit de là, que plus certaines créatures sont belles et parfaites, plus abondante en a été la création. Le monde matériel confirme ce raisonnement.

On y trouve deux sortes de corps : les corps corruptibles et les corps incorruptibles. La première se réduit à notre globe, habitation des êtres corruptibles ; et notre globe n'est presque rien, comparé aux globes du firmament. Or, comme la grandeur est pour les corps la mesure de la perfection, le nombre l'est pour les esprits. Ainsi, la raison elle-même conduit à cette conclusion, que les êtres immatériels surpassent les êtres matériels en nombre incalculable.

En attendant que le ciel nous révèle la justesse de ces magnifiques supputations du génie, éclairé par la foi, **un grand sujet de sécurité pour notre pèlerinage est de savoir que les bons anges sont beaucoup plus nombreux que les mauvais.** « La queue du Dragon, dit saint Jean, n'entraîne que la troisième partie des étoiles (*Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum. Apoc.*, XII, 4). » Pas un interprète qui, par ces étoiles, n'entende les anges révoltés (*Corn. a Lap.*, in XII. *Apoc.* et *S. Th.*, I p. q. LIV art. 9, corp).

Hiérarchies et ordres des anges. Une multitude sans ordre est la confusion : tel ne peut être l'état des anges. « Toutes les œuvres de Dieu, dit l'Apôtre, sont **ordonnées** » ; ou, comme il est écrit ailleurs : « Dieu a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, » c'est-à-dire avec un **ordre parfait**. L'ordre est la première chose qui nous frappe dans le monde matériel. L'ordre produit **l'harmonie**, et l'harmonie suppose la subordination mutuelle de toutes les parties de l'univers. A son tour, cette harmonie révèle une **cause intelligente** qui l'a créée et qui la maintient.

Évidemment la même harmonie doit exister, plus parfaite s'il est possible, dans le monde des esprits, archétype du monde des corps et chef-d'œuvre de la sagesse créatrice. La **subordination**, par conséquent la **hiérarchie** des êtres qui la composent, est donc **la loi du monde invisible** comme elle est la loi du monde visible. Tels sont l'enseignement de la foi et l'affirmation invariable de la raison.

Or, suivant l'étymologie du mot : *La hiérarchie est un principat sacré* (*S. Th.*, I p., q. CVIII, art. 1, corp.). Principat signifie tout à la fois le prince lui-même et la multitude rangée sous ses ordres. De là, trois belles conséquences, qui jettent une vive lumière sur l'ordre général de l'univers et sur le gouvernement particulier de la Cité du bien. Dieu étant le créateur des anges et des hommes, il n'y a, par rapport à Lui, qu'une seule hiérarchie, dont Il est le suprême hiérarque. Il en est de même par rapport au Verbe Incarné. Roi des rois, Seigneur des seigneurs, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, Il est le suprême hiérarque des anges et des hommes, par conséquent de l'Église triomphante et de l'Église militante.

Vicaire du Verbe Incarné, Pierre est le suprême hiérarque de l'Église militante, en vertu de ces divines paroles : *Pais mes agneaux, pais mes brebis*. A son tour, Pierre a établi d'autres hiérarques qui, eux-mêmes, ont établi des recteurs subalternes, chargés de diriger les différentes provinces de la Cité du bien. Tous, néanmoins, ne forment qu'une seule et même hiérarchie, puisque, tous militent sous un même chef, Jésus-Christ. Nous verrons bientôt que **la hiérarchie angélique est le type de la hiérarchie ecclésiastique, type elle-même de la hiérarchie sociale**.

Si on considère le principat dans ses rapports avec la multitude, **on appelle hiérarchie l'ensemble des êtres soumis à une seule et même loi**. S'ils sont soumis à des lois différentes, ils forment des hiérarchies distinctes, sans cesser de faire partie de la hiérarchie générale. C'est ainsi qu'on voit, dans un même royaume et sous un même roi, des villes régies par des lois différentes¹⁵ Or, les êtres ne sont soumis aux mêmes lois, que parce qu'ils ont la même nature et les mêmes fonctions. Il en résulte que les anges et les hommes, n'ayant ni la même nature ni les mêmes fonctions, forment des hiérarchies distinctes. Il en résulte encore que tous les anges n'ayant pas les mêmes fonctions, le monde angélique se divise en plusieurs hiérarchies.

Que les anges et les hommes forment des **hiérarchies distinctes**, la raison et la preuve en est dans la perfection relative des uns et des autres. Cette perfection est d'autant plus grande, que les êtres participent plus abondamment des perfections de Dieu. Créature purement spirituelle, l'ange y participe plus que l'homme. En effet, l'ange reçoit les illuminations divines dans l'intelligible pureté de sa nature, tandis que l'homme les reçoit sous les images plus ou moins transparentes des choses sensibles, telles que la parole et les sacrements.

L'ange est donc une créature plus parfaite que l'homme, et doit par conséquent former une hiérarchie différente. De plus, comme il y a hiérarchie, c'est-à-dire ordre de subordination dans le monde angélique, il est évident que tous les anges ne reçoivent pas également les illuminations divines. Il y a donc des anges supérieurs aux autres. Leur supériorité a pour fondement la connaissance plus ou moins parfaite, plus ou moins universelle de la vérité.

« Cette connaissance, dit saint Thomas, marque **trois degrés dans les anges** ; car elle peut être envisagée sous un triple rapport.

« Premièrement, **les anges peuvent voir la raison des choses en Dieu, principe premier et universel**. Cette manière de connaître est le privilège des anges qui approchent le plus de Dieu, et qui, suivant le beau mot de Saint Denis, se tiennent dans son vestibule. Ces anges forment la première hiérarchie.

« Secondement, ils peuvent **la voir dans les causes universelles créées**, qu'on appelle **les lois générales**. Ces causes étant multiples, la connaissance est moins précise et moins claire. Cette manière de connaître est l'apanage de la seconde hiérarchie.

« Troisièmement, ils peuvent **la voir dans son application aux êtres individuels**, en tant qu'ils dépendent de leurs propres causes, ou des lois particulières qui les régissent. Ainsi connaissent les anges de la troisième hiérarchie. »

Il y a donc trois hiérarchies parmi les anges, et il n'y en a que trois : une quatrième ne trouverait pas sa place. En effet, ces trois hiérarchies ont leur raison d'être dans les trois manières possibles de voir la vérité en Dieu, dans les causes générales, dans les causes particulières ; c'est-à-dire, comme par le sublime aréopagite, dans la vie plus ou moins abondante dont jouissent les anges qui les composent.

La révélation nous découvre encore dans chaque hiérarchie **trois chœurs** ou ordres différents. On appelle *chœur* ou *ordre angélique*, *une certaine multitude d'anges*, semblables entre eux par les dons de la nature et de la grâce. Chaque hiérarchie en renferme trois, rien que trois. Plus serait trop ; moins, pas assez. En effet, chaque hiérarchie compose comme un petit État. Or, chaque État possède nécessairement trois classes de citoyens, ni plus ni moins. « Si nombreux qu'ils soient, dit saint Thomas, tous les citoyens d'un État se réduisent à trois classes, suivant les trois choses qui constituent toute société bien ordonnée : le principe, le milieu et la fin. Aussi, nous voyons invariablement trois ordres parmi les hommes : les uns sont au premier rang, c'est **l'aristocratie** ; les autres au dernier, c'est **le peuple** ; les autres tiennent le milieu, c'est **la bourgeoisie**.

« Il en est de même parmi les anges. Dans chaque hiérarchie, il y a des ordres différents. Comme les hiérarchies elles-mêmes, ces ordres se distinguent par l'excellence naturelle des anges qui les composent et par la différence de leurs fonctions. Toutes ces fonctions se rapportent nécessairement à trois choses, ni plus ni moins : le principe, le milieu et la fin. » Nous le verrons clairement par l'explication des fonctions particulières de chaque ordre.

Avant de la donner, constatons que **la magnifique hiérarchie du ciel ou de l'Église triomphante se prouve elle-même, en se reflétant à nos yeux dans la hiérarchie de l'Église militante**, cette autre portion de la Cité du bien. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que **l'Église de la terre se divise en trois hiérarchies, et chaque hiérarchie en trois ordres**.

La première se compose des prélats supérieurs, et renferme trois ordres : le souverain pontificat, l'archiépiscopat et l'épiscopat. Au souverain pontificat se rapporte le cardinalat, car les cardinaux sont les coadjuteurs du souverain pontife ; comme à l'archiépiscopat se rapporte le patriarcat, dont la juridiction s'étend à plusieurs diocèses et même à plusieurs provinces.

La seconde se compose des prélats moyens, qui reçoivent la direction des prélats supérieurs, et qui remplissent certaines fonctions, soit en vertu de leur autorité propre, soit par délégation. Elle renferme aussi trois ordres : les abbés, à qui est confié le pouvoir de bénir et quelquefois de confirmer. Les prieurs et les doyens des collégiales ou des communautés, dont les pouvoirs sont plus ou moins étendus. Les recteurs ou les curés chargés de la conduite des paroisses, et

¹⁵ On voit aussi par là que la centralisation dans un grand empire est contraire aux lois fondamentales de l'ordre ; et, comme conséquence inévitable, qu'elle doit produire le froissement, le malaise, la révolte et la ruine (V. le jacobinisme maçonnique centralisateur contraire donc aux "lois fondamentales de l'ordre").

auxquels se rapportent, en leur qualité d'auxiliaires, les vicaires et les clercs inférieurs. Tous ont pour mission d'administrer les sacrements.

La troisième se compose des fidèles ou du peuple, auxquels il appartient de recevoir les biens spirituels, mais non de les administrer. Comme les autres, cette dernière hiérarchie renferme trois ordres : les vierges, les continents et les mariés, dont les devoirs sont différents, comme leur vocation elle-même est distincte.

Dans la régularité de leur fonctionnement, ces hiérarchies et ces ordres présentent **la plus belle harmonie** que l'homme puisse contempler ici-bas, et cette harmonie n'est que l'image de l'harmonie, mille fois plus belle, que nous verrons dans le ciel. Là, se montreront à nos yeux, sans nuage et sans voile, **les trois hiérarchies angéliques, avec leurs neuf chœurs**, resplendissants de lumière et de beauté.

Dans la première : **les Séraphins, les Chérubins et les Trônes** .

Dans la seconde **les Dominations, les Principautés et les Puissances** .

Dans la troisième ; **les Vertus, les Archanges et les Anges** .

Fonctions des anges. Composé de trois grandes hiérarchies, et chaque hiérarchie divisée en trois ordres distincts, le monde angélique nous apparaît comme une **magnifique armée** rangée en bel ordre. Savoir cela ne suffit pas. Pour jouir du spectacle d'une immense armée, dans ses formidables splendeurs, il faut la voir **en mouvement**. Ainsi, pour avoir une idée de la brillante armée des cieux et mesurer la place occupée, dans le plan providentiel, par les princes de la Cité du bien, il faut, les étudier dans l'exercice de leurs fonctions.

Être purifiés, illuminés et perfectionnés ; ou **purifier, illuminer, et perfectionner** : tel est le double but, auquel se rapportent toutes les fonctions des hiérarchies et es ordres angéliques. Quel est le sens de ces mystérieuses paroles ? Tous les anges ne connaissent pas également les secrets divins. La première hiérarchie, avons-nous dit avec saint Thomas, voit la raison des choses en Dieu Lui-même ; la deuxième, dans les causes secondes universelles ; la troisième, dans l'application de ces causes aux effets particuliers. A la première appartient la considération de la fin ; à la seconde, la disposition universelle des moyens ; à la troisième, la mise en œuvre.

Les lumières qu'ils ont puisées dans le sein même de Dieu, les anges de la première hiérarchie les communiquent, autant qu'il convient, aux anges de la seconde hiérarchie ; ceux-ci, aux anges de la troisième ; et ceux de la troisième en font part aux hommes. Mais la réciprocité n'a pas lieu, attendu que les anges inférieurs n'ont rien à apprendre aux anges supérieurs, ni les hommes aux anges.

Nécessaire au gouvernement du monde, cette communication incessante durera jusqu'au jugement dernier. Elle renferme ce que nous avons appelé **la purification, l'illumination et le perfectionnement**. En effet, **la manifestation d'une vérité, à celui qui ne la connaît pas purifie son entendement, en dissipant les ténèbres de l'ignorance ; elle l'illumine, en faisant briller la lumière où régnait l'obscurité ; elle le perfectionne, en lui donnant une science certaine de la vérité**. Telles sont les opérations des anges supérieurs, à l'égard des anges inférieurs qui, pour cela, sont dits purifiés, illuminés et perfectionnés. Pas une de ces mystérieuses opérations de la hiérarchie céleste, qui ne se retrouve dans la hiérarchie de l'Église militante.

Or, les communications angéliques se font par la parole ; car les anges, parfaites images du Verbe, ont un langage et se parlent entre eux. Que **les anges parlent**, saint Paul nous l'enseigne, lorsqu'il dit : *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges* (I Cor., XIII, 1). Toutefois, gardons-nous d'imaginer que le langage angélique soit semblable au langage humain, et qu'il ait besoin de sons articulés ou de signes extérieurs, véhicules de la pensée d'un ange à l'autre. Ce langage est tout intérieur, tout spirituel, comme l'ange lui-même. Il consiste de la part de l'ange supérieur, dans la volonté de communiquer une vérité à l'ange inférieur ; et, de la part de celui-ci, dans la volonté de la recevoir. Ces deux opérations, ne rencontrant aucun obstacle, ni dans la nature des anges, ni dans leurs dispositions individuelles, sont **infaillibles et instantanées**.

C'est, de la première hiérarchie que la seconde et la troisième reçoivent, l'une immédiatement et l'autre médiatement, les illuminations divines. De là, relativement à leur dignité et à leurs fonctions, cette grande division des anges, en anges *assistants* et en anges *exécutants*, ou *administrateurs*. Les premiers considèrent en Dieu même la raison des choses à faire, et les manifestent aux anges inférieurs, chargés de les exécuter. Telle est l'image sous laquelle l'Écriture sainte nous représente les anges de la première hiérarchie. Un de ces illustres princes de la cour du grand Roi, parlant à Tobie, lui dit : *Je suis Raphaël, un des sept anges qui sommes assistants devant Dieu*. Littéralement : Qui nous tenons debout devant Son trône.

Il faut dire que cette belle expression, être assistants au trône de Dieu, a plusieurs sens. Les anges assistent devant Dieu lorsqu'ils prennent Ses ordres ; lorsqu'ils lui offrent les prières, les aumônes, les bonnes œuvres, les vœux des mortels ; lorsqu'ils plaident, contre les démons, la cause des hommes au suprême tribunal ; lorsqu'ils plongent leurs regards dans les rayons de la face divine, pour en retirer les voluptés ineffables qui constituent leur félicité. Dans ce dernier sens, tous les anges, nul exceptés sont assistants devant Dieu, car tous jouissent et jouissent continuellement de la vision béatifique, alors même qu'ils accomplissent leurs missions dans le gouvernement du monde. Néanmoins, dans le sens précis, l'expression *assister devant Dieu* désigne les anges de la première hiérarchie, et qui n'ont pas coutume d'être employés aux ministères extérieurs.

Ces anges assistants au trône de Dieu et supérieurs à tous les autres s'appellent les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, et forment la première hiérarchie. Puisque les hiérarchies du monde inférieur ne sont qu'un reflet des hiérarchies du monde supérieur, une solide comparaison, empruntée à la cour des rois de la terre, nous aide à comprendre le rang et les fonctions de ces grands officiers de la Couronne éternelle. Parmi les courtisans, il en est qui doivent à leur dignité d'entrer familièrement chez le prince, sans avoir besoin d'être introduits ; d'autres qui ajoutent à ce premier privilège celui

de connaître les secrets du prince ; d'autres enfin, encore plus favorisés, compagnons inséparables du prince, semblent ne faire qu'un avec lui.

Ces derniers nous représentent les **Séraphins**. Créatures les plus sublimes que Dieu ait tirées du néant, ces esprits angéliques **doivent leur nom aux flammes de leur amour**. Placés au sommet des hiérarchies créées, elles touchent, autant que le fini peut toucher à l'infini, à la Trinité divine, l'amour même et le foyer éternel de tout amour. Loin de refroidir leur ardeur, les missions solennelles qui leur sont quelquefois confiées semblent l'accroître et leur faire répéter, avec une volupté plus intime, le cantique entendu par Isaïe : « Les Séraphins étaient debout, et, s'appelant l'un l'autre, ils disaient Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est pleine de Sa gloire (*Is.*, VI, 3). »

Dans les heureux courtisans qui connaissent tous les secrets du prince nous avons une image des **Chérubins**, dont le nom **signifie plénitude de la science**. D'un regard, que n'éblouissent ni ne troublent jamais les rayons étincelants de la face de Dieu, ces esprits déformés contemplent dans leur source les raisons intimes des choses, afin de les communiquer aux anges inférieurs, dont, elles doivent déterminer les fonctions et régler la conduite. Eux-mêmes quelquefois sont envoyés en mission. C'est ainsi qu'on voit un Chérubin chargé de garder l'entrée du paradis terrestre et de l'interdire à l'homme coupable. Pourquoi un Chérubin et non pas un autre ange ? **Veiller et voir de loin** sont les deux « qualités d'une sentinelle. Or, comme leur nom l'indique, les Chérubins possèdent ces deux qualités à un degré suréminent, même dans le monde angélique.

Par les grands seigneurs, qui ont leurs libres entrées chez le Roi, les **Trônes** sont représentés. **Élévation, beauté, solidité** : voilà les trois idées que porte à l'esprit le nom du siège, sur lequel se placent les monarques dans les occasions solennelles. Nul ne pouvait mieux désigner le troisième ordre angélique de la première hiérarchie. Les Trônes sont ainsi appelés, parce que ces anges, éblouissants de beauté, sont élevés au-dessus de tous les chœurs des hiérarchies inférieures, auxquels ils intimement les ordres du grand Roi, en partageant avec les Séraphins et les Chérubins le privilège de voir clairement la vérité en Dieu même, c'est-à-dire dans la cause des causes.

Fixés en Dieu par l'intuition de la vérité, ils sont **inébranlables**. De plus, comme le trône matériel est ouvert d'un côté pour recevoir le monarque qui parle de ce siège majestueux ; ainsi les Trônes angéliques sont ouverts pour recevoir Dieu lui-même, qui **parle par leur bouche**. A eux la noble fonction de transmettre ses communications souveraines aux anges des hiérarchies inférieures, répandus dans toutes les parties de la Cité du bien. En, effet, les Trônes, étant le dernier ordre de la première hiérarchie ou des Anges assistants, touchent immédiatement aux Dominations, qui forment le chœur le plus élevé des *Anges administrateurs*.

Tels sont donc, en deux mots, les rapports et les distinctions qui existent entre les anges de la première hiérarchie. Tous sont assistants au Trône. Tous contemplent les raisons, des choses dans la cause première. Le privilège des Séraphins est d'être unis à Dieu de la manière la plus intime, dans les ardeurs délicieuses d'un indicible amour. Le privilège des Chérubins est de voir la vérité, d'une vue supérieure à tout ce qui est au-dessous d'eux. Le privilège des Trônes est de transmettre aux anges inférieurs, dans la proportion du besoin, les communications divines dont ils possèdent la plénitude. C'est ainsi que l'auguste Trinité, dont l'image transperce à travers toutes les créations, brille d'un éclat incomparable dans la plus parfaite. **Dans les Trônes nous voyons la Puissance ; dans les Chérubins, l'Intelligence ; dans les Séraphins, l'Amour.**

Reflet de la hiérarchie céleste, la hiérarchie ecclésiastique présente le même spectacle. Dans le Diacre, vous avez la Puissance qui exécute ; dans le Prêtre, l'Intelligence qui illumine ; dans le Pontife, l'Amour qui consomme, suivant cette parole adressée au chef suprême du pontificat : « Simon, fils de Jean, M'aimes-tu plus que les autres ? - Seigneur, Vous savez que je Vous aime. - Pais Mes agneaux, pais Mes brebis ». **L'amour est donc le principe, le but, la loi souveraine de la Cité du bien ;** comme la haine, ainsi que nous le verrons, est le principe, le but, la loi souveraine de la Cité du mal.

CHAPITRE XI (FIN DU PRÉCÉDENT.)

Les sept anges assistants au trône de Dieu. - Ils sont les suprêmes gouverneurs du monde. - Preuves : Culte que l'Église leur rend. - Histoire de l'église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, dédiée en leur honneur. - Fonctions des Dominations. - Des Principautés. - Des Puissances. - Fonctions des Vertus. - Des Archanges. - Des Anges. - Anges gardiens. - Preuves et détails.

Avant de quitter la première hiérarchie angélique, il nous paraît nécessaire de dire un mot des **sept Anges Assistants au trône de Dieu**, dont il est parlé dans l'un et l'autre Testament. « Je suis Raphaël, un des sept Anges qui nous tenons debout devant Dieu, disait Raphaël à Tobie. » « Jean, aux sept Églises qui sont en Asie. Grâce à vous et paix de la part de Celui qui est, et qui était, et qui doit venir, et de la part des sept Esprits qui sont en présence de Son Trône, » écrivait le disciple bien-aimé (*Tob.*, XII, 15 ; *Apoc.*, I, 4).

Fidèle interprète des enseignements divins, la tradition catholique vénère, en effet, sept Anges plus beaux, plus grands, plus puissants que tous les autres, qui entourent le Trône de Dieu, toujours prêts à exécuter, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, ses volontés souveraines. Afin de la confirmer, le Roi des Anges s'est plu souvent à Se montrer aux saints et aux martyrs, environné de ces sept Princes éblouissants de splendeur. Ainsi, Il apparut au commandant de la première cohorte prétorienne, saint Sébastien, pour l'animer au combat du martyr ; et, comme gage de victoire, le fit revêtir par ces sept Anges d'un manteau de lumière (*Corn. a Lap.*, in *Apoc.*, I, 4).

Commune aux juifs, aux philosophes et aux théologiens, une autre tradition attribuée à ces sept Anges le gouvernement suprême du monde physique et du monde moral. En cela, ils sont semblables aux ministres des rois, dont la vie paraît inactive, parce qu'elle s'écoule dans le voisinage du Trône ; mais qui, en réalité, est l'âme de tous les mouvements de

l'empire. Figurés, suivant saint Jérôme, par le chandelier aux sept branches du tabernacle mosaïque, ils président aux sept grandes planètes, dont les révolutions déterminent la marche de tous les rouages secondaires, dans la merveilleuse machine qu'on appelle l'univers matériel.

Sous la même figure nous voyons ces sept Esprits présidant, au monde moral. « De là vient, suivant la remarque d'un savant commentateur, **la distribution septénaire**, si fréquente dans les œuvres divines. Comme il y a dans le monde sept planètes et sept jours dans la semaine ; de même il y a dans l'Église sept dons du Saint-Esprit et sept vertus principales, auxquels président ces sept Anges supérieurs, afin de conduire par leur moyen les hommes à la vie éternelle (*Corn a Lap.*, *ibid.*).

Écoutons encore un autre théologien : « Le nombre sept, qui désigne les sept grands Princes de la cour céleste, est un nombre précis ; car, lorsqu'on trouve dans l'Écriture le même nombre, employé plusieurs fois dans différents endroits, surtout en matière d'histoire, la règle est de la prendre dans son acception mathématique. Il y a donc sept Anges supérieurs à tous les autres. Leurs fonctions spéciales sont de veiller aux sept dons du Saint-Esprit, afin de les obtenir, de nous les communiquer et de les faire fructifier ; de dompter, en vertu d'une force spéciale, les sept démons qui président aux sept péchés capitaux, de présider aux sept corps les plus brillants du firmament, de nous faire pratiquer les sept vertus nécessaires au salut, les trois théologales et les quatre cardinales.

« Puisque, sous la direction de Satan, sept démons président aux sept péchés capitaux et, dans leur haine implacable de l'homme, ne négligent rien pour nous faire commettre ces péchés et nous entraîner à la damnation pourquoi ne croirions-nous pas que, sous le grand Roi de la Cité du bien, sept Anges, choisis parmi les plus nobles, sont chargés de tenir tête à ces sept ennemis principaux, de nous mettre à couvert de leurs attaques et de nous faire pratiquer les vertus qui doivent assurer notre salut éternel ? L'attaque peut-elle être supérieure à la défense ? Et s'il y a parmi les mauvais anges un accord pour perdre les hommes, pourquoi n'y en aurait-il pas un parmi les bons anges pour les sauver ? »

Héritière fidèle de ces hauts enseignements, l'Église a eu soin de les reproduire dans sa hiérarchie. Disons mieux, le divin fondateur de l'Église militante a voulu qu'elle offrît, dans sa hiérarchie, l'image de la hiérarchie de sa sœur, l'Église triomphante. Pourquoi voyons-nous les apôtres, dirigés par le Saint-Esprit, établir sept diacres et non pas six ou huit ? Pourquoi les premiers successeurs de saint Pierre créent-ils sept cardinaux diacres ? Pourquoi ordonnent-ils que sept diacres assisteront le souverain Pontife et même l'évêque, quand il pontifie ? Afin de rappeler les sept Anges assistants au trône de Dieu.

« Ces sept diacres, continue Serarius, étaient appelés les yeux de l'évêque, par lesquels il voyait tout ce qui se passait dans son diocèse. Or, Dieu est le premier et le plus grand des évêques. Son diocèse, c'est le monde. Il voit tout ce qui s'y passe au moyen de sept diacres angéliques. Non pas, à coup sûr, qu'Il ait besoin des créatures, comme l'évêque a besoin de ses diacres, pour connaître toutes choses ; mais Il s'en sert par la même raison qui Lui fait employer les causes secondes au gouvernement de l'univers. Cette raison est d'honorer Ses créatures¹⁶. »

Les sept grands Princes angéliques tiennent une trop large place dans la création et dans le gouvernement du monde ; ils nous obtiennent trop de faveurs, nous rendent trop de services ; ils sont trop honorés de Dieu Lui-même, pour que l'Église ait oublié de leur rendre un culte spécial de reconnaissance et de vénération. Leur mémoire est célèbre dans les différentes parties du monde catholique ; mais nulle part elle n'est aussi vivante qu'en Sicile, à Naples, à Venise, à Rome et dans plusieurs villes d'Italie.

Ces lieux, où semblent se conserver plus religieusement qu'ailleurs les antiques traditions, nous les montrent, représentés en peinture, en sculpture et même en mosaïque. Palerme, capitale de la Sicile, possède une belle église dédiée aux sept Anges, princes de la milice céleste. En 1516, leurs images, d'une haute antiquité, furent découvertes par l'archiprêtre de cette église, le vénérable Antonio Duca. Souvent pressé par l'inspiration divine, ce saint homme vint à Rome, en 1527, pour propager le culte de ces anges, leur trouver et leur bâtir un sanctuaire. Après beaucoup de jeûnes et de prières, il mérita de connaître ; par révélation, que les Thermes de Dioclétien devaient être le temple des sept Anges assistants au trône de Dieu. Les raisons du choix divin étaient que ces Thermes fameux avaient été bâtis par des milliers d'anges terrestres, c'est-à-dire par quarante mille chrétiens condamnés à ce dur travail ; que leur construction gigantesque avait duré sept ans ; qu'entre tous ces martyrs, sept brillèrent un éclat plus vif : Cyriaque, Largus, Smaragdus, Sissinius ; Saturnin, Marcel et Thrason, qui encourageaient les chrétiens et pourvoyaient à leurs nécessités.

Cette révélation ayant été constatée, les Souverains Pontifes Jules III et Pie IV ordonnèrent de purifier les Thermes et de les consacrer en l'honneur des sept Anges assistants au Trône de Dieu, ou de la Reine du ciel environnée de ces sept Anges. Michel-Ange fut chargé du travail. Avec les riches matériaux des Thermes voluptueux du plus grand ennemi des chrétiens, le célèbre architecte bâtit la splendide église qu'on admire encore aujourd'hui. Ce fut le 5 août 1561 que Pie IV, en présence du sacré collège et de toute la cour romaine, la consacra solennellement à sainte Marie des Anges et l'honora d'un titre cardinalice. On voit que, dans sa maternelle sollicitude, l'Église catholique ne néglige rien pour nous faire connaître les anges, pour les honorer, pour nous rapprocher d'eux et nous assurer leur puissante protection. Rien de plus intelligent qu'une pareille conduite. Nous sommes de la famille des anges et nous devons vivre avec eux pendant toute l'éternité.

Passons à la **seconde hiérarchie**. Nous l'avons déjà remarqué, il n'y a point de saut dans la nature. Toutes les créations se touchent et s'enchaînent par des liens mystérieux, en sorte que les dernières productions d'un règne supérieur se confondent avec les productions les plus élevées du règne inférieur¹⁷. La même loi régit le monde des intelligences,

¹⁶ Voir encore le savant traité de M. de Mirville, *Pneumatologie des Esprits*, t. II, 352. Cet ouvrage, fruit d'une vaste érudition, contient des détails aussi intéressants que peu connus sur le monde angélique, bon et mauvais

¹⁷ Le Docteur angélique avait deviné le spectacle que présente aux yeux de tous le curieux Aquarium du Jardin d'acclimatation, à Paris dans l'*Anémone*, animal fleur, ou fleur animal, on voit, ainsi que dans bien d'autres, la soudure du règne végétal et du règne animal.

prototype du monde des corps. Ainsi, les Trônes, dernier ordre de la première hiérarchie angélique, touchent immédiatement à l'ordre le plus élevé de la seconde, les Dominations. Si les Trônes finissent la hiérarchie des Anges assistants, les Dominations commencent les hiérarchies des Anges administrateurs. Ces dernières, au nombre de trois, sont, dans le gouvernement du monde et de la Cité du bien, ce que sont dans les sociétés humaines les Chefs des grands corps de l'État, les Généraux d'armée, les Magistrats. La plus élevée se compose des *Dominations*, des *Principautés* et des *Puissances*.

Indiquer et commander ce qu'il faut faire, est le rôle des Dominations. Elles sont ainsi appelées, et avec raison, parce qu'elles dominent tous les ordres angéliques, chargés d'exécuter les volontés du grand Roi comme le généralissime d'une armée domine tous les chefs de corps placés sous ses ordres, et les fait manœuvrer suivant les intentions du prince dont il est le représentant.

Pour continuer la comparaison, les **Principautés**, dont le nom signifie **conducteurs suivant l'ordre sacré**, représentent les généraux et les officiers supérieurs, qui commandent à leurs subordonnés les mouvements et les manœuvres, conformément aux prescriptions du généralissime. Princes des nations et des royaumes, ces puissants esprits les conduisent, chacun en ce qui le concerne, à l'exécution du plan divin. Dans ce ministère, le plus important de tous, ils sont secondés par les anges immédiatement soumis à leurs ordres. De là résulte la magnifique harmonie dont parle saint Augustin : « Les corps inférieurs, dit le grand évêque, sont régis par les corps supérieurs, et les uns et les autres par les anges, et les mauvais anges par les bons ».

Viennent enfin les **Puissances**. Revêtus, comme leur nom l'indique, d'une autorité spéciale, **ces anges sont chargés d'ôter les obstacles à l'exécution des ordres divins, en éloignant les mauvais anges qui assiègent les nations, pour les détourner de leur fin.** Dans l'ordre humain, leurs analogues sont les puissances publiques, chargées d'éloigner les malfaiteurs et d'ôter ainsi les obstacles au règne de la justice et de la paix.

La **troisième hiérarchie angélique** est formée des **Vertus, des Archanges et des Anges**. Dans les soldats qui composent les différents corps d'une armée, dont chaque régiment a sa destination particulière, dans les administrateurs subalternes à la juridiction restreinte, nous trouvons l'image des trois derniers ordres angéliques et l'idée de leurs fonctions.

Les Vertus, dont le nom veut dire **force**, exercent leur empire sur la création matérielle, président immédiatement au maintien des lois qui la régissent et y conservent l'ordre que nous admirons. Quand la gloire de Dieu l'exige, les Vertus suspendent les lois de la nature et opèrent des **miracles**. C'est ainsi que les agents invisibles, dont nous sommes environnés révèlent leur présence, et montrent que le monde matériel est soumis au monde spirituel, comme le corps est soumis à l'âme.

Tous les ministères des ordres angéliques se rapportent à la gloire de Dieu et à la déification de l'homme, en d'autres termes, au gouvernement de la Cité du bien. Les hommes, sujets de cette glorieuse Cité, sont l'objet particulier de la sollicitude des anges. Entre eux et nous existe un commerce continu, figuré par **l'échelle de Jacob**. Descendre les degrés de cette échelle mystérieuse et venir, dans les occasions solennelles, remplir auprès de l'homme des missions importantes, présider au gouvernement des provinces, des diocèses, des communautés, telle est la double fonction des Archanges, dont le nom signifie Ange supérieur, ou Prince des anges proprement dits.

Au-dessous de cet ordre est celui des Anges. **Ange signifie envoyé. Tous les esprits célestes étant les notificateurs des pensées divines**, le nom d'ange leur est commun. A cette fonction les anges supérieurs ajoutent certaines prérogatives, d'où ils tirent leur nom propre. Les anges du dernier ordre et de la dernière hiérarchie, n'ajoutant rien à la fonction commune d'envoyés et de notificateurs, retiennent simplement le nom d'anges. **En rapport plus immédiat et plus habituel avec l'homme, ils veillent à la garde de sa double vie et lui apportent, à chaque heure, à chaque instant, les lumières, les forces, les grâces dont il a besoin, depuis le berceau jusqu'à la tombe.**

Si nous, résumons cette rapide esquisse, quel immense horizon s'ouvre devant nous ! Quel imposant spectacle se déroule à nos yeux ! Il est donc vrai qu'au lieu de n'être rien, le monde supérieur est tout ; que **le réel, c'est l'invisible** ; que **le monde matériel vit sous l'action permanente du monde spirituel** ; que Dieu gouverne l'univers par Ses anges, librement, sans nécessité, sans contrainte, comme un roi gouverne son royaume par ses ministres, et un père, sa famille, par ses serviteurs. Il est vrai encore que l'action de ces esprits administrateurs atteint chaque partie de l'ensemble, en sorte que ni l'homme ni aucune créature n'est abandonnée au hasard, laissée à ses propres forces, ou livrée sans défense aux attaques des puissances ennemies.

Princes et gouverneurs de la grande Cité du bien, à laquelle se rapporte tout le système de la création, les anges, dans l'ordre matériel, président au mouvement des astres, à la conservation des éléments et à l'accomplissement de tous les phénomènes naturels qui nous réjouissent ou qui nous effrayent. Entre eux est partagée l'administration de ce vaste empire. Les uns ont soin des corps célestes, les autres, de la terre et de ses éléments ; les autres, de ses productions, les arbres, les plantes, les fleurs et les fruits. Aux autres est confié le gouvernement des vents, des mers, des fleuves, des fontaines ; aux autres, la conservation des animaux. Pas une créature visible, si grande ou si petite qu'elle soit, qui n'ait une puissance angélique chargée de veiller sur elle

L'homme animal, nous le savons, *animalis homo*, **nie cette action angélique ; mais sa négation ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est animal.** Pour l'homme qui a l'intelligence, cette action est évidente. Partout où la nature matérielle laisse apercevoir de l'ordre, de l'harmonie, du mouvement, un but, là, on reconnaît aussitôt une pensée, une intelligence, une cause motrice et directrice. Or, rien dans la nature matérielle ne se fait sans ordre, sans harmonie, sans mouvement, sans but.

Quel est le **principe** de toutes ces choses ? Il n'est pas, il ne peut pas être dans la matière, inerte et aveugle de sa nature. A coup sûr, le vent ne sait ni où ni quand il doit souffler ; ni avec quelle violence ; ni quelles tempêtes il doit soule-

ver ; ni quels nuages il doit amonceler. La pluie, la neige, la foudre elle-même savent-elles où elles doivent se former, où elles doivent tomber ; la direction qu'elles doivent tenir, le but qu'elles doivent atteindre ; le jour et l'heure où elles doivent accomplir leur mission ? Il en est de même des autres créatures matérielles, si improprement décorées du nom d'anges.

Où donc est le principe de l'ordre, de l'harmonie et du mouvement ? A moins d'admettre des effets sans cause, il faut nécessairement le chercher en dehors de la création matérielle, dans une nature intelligente, essentiellement active, supérieure et étrangère à la matière. C'est là, en effet, et là seulement, que se place la vraie philosophie. En parlant du Créateur, principe de tout mouvement et de toute harmonie, le prophète nous dit : *Les créatures font Sa parole, c'est-à-dire exécutent Ses volontés, faciunt Verbum ejus*. Mais comment la parole créatrice est-elle mise en contact universel et permanent avec le monde inférieur, jusqu'au dernier des êtres dont il se compose ? De la même manière que la parole d'un monarque avec les parties les plus éloignées et les plus obscures de son empire, par des intermédiaires.

Les intermédiaires de Dieu sont les esprits célestes : *qui facit angelos suos spiritus*. Cette vérité est de foi universelle. Sous tous les climats, à toutes les époques, le paganisme lui-même la proclame, et la théologie catholique la manifeste dans toute sa splendeur. Savoir que toutes les parties de l'univers vivent sous la direction des anges : quelle source inépuisable de lumières et d'admiration pour l'esprit, de respect et d'adoration pour le cœur !

Dans l'ordre moral, non moins certain et plus noble encore est le ministère des anges. Ils sont, suivant la belle expression de Lactance, préposés à la garde et à la culture du genre humain. Ici encore, leurs fonctions ne sont pas moins variées que les besoins de leur pupille. **Les uns gardent les nations, chacun la sienne**¹⁸. Il en est qui sont chargés du soin de chaque Église, c'est-à-dire de chaque diocèse en particulier. «Deux gardiens et deux guides, enseignent avec saint Ambroise les anciens Pères, sont préposés à chaque Église : l'un visible, qui est l'évêque ; l'autre invisible, qui est l'ange tutélaire».

Si, pour la conserver et pour empêcher le démon de la souiller ou de la détruire, la plus petite créature dans l'ordre physique, insecte ou brin d'herbe, vit sous la protection d'un ange, à plus forte raison l'être humain, si faible qu'on le suppose, est-il l'objet d'une égale sollicitude. **Chaque homme a son ange gardien**. Tuteur puissant, le prince de la Cité du bien veille sur nous, **même dans le sein maternel**, afin de protéger notre frêle existence contre les mille accidents qui peuvent la compromettre et nous priver du baptême.

Laissons parler la science : «Grande dignité des âmes, puisque, dès la naissance, chacune a un ange pour la garder ! Avant de naître, l'enfant attaché au sein maternel fait en quelque sorte partie de la mère ; comme le fruit pendant à l'arbre fait encore partie de l'arbre. Il est donc probable que c'est l'ange gardien de la mère qui garde l'enfant renfermé dans son sein : comme celui qui garde un arbre garde le fruit. Mais, par la naissance, l'enfant est-il séparé de la mère ? Aussitôt un ange particulier est envoyé à sa garde».

Compagnon inséparable de notre vie, l'ange gardien nous suit dans toutes nos voies, nous éclaire, nous défend, nous relève, nous console. Intermédiaire entre Dieu et nous, il intercède en notre faveur, il offre à l'Ancien des jours nos besoins, nos larmes, nos prières, nos bonnes œuvres, comme un encens d'agréable odeur, brûlé dans un encensoir d'or. Sa mission ne cesse pas avec la vie terrestre. Elle dure tant que l'homme n'est pas arrivé à sa fin.

Ainsi, les anges présentent les âmes au tribunal de Dieu, et les introduisent dans le ciel. Si la porte leur en est momentanément fermée, ils les accompagnent au purgatoire, où ils les consolent jusqu'au jour de leur délivrance. Quant à celles qu'un orgueil opiniâtre rend jusqu'à la mort indociles à leurs conseils, les princes de la Cité du bien les abandonnent seulement sur le seuil de l'enfer, brûlant séjour préparé à Satan, à ses anges et à ses esclaves. **Comme ils ont présidé au gouvernement du monde, les anges assisteront à son jugement, ils réveilleront les morts et feront la séparation éternelle des élus et des réprouvés**.

En quittant la Cité du bien, emportons un souvenir qui résume et le but de son existence et les innombrables fonctions des Princes qui la gouvernent. **La Cité du bien et les ministères des anges se rapportent à un seul objet : le Verbe Incarné ; à un seul but : le salut de l'homme par son union avec le Verbe Incarné**. Monarque absolu de tous les êtres, créateur de tous les siècles, héritier de toutes les choses du ciel et de la terre, le Verbe Incarné est le dernier mot de toutes les œuvres divines, comme le salut de l'homme est le dernier mot de sa pensée. Quoi de plus logique, de plus simple, de plus sublime et de plus lumineux, par conséquent de plus vrai, que cette philosophie du monde angélique, que cette histoire de la Cité du bien !¹⁹

¹⁸ Les autres, l'Église universelle. Comme une armée formidable défend une ville assiégée, ils protègent la Cité de leur roi, la sainte Église catholique, dans sa guerre éternelle contre les puissances des ténèbres.

¹⁹ Croire que toutes les explications qui précèdent sont le résultat de simples conjectures, plutôt que de connaissances positives, serait une erreur. **La science du monde angélique est une science certaine** ; certaine parce qu'elle est vraie ; vraie parce qu'elle est universelle. La révélation, la tradition, la raison même de tous les peuples, la connaissent, l'enseignent et la pratiquent. Comme toutes les autres, elle a été rappelée à sa pureté primitive et développée par **Notre-Seigneur, dont les enseignements non écrits sont, au témoignage de saint Jean, infiniment plus nombreux que ceux dont l'Évangile nous a transmis la connaissance**. Le plus riche dépositaire de ces précieux enseignements fut Marie, et l'on sait que, mère de l'Église et institutrice des apôtres, l'auguste Vierge a parlé très sagement des anges, qu'elle connaissait mieux que personne. A son tour, **Paul, qu'on peut appeler l'apôtre des anges, dont il énumère tous les ordres, Paul, ravi au troisième ciel, n'est pas sans avoir rapporté sur la terre une connaissance profonde de ce qu'il avait vu, non pour lui, mais pour l'Église. Son illustre disciple, saint Denis l'Aréopagite est, en effet, le premier d'entre les Pères qui ait donné une description détaillée, savante, sublime, du monde angélique. Fondée sur les Écritures et sur le témoignage des autres Pères, cette description est devenue le point de départ des écrivains postérieurs et, en particulier, le guide de l'incomparable saint Thomas, dans sa magnifique étude du monde angélique. Tels sont les canaux par lesquels est descendue jusqu'à nous la connaissance des anges, de leurs hiérarchies, de leurs ordres et de leurs ministères. Quelle science est plus certaine ?**

CHAPITRE XII LE ROI DE LA CITÉ DU MAL.

Lucifer, le roi de la Cité du mal. - Ce qu'il est d'après les noms que l'Écriture lui donne. - Dragon, Serpent, Vautour, Lion, Bête, Homicide, Démon, Diable, Satan. - Explication détaillée de chacun de ces noms.

Nous venons, d'après l'enseignement universel, d'esquisser le tableau des célestes hiérarchies. Quelle magnificence dans ces créations angéliques ! Quelle harmonie dans cette grande armée des cieux ! Quelle admirable variété et en même temps quelle puissante unité dans le gouvernement de la Cité du bien ! Si l'homme comprenait, sa vie, supposé qu'il pût vivre, serait une longue extase.

Mais il **mourrait de frayeur**, s'il pouvait voir de ses yeux le Roi de la Cité du mal, environné de ses horribles princes et de ses noirs satellites. C'est de lui que nous allons nous occuper. Quel est ce Roi de la Cité du mal ? Quels sont ses caractères ? Quelle idée devons-nous avoir de sa puissance et de sa haine ? Quelle frayeur doit-il nous inspirer ? Demandons la réponse à Celui qui seul le connaît à fond.

Nommer, avons-nous dit, c'est définir. Définir, c'est exprimer les qualités distinctives d'une personne ou d'une chose. Or, Celui qui ne peut se tromper, en nommant, appelle le Roi de la Cité du mal : Le Dragon, le Serpent, le Vautour, le Lion, la Bête, l'Homicide, le Démon, le Diable, Satan.

Pourquoi tous ces noms différents d'un même être ? Parce que Lucifer réunit tous les caractères des bêtes auxquelles il est assimilé ; et cela dans un degré tel, qu'ils font de lui un être à part. Un ange, un Archange, **le plus beau peut-être des Archanges, devenu en un clin d'œil tout ce qu'il y a de plus immonde, de plus odieux, de plus cruel, de plus terrible dans l'air, sur la terre et dans les eaux : quelle chute ! Et cela pour un seul péché ! Oh Dieu ! Qu'est-ce donc que le péché ?**

Il en est ainsi ; ce prince angélique, autrefois si bon, si doux, si resplendissant de lumière et de beauté, l'Écriture l'appelle Dragon, *Draco*, grand Dragon, *Draco magnus*. Dans les livres saints, comme dans le souvenir effrayé de tous les peuples, ce mot désigne un animal monstrueux par sa taille, terrible par sa cruauté, effrayant par sa forme, redoutable par la rapidité de ses mouvements et par la pénétration de sa vue. Animal de terre, de mer, de marais ; reptile aux ailes vigoureuses, aux longues rangées de dents d'acier, aux yeux de sang ; épouvante de la nature entière : le dragon de l'Écriture et de la tradition est tout cela.

Sous cette forme ou celle de quelque monstrueux reptile, **le démon, maître du monde avant l'Incarnation, se trouve partout**. Combien ne voit-on pas de saints fondateurs d'Église, obligés de commencer, en arrivant dans leur mission, par combattre un dragon ; mais un dragon en chair et en os ! En Bretagne, c'est saint Armer, saint Tugdual, saint Efflam, saint Briec, saint Paul de Léon. Rome, Paris, Tarascon, Draguignan (dont le nom même vient de *draco*), Avignon, Périgueux, le Mans, je ne sais combien de lieux en Écosse et ailleurs, furent témoins du même combat. Aujourd'hui encore n'est-ce pas contre le Dragon ou le Serpent adoré, que doivent lutter nos missionnaires d'Afrique ?

Mais ces anciens récits ne sont-ils pas de la légende ? Ces descriptions, des tableaux d'imagination ? Le Dragon a-t-il réellement existé ? Nous répondrons, d'abord, que le dragon, avec ses différents caractères, est trop souvent nommé dans les livres saints et même dans toutes les langues anciennes, pour n'être qu'un animal fantastique.

Nous répondrons ensuite que de tout temps et partout, à Babylone comme en Égypte, le démon a préféré la forme de dragon pour s'offrir aux adorations des païens, c'est au point que leurs temples portaient le nom général de *Dracontia*. De plus, cette forme se trouve trop fréquemment à l'origine chrétienne des peuples ; elle est trop bien attestée par la tradition, que nos savants modernes reconnaissent enfin « *quatre fois plus vraie que l'histoire* » pour n'être qu'un symbole du paganisme (Aug. Thierry).

Nous nous ennuions, à la fin, d'entendre traiter nos plus glorieux titres de pieuses allégories, ou de récits légendaires. Pas plus dans les luttes des premiers missionnaires contre le serpent en chair et en os, que dans la tentation du Paradis terrestre, nous n'admettons le système de mythe pour base de notre histoire religieuse.

Nous croyons à tous ces combats matériels, visibles et palpables, parce que les envoyés de Dieu en avaient besoin pour accréditer leur mission ; parce que c'est le témoignage de nos pères dans tous les siècles ; parce que l'évolution de tous ces faits s'opère, comme dit Mabillon, dans les habitudes normales du miracle, et parce que l'Église sanctionne ces récits en les faisant passer dans sa prière publique.

Nous répondons enfin que, grâce aux découvertes récentes de la Géologie, l'existence du Dragon ne peut plus être révoquée en doute. A l'égard du dragon, comme de la licorne, dont Voltaire et son école avaient tant plaisanté, la science est venue donner raison à la Bible et à l'antique croyance des peuples.

David parle de la licorne. Aristote décrit l'Oryx (âne indien), qui selon lui n'avait qu'une corne. Pline indique la *Fera Monoceros* (bête fauve à une seule corne). Les historiens chinois citent le Kio-ta-ouan (animal à corne droite), comme habitant la Tartarie. Tous ces témoignages n'arrêtaient pas l'impiété moqueuse du dernier siècle. Cependant ils devaient faire conclure à l'antique existence de la licorne, peut-être même à la découverte de cet animal : vers 1834, cette espérance a été réalisée. Un Anglais résidant aux Indes, M. Hodgson, a envoyé à l'académie de Calcutta la peau et la corne d'une licorne, morte dans la ménagerie du Radjah de Népal. Depuis, conformément à l'indication donnée par les historiens chinois, on a découvert, dans le Thibet, une vallée dans laquelle habite l'animal biblique.

Quant au dragon, laissons parler notre plus illustre géologue. « Un genre de reptiles bien remarquable, dit Cuvier, et dont les dépouilles abondent dans les sables supérieurs, c'est le *Megalosaurus* (grand lézard) ; il est ainsi nommé à juste titre, car avec les formes des lézards, et particulièrement des *Monitors*, dont il a aussi les dents tranchantes et dentelées, il était d'une taille si énorme, qu'en lui supposant les proportions des monitors, il devait passer soixante-dix pieds de longueur : c'était un lézard grand comme une baleine. »

Plus loin, Cuvier parle du *Plesiosaurus* (voisin du lézard), et du *Pterodactylus* (volant avec ses pattes, comme la chauve-souris), espèce de lézards, « armés de dents aiguës, portés sur de hautes jambes, et dont l'extrémité antérieure a un doigt excessivement allongé, qui portait vraisemblablement une membrane, propre à le soutenir en l'air, accompagné de quatre autres doigts de dimension ordinaire, terminés par des ongles crochus. » Et il ajoute : « Si quelque chose pouvait justifier ces hydres et ces autres monstres dont les monuments du moyen âge (et de tous les peuples anciens) ont si souvent répété la figure, ce serait incontestablement ce Plésiosaurus. »

En effet, à ce monstre et à ses pareils que manque-t-il pour être les *Dragons* de l'histoire ? Toutefois, pour leur restituer ce nom, sans conteste, la connaissance positive de certains détails manquait d'abord au grand naturaliste. Leur prodigieuse dimension et leur faculté de voler ne sont encore pour lui que des suppositions et des vraisemblances. Mais voici que, pour la confusion de l'incrédulité, la terre ouvre de nouveau ses entrailles, et les conjectures de Cuvier deviennent des faits palpables. Des fouilles amènent la découverte de gigantesques reptiles. Cuvier les voit et en donne la description suivante : « Nous voici, dit-il, arrivés à ceux de tous les reptiles, et peut-être de tous les animaux fossiles, qui ressemblent le moins à ce que l'on connaît, et dont les combinaisons de structure paraîtraient, sans aucun doute, incroyables à quiconque ne serait pas à portée de les observer par lui-même.

« Le Plésiosaurus avec des pattes de cétaqué, une tête de lézard et un long cou, composé de plus de trente vertèbres, nombre supérieur à celui de tous les autres animaux connus, qui est aussi long que son corps, et qui s'élève et se replie comme le corps des serpents. Voilà ce que le Plésiosaurus et l'Ichtyosaurus sont venus nous offrir, après avoir été ensevelis pendant plusieurs milliers d'années sous d'énormes amas de pierres et de marbres²⁰.

Parlant du Pterodactyle-géant : « Voilà donc, continue le grand naturaliste, un animal qui, dans son ostéologie, depuis les dents jusqu'au bout des ongles, offre tous les caractères classiques des Sauriens (Lézards). On ne peut donc pas douter qu'il n'en ait aussi les caractères, dans les téguments et dans les parties molles ; qu'il n'en ait eu les écailles, la circulation... C'était en même temps un animal pourvu de moyens de voler... qui pouvait encore se servir des plus courts de ses doigts pour se suspendre... mais dont la position tranquille devait être ordinairement sur ses pieds de derrière, encore comme celle des oiseaux. Alors il devait aussi, comme eux, tenir son cou redressé et recourbé en arrière, pour que son énorme tête ne rompît pas tout équilibre » (*Recherches*, etc., t. V, p. 245.)

Avec le temps, la démonstration devient de plus en plus éclatante. C'est ainsi qu'en 1862 on a découvert, dans une tranchée du chemin de fer en exécution, près de Poligny, les débris d'un énorme saurien. La dimension des os recueillis est telle, qu'on ne peut assigner à l'animal retrouvé moins de 30 à 40 mètres de longueur (*Sentinelle du Jura et Annales de phil. chrét.*, septembre 1862, p. 237).

De son côté, le célèbre Zimmermann a publié les dessins de gigantesques fossiles, récemment découverts en Allemagne. Chose remarquable ! ces dessins, copie fidèle de la réalité, se rapprochent beaucoup des figures de dragons, conservées chez les Chinois, le peuple le plus traditionaliste du monde. « On trouve, dit le savant Allemand, les fossiles de lézards de la taille de la plus énorme baleine. A une de ces monstrueuses espèces appartient l'*Hydrarchos* (le prince des eaux), dont le squelette a 120 pieds de long... auquel nous joignons un autre monstre qui paraît justifier toutes les légendes des temps antiques sur les dragons ailés. C'est le *Pterodactylus*.

« Son patagion, ou membrane qui sert à voler, se déploie entre le pied de devant et le pied de derrière, de façon à laisser les griffes libres pour saisir la proie. La tête du monstre est presque aussi grande que la moitié du tronc. Sa mâchoire est armée de dents aiguës et recourbées, qui devaient en faire un redoutable ennemi pour les animaux dont il faisait ses victimes (*Le monde av. la créat. de l'homme*, liv. XXXII, p. 4 ; 1856). »

Que Voltaire et sa génération en prennent leur parti ; il a existé une espèce de monstres amphibies de 100 pieds de longueur et d'une grosseur proportionnée, montés sur de hautes jambes terminées par les griffes du lion, ayant les ailes de la chauve-souris, les écailles du crocodile, les dents du requin, la tête du cachalot, le cou et la queue du serpent : voilà le Dragon.

Et ce dragon, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal. Afin de venger l'Écriture, nous avons cru devoir nous étendre sur le premier nom qu'elle lui donne. Elle l'appelle **Serpent**, *Serpens*, vieux Serpent, *Serpens antiquus*. Ce nom convient à Lucifer, et parce que, comme serpent, il est âgé de six mille ans, et qu'une longue pratique le rend on ne peut plus redoutable ; et parce qu'il **se sert, pour tenter Ève, du ministère du serpent** ; et parce qu'il a toutes les qualités de l'odieux reptile. Serpent par la ruse, serpent par le venin, serpent par la force, serpent par la puissance de fascination. Telle est cette puissance, qu'il **séduit le monde entier** : *seducit universum orbem*, en sorte que **le culte du démon, sous la forme du serpent, a fait le tour du globe**. Les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, tous les grands peuples, prétendus civilisés, de l'antiquité païenne, ont adoré le serpent, comme l'adorent encore aujourd'hui les nègres dégradés de l'Afrique .

Et, ce serpent, plus affreux que tous les autres, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal !

Elle l'appelle **Vautour**, Oiseau de proie, *Avis*. Par les régions qu'il habite, par l'agilité de ses mouvements, par l'habileté à découvrir sa proie, par sa promptitude à fondre sur elle, par sa rapidité à l'enlever dans son aire, par la cruauté avec laquelle il lui suce le sang et lui dévore les chairs, le démon est bien un oiseau de proie, un vautour. Et ce vautour, plus cruel que tous les autres, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal !

²⁰ *Recherches*, etc., t. V, p. 245. - « Les yeux de l'Ichtyosaures étaient d'une grosseur extraordinaire. Leur puissance de vision leur permettait à la fois de découvrir leur proie aux plus grandes distances et de la poursuivre pendant la nuit, ou dans les plus obscures profondeurs de la mer. Ou a vu des crânes d'Ichtyosaurus, dont les cavités orbitaires avaient un diamètre de 35 à 36 centimètres. Dans la plus grande espèce, les mâchoires armées de dents aiguës ont une ouverture de près de 2 mètres » Mangin, *Le monde marin*, 3e part., p. 219, éd. 1865.

Elle l'appelle **Lion**, *Leo*. Comme le Verbe Incarné est appelé Lion de la tribu de Juda, *Leo de tribu Juda*, à cause de Sa force ; l'Écriture a soin d'appeler le démon, Lion rugissant, *Leo rugiens*, Lion toujours en fureur et cherchant une proie, *quaerens quem devoret*.

Jamais nom ne fut mieux appliqué. Le lion est le roi des animaux : Lucifer est le prince des démons. Orgueil, vigilance, force, cruauté : tel est le lion et tel est l'ange déchu. Le lion dévore non seulement quand il a faim, mais surtout lorsqu'il est en colère. Dans Lucifer, **la faim et la haine des âmes sont insatiables**. Le lion dédaigne les restes souillés de ses victimes. Il n'est sorte d'avanies, quelquefois de mauvais traitements que le démon ne fasse subir à ses esclaves, sans parler des hontes auxquelles toujours il les entraîne.

D'une nature ardente, le lion est libidineux à l'excès. Il en est de même du démon, en ce sens qu'il n'omet rien pour pousser l'homme au **vice impur**. Le lion exhale une odeur pénétrante et désagréable. Le démon répand une **odeur de mort**. Aussi l'hébreu l'appelle **Bouc** ; et l'histoire affirme qu'il prend d'ordinaire la forme de cet animal immonde, pour s'offrir aux regards et aux adorations des évocateurs. Et ce lion rugissant et ce bouc immonde, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal !

Elle l'appelle **Bête**, la bête proprement dite, *Bestia*. Réunissez tous les caractères des différents animaux dans lesquels l'Écriture personnifie l'Archange déchu, et vous aurez la bête par excellence : dans un même monstre, la grandeur de la baleine, la gueule et la voracité du requin, les dents, les yeux, les ignobles penchants du crocodile, la ruse et le venin du serpent, l'agilité de l'oiseau de proie, la force et la cruauté du lion. Pour achever le portrait de l'Archange, devenu la Bête, les oracles divins lui donnent sept têtes, symbole énergétique de ses redoutables instincts, ou des sept principaux démons qui forment son cortège. Et cette bête, qu'on ne peut se représenter sans pâlir, c'est l'Archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal ! (*Corn. a Lap., Apoc., XII,3*).

Plus encore que les effrayantes qualités dont nous venons d'esquisser le tableau, deux choses le rendent **redoutable** : **sa nature et sa haine**. Le lion, le dragon, le serpent et les autres monstres corporels n'ont qu'une puissance limitée. Ils sont sujets à la fatigue, à la faim, à la vieillesse, à la mort, aux lois de la pesanteur et des distances. Éloignés, repus, infirmes, morts, enchaînés ou endormis, ils cessent de nuire. **Pur esprit, Satan ne connaît ni fatigue, ni besoin, ni chaînes, ni vieillesse, ni mort, ni sommeil, ni pesanteur, ni distance appréciable à nos calculs**.

Par son essence même, **il a sur le monde de la matière une puissance naturelle**. Comme le corps est fait pour être mis en mouvement par l'âme ; ainsi, la création matérielle est, à raison de son infériorité, soumise à l'impulsion des êtres spirituels. Dans sa chute, Satan n'a rien perdu de cette puissance. Elle est telle qu'il **peut, du moins en partie, ébranler notre globe, le bouleverser et en combiner les éléments, de manière à produire les effets les plus étonnants**.

Si nous en jugeons par celle de notre âme, la puissance de Satan n'a rien qui doive nous étonner. Que ne fait pas l'âme humaine de la création matérielle qu'elle peut atteindre ? Et que ne ferait-elle pas, si elle n'était empêchée ? Entre ses mains, la matière, même la plus rebelle, est comme un jouet entre les mains d'un enfant.

Elle la bouleverse, elle la creuse, elle la découpe, elle la déplace, elle la plonge dans les abîmes de l'Océan ; elle la lance dans les airs et la force à s'y tenir debout pendant des siècles. Il n'est pas de forme qu'elle ne lui imprime. Tour à tour elle la rend solide, liquide ou aéroformé. Elle la condense, elle la dissout, elle la fait voler en éclats. Avec ses forces combinées, elle produit la foudre qui tue, ou l'électricité qui transporte la pensée avec la rapidité de l'éclair. Qu'elle soit glace, neige, feu, rocher, montagne, plaine, bois, lac, mer ou rivière, elle lui commande avec empire.

Ce que l'âme humaine fait de la matière qu'elle peut atteindre, elle le ferait également du reste du globe. Que dis-je ? elle ferait mille fois plus, si elle n'était empêchée par les entraves qui l'attachent au corps et par l'imperfection des instruments dont elle dispose. Tous les jours ses gigantesques pensées attestent que ce n'est pas la force qui lui manque, mais les moyens d'exécution.

Si la puissance de notre âme sur la matière a des limites qui nous sont inconnues, comment mesurer celle de l'ange, pur esprit, d'une nature bien supérieure à celle de notre âme ? Comment, surtout, calculer la puissance du premier des esprits ? Or, tel est Satan, le roi de la Cité du mal. **«Le premier ange qui pécha, dit saint Grégoire, était le chef de toutes les hiérarchies. Comme il les surpassait en puissance, il les surpassait en lumière»**.

Pour ne citer qu'un exemple de ce qu'il peut, contentons-nous de rappeler **l'histoire de Job**. En vue d'éprouver la vertu du saint homme, Dieu permet à Satan d'user contre lui, dans une certaine limite, de la puissance de sa haine. En un clin d'œil, il a condensé les nuages, déchaîné les vents, allumé la foudre, ébranlé la terre, et les bâtiments de Job sont renversés. Ses troupeaux disparaissent, ses enfants périssent. Quelques instants lui ont suffi pour causer toutes ces ruines. Lorsque la permission lui sera donnée, il mettra moins de temps encore à couvrir Job, de la tête aux pieds, d'ulcères purulents, et du plus brillant prince de l'Orient, faire un mendiant solitaire et le patriarche de la douleur.

Plus tard, nous le voyons s'attaquer, sans le connaître, au Fils même de Dieu. Avec la rapidité de l'éclair, il Le transporte tour à tour du fond du désert sur le pinacle, du temple et sur le sommet d'une montagne. Là, par un de ces prestiges que nous ne pouvons comprendre, mais qui lui sont familiers, il fait passer devant les yeux du Verbe Incarné tous les royaumes de la terre avec leurs splendeurs. Or, ce qu'il était au temps de Job et de la rédemption, le roi de la Cité du mal l'est aujourd'hui. Même nature, par conséquent **même puissance et même haine de l'homme et du Verbe fait chair**. De là, lui vient un autre nom.

Il est appelé **homicide**, homicide par excellence, *Homicida ab initio*. Homicide toujours, homicide de volonté, homicide de fait, homicide de tout ce qui respire, homicide du corps, homicide de l'âme. Ce nom, il ne le justifie que trop.

Homicide du Verbe. - A l'instant même où le mystère de l'Incarnation lui fut révélé, il devint homicide.

Afin de faire échouer le plan divin, il conçut la pensée de tuer le Verbe Incarné. Il le tua dans son cœur, et fut homicide devant le Père, devant le Fils, devant le Saint-Esprit, devant le monde Angélique, en attendant de l'être en réalité devant le monde humain (*Rupert, in Joan., lib. VIII, n. 242, III.*)

Homicide des Anges. - En les entraînant dans sa révolte, il fut pour eux la cause de la damnation, c'est-à-dire de la mort éternelle. Faire périr, autant que des esprits peuvent périr, des centaines de millions de créatures, les plus heureuses et les plus belles qui soient sorties du néant : quel carnage et quel crime !

Homicide des Saints. - Ce qu'il fut dans le Ciel, il l'est sur la terre. Homicide d'Adam, homicide d'Abel, homicide des prophètes, homicide des Justes de l'ancien monde, images prophétiques du Verbe Incarné. En eux, c'est Lui qu'il persécute, Lui qu'il torture, Lui qu'il tue. Homicide des apôtres et des martyrs, continuation vivante du Verbe Incarné. En eux encore, c'est Lui, toujours Lui qu'il insulte, qu'il outrage, qu'il flagelle, qu'il déchire, qu'il mutile, qu'il brûle, qu'il tue et qu'il tuera jusqu'à la fin des siècles.

Homicide de l'homme en général. - **C'est lui qui a introduit la mort dans le monde. Pas une agonie dont il ne soit la cause ; pas une goutte de sang versé qui ne retombe sur lui ; pas un meurtre dont il ne soit l'instigateur. Les empoisonnements, les assassinats, les guerres, les combats de gladiateurs, les sacrifices humains, l'anthropophagie, viennent de lui.**

Homicide surtout de l'enfant, image plus parfaite et plus aimée du Verbe c'est par milliards qu'il faut compter les enfants que Satan a fait immoler à sa haine, chez tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, et qu'il continue de faire immoler.

Homicide, non seulement en poussant l'homme à tuer son semblable, mais en l'excitant à se tuer lui-même. Le suicide est son ouvrage. Nous le montrerons ailleurs en prouvant que le suicide, sur une grande échelle, ne s'est vu dans le monde qu'aux deux époques où le règne de Satan fut à son apogée. En attendant, citons le témoignage d'un de nos évêques missionnaires. « Que de faits j'aurais à vous raconter pour vous démontrer de plus en plus, si l'on pouvait en douter, **la puissance de Satan sur les infidèles.** Entre mille, en voici un qui est **ordinaire** en Chine, aussi bien dans le Su-Tchuen qu'ici, en Mandchourie, et qui est attesté par des milliers de témoins. Quand, pour quelque dispute avec sa belle-mère ou avec son mari, pour des coups reçus, des paroles amères, il prend à une femme l'envie de se pendre, et le cas est fréquent en cet empire, *souvent* il n'est pas nécessaire de recourir à la suspension. Cette infortunée s'assied sur une chaise ou sur son khang (sorte d'estrade), se passe au cou le cordon fatal, et celui qui fut homicide dès le commencement se charge du reste.... il serre le nœud»²¹.

Tuer le corps ne lui suffit pas. C'est par l'âme surtout que l'homme est l'image du Verbe Incarné, et **c'est à l'âme principalement qu'en veut le grand homicide.** Son existence n'est qu'une chasse aux âmes et quel carnage il en fait ! Des millions de chasseurs et des millions de bourreaux sont à ses ordres. Partout leurs pièges ; partout leurs victimes. La terre est couverte des uns ; l'enfer, rempli des autres.

Qu'est-ce que l'idolâtrie, qui a régné et qui règne encore sur la plus grande partie du globe, sinon une immense boucherie d'âmes ? Qui en est la cause consommante ? Le grand homicide, caché sous mille noms et sous mille formes différentes. Au sein même du christianisme, d'où vient la tendance funeste et de plus en plus générale qui pousse tant de millions d'âmes au suicide d'elles-mêmes ? Si ce n'est pas du Saint-Esprit, c'est donc encore et toujours de l'éternel Homicide²² Telle est la guerre acharnée, implacable, que Satan fait au Verbe Incarné et qui lui mérite le nom d'Homicide. Il en a d'autres encore.

Il est appelé **Démon, Daemon.** Pour désigner Lucifer, les oracles sacrés disent le Démon, c'est-à-dire le démon le plus redoutable, **le Roi des démons.** Sa science effrayante des choses naturelles, sa science non moins effrayante de l'homme et de chaque homme, de son caractère, de ses penchants, de ses habitudes, de son tempérament, en un mot de ses dispositions morales, lui ont fait donner ce nom, qui signifie : **intelligent, savant, voyant. Ne pouvant lire immédiatement dans notre âme, il voit ce qui s'y passe par les fenêtres de nos sens. Nos yeux, notre visage, le ton de notre voix, les mouvements de nos membres, notre démarche, la manière de nous habiller, de nous tenir, de manger, de nous comporter en toutes choses, sont autant d'indices dont il tire des conclusions certaines, pour nous tendre des pièges et nous lancer des traits.**

Il est appelé Diable ou plutôt **le Diable, Diabolos.** Odieux entre tous, ce nom signifie **calomniateur.** Deux choses constituent la calomnie : **le mensonge et l'outrage.** A ce double point de vue, Lucifer est le calomniateur par excellence.

Au point de vue du mensonge, son nom présente à l'esprit un affreux composé d'hypocrisie, de ruse, de mode, d'astuce, de tromperie, de malice, de bassesse et d'effronterie. **Mentir est sa vie. C'est lui qui a inventé le mensonge, il est le mensonge vivant : Mendax et Pater mendacii.** Il mentit au ciel, il ment sur la terre ; il mentit à Adam, il ment à toute sa postérité. Il ment dans ses promesses, il ment dans ses terreurs ; il ment en disant la vérité, car il ne la dit que pour mieux tromper (*S. Th., L p., q. LXIV, art. 2, ad 5.*) **Il ment sur tout,** il ment avec audace, **il ment toujours,** et tous ses mensonges sont des outrages.

A ce nouveau point de vue, il est également digne de son nom. **Calomnier, c'est-à-dire outrager et blasphémer le Verbe fait chair ; le calomnier dans Sa divinité, dans Son Incarnation,** dans Sa véracité, dans Sa puissance, dans Sa sagesse, dans Sa justice, dans Sa bonté, dans Ses miracles et dans Ses bienfaits ; **calomnier l'Église Son épouse ;** la calomnier dans son infaillibilité, dans son autorité, dans ses droits, dans ses préceptes, dans ses œuvres, dans ses ministres, dans ses enfants ; provoquer ainsi la haine et le mépris du Verbe Incarné et de tout ce qui Lui appartient : telle est, l'histoire le prouve, l'incessante occupation du Roi de la Cité du mal.

²¹ *Annales de la Propag., etc., 1857, n. 175, p. 428.* Lettre de Monseigneur Vérolles, évêque de Mandchourie.

²² **Le Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1860 constate l'augmentation du nombre des prévenus d'outrages publics à la pudeur. Ils ont quintuplé de 1826 à 1860, et se sont élevés de 727 à 4.108, et de 1856 à 1860 la progression s'est encore accélérée. Ajoutez que, depuis quarante ans, le nombre des crimes de tout genre a augmenté de plus de 20 p. 100.**

Il est appelé **Satan**, *Satanas*. Ce dernier nom résume tous les autres. Satan veut dire **adversaire, ennemi**. Ennemi de Dieu, ennemi des anges, ennemi de l'homme, ennemi de toutes les créatures ; ennemi infatigable, implacable, nuit et jour sur pied, et à qui tous les moyens sont bons ; ennemi par excellence qui, réunissant en lui toutes les puissances hostiles avec leur ruse et leur force, les met au service de sa haine : tel est l'Archange déchu.

En présence d'un pareil ennemi, la présomptueuse ignorance peut seule demeurer insouciant et désarmée. Autres sont les pensées du génie ; autre est sa conduite. **Toujours marcher couvert de l'armure divine**, qui seule peut le mettre à l'abri des traits enflammés de Satan, est sa sollicitude du jour et sa préoccupation de la nuit.

Faisons notre profit des avertissements qu'une terreur trop justifiée inspirait à saint Augustin : « Quoi de plus pervers, quoi de plus malfaisant que notre ennemi ? Il a mis la guerre dans le ciel, la fraude dans le paradis terrestre, la haine entre les premiers frères ; et dans toutes nos œuvres il a semé la zizanie.

Voyez : dans le manger il a placé la gourmandise ; dans la génération, la luxure ; dans le travail, la paresse ; dans les richesses, l'avarice ; dans les rapports sociaux, la jalousie ; dans l'autorité, l'orgueil ; dans le cœur, les mauvaises pensées ; sur les lèvres, le mensonge, et dans nos membres des opérations coupables. Éveillés, il nous pousse au mal ; endormis, il nous donne des songes honteux. Joyeux, il nous porte à la dissolution ; tristes, au découragement et au désespoir. Pour tout dire d'un seul mot : tous les péchés du monde sont un effet de sa perversité».

Sa haine va plus loin. De même que le Verbe Incarné approprie Sa grâce à la nature, à la position et aux besoins de chacun ; de même **Satan, profitant de sa pénétration, diversifie ses poisons, suivant la disposition particulière de chaque âme.**

Écoutons encore un autre grand génie : « Le rusé Serpent, dit saint Léon, sait à qui il doit présenter l'amour des richesses ; à qui les attraites de la gourmandise ; à qui les excitations de la luxure ; à qui le virus de la jalousie. Il connaît celui qu'il faut troubler par le chagrin ; celui qu'il faut séduire par la joie ; celui qu'il faut abattre par la crainte ; celui qu'il faut fasciner par la beauté. De tous il discute la vie, démêle les sollicitudes, scrute les affections, et ou il voit la préférence de chacun, là il cherche une occasion de nuire».

Tel est Satan, l'Archange déchu, le Roi de la Cité du mal.

CHAPITRE XIII LES PRINCES DE LA CITÉ DU MAL.

Les mauvais anges, princes de la Cité du mal. - Leur hiérarchie. - Les sept Démons assistants du trône de Satan. - Parallélisme des deux cités. - Nombre des mauvais anges. - Leur habitation : l'enfer et l'air : preuves. - Leurs qualités : l'intelligence.

Leur hiérarchie. - Pour assouvir sa haine contre Dieu et contre l'homme, le Roi de la Cité du mal n'est pas seul. Il commande à des millions d'esprits moins puissants, il est vrai, mais non moins horribles et aussi malfaisants que lui.

Singe de Dieu, *simia Dei*, comme parle saint Bernard, **Satan a organisé la Cité du mal sur le plan de la Cité du bien**²³. Choisis entre tous, nous avons, dans la Cité du bien, sept anges assistants au trône de Dieu, puissants vice-rois du monde supérieur et du monde inférieur. Et l'Écriture nous montre, dans la Cité du mal, sept démons principaux qui environnent Lucifer, dont ils sont comme les premiers ministres et les confidents intimes. Au moyen des sept dons auxquels ils président, les sept anges de Dieu dirigent tous les mouvements de l'humanité vers le Verbe Incarné. Les sept anges du Démon, ministres des sept péchés capitaux, font tourner le monde moral vers le pôle opposé, la haine du Verbe. Séraphins de Satan, ils plongent leur intelligence dans la profondeur de sa malice, allument leur haine au foyer de la sienne, et transmettent aux démons inférieurs les ordres du Maître.

Dans ces sept démons principaux, opposés aux sept princes angéliques, nous n'avons que le premier trait du parallélisme des deux Cités. Comme parmi les bons anges, il y a parmi les démons **une hiérarchie complète** ; et, comme la Cité du bien, la Cité du mal a son gouvernement organisé. Qu'il y ait une hiérarchie parmi les démons, l'Écriture ne permet pas d'en douter.

Blasphémateurs du Fils de Dieu, les Juifs ne disaient-ils pas : « C'est par la puissance du Prince des démons qu'il chasse les démons ? » Et ailleurs : « Il chasse les démons par la puissance de Béalzébul, prince des démons. » Ailleurs encore : « Allez, maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges. » Enfin, dans l'Apocalypse : « Le dragon combattait et ses gens avec lui » (*Matth.*, IX, 45 ; *Luc.*, XI, 15 ; *Matth.*, XXV, 41 ; *Apoc.*, XII, 7.)

Rien de plus clair que ces révélations divines et d'autres qu'on pourrait citer. Mais, si parmi les démons il y a un prince, un roi, un premier supérieur, il y a donc aussi des inférieurs, des lieutenants, des ministres qui exécutent ses ordres. En un mot, il y a une hiérarchie et une subordination parmi les anges déchus.

Saint Thomas en donne la raison. Il dit : « La subordination mutuelle entre les anges était, avant la chute, une condition naturelle de leur existence. Or, en tombant, ils n'ont rien perdu de leur condition ni de leurs dons naturels. Ainsi, tous demeurent dans les ordres supérieurs ou inférieurs auxquels ils appartiennent. Il résulte de là que les actions des uns sont soumises aux actions des autres, et qu'il existe entre eux une véritable hiérarchie ou subordination naturelle.... ; mais il ne faut pas croire que les supérieurs soient moins à plaindre que les inférieurs : le contraire est la vérité. Faire le mal, c'est être malheureux ; le commander, c'est être plus malheureux encore.

Cornélius a Lapide tient le même langage : « Il en est, dit-il, parmi les démons comme parmi les anges. Les uns sont inférieurs, les autres supérieurs. Ces derniers appartiennent aux hiérarchies les plus élevées et sont d'une nature plus noble ; car, après leur chute, les démons ont conservé intacts leurs dons naturels. Ainsi, ceux qui sont tombés de l'ordre

²³ Ramené à l'exactitude théologique, ce langage signifie que Satan a profité d'un ordre hiérarchique dont il n'est pas l'auteur, et tourné contre le Verbe Incarné ce qui avait été primitivement établi pour Sa gloire

des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, sont supérieurs à ceux qui sont tombés des ordres inférieurs, les Dominations, les Principautés et les Puissances²⁴. Ceux-ci, à leur tour, sont supérieurs, à ceux qui appartiennent à l'ordre des Vertus, des Archanges et des Anges. C'est ainsi que, parmi les soldats révoltés, il y a des porte-étendards, des capitaines, des colonels. Sans eux, l'armée ne peut être mise en rang ni commandée ; pas plus qu'un royaume ne peut exister sans ordre et sans subordination. Or, le prince de tous les démons, c'est Lucifer, et le prince de tous les bons anges, saint Michel».

Nous entendrons bientôt les deux princes de la théologie païenne, Jamblique et Porphyre, parlant comme les docteurs de l'Église.

L'existence de la **hiérarchie satanique** est un second trait de parallélisme entre les deux Cités. Elle en implique un autre. Parmi les bons anges, la première hiérarchie commande à la seconde, et la seconde à la troisième. Ainsi, les démons supérieurs commandent aux inférieurs, de manière à les empêcher de faire ce qu'ils voudraient, ou à les chasser des corps et des créatures qu'ils obsèdent. Fondée sur la supériorité naturelle, par conséquent inadmissible des uns, et sur l'infériorité des autres, cette croyance, fidèlement conservée chez les Juifs, comme nous le voyons par leurs blasphèmes contre les miracles de Notre-Seigneur, a dominé le monde entier et traversé tous les siècles²⁵.

Pour se garantir ou se délivrer du mauvais vouloir des dieux inférieurs, l'histoire nous montre partout les païens, anciens et modernes, recourant aux dieux supérieurs. **Au sein même du christianisme, combien de personnes, sous le coup d'un charme ou d'un maléfice, donné par un sorcier, ou, comme on dit aujourd'hui, un médium, s'en vont demander leur délivrance à des sorciers ou à des médiums, réputés plus puissants, et qui l'obtiennent ! Mais, remarque saint Thomas, cette délivrance n'en est pas une. Satan n'agit jamais contre lui-même. Le corps est délivré, mais l'âme devient esclave d'un démon plus puissant. Le mal physique aura disparu, mais le mal moral sera aggravé.**

Un ordre hiérarchique existe donc entre les anges déchus : c'est une vérité de théologie, de raison et d'expérience. Toute hiérarchie produit une certaine concorde parmi les êtres qui la composent : mais gardons-nous de croire que la concorde des démons prenne sa source dans le respect, les égards, l'amour réciproque de ces êtres malfaisants. Elle a pour **principe la haine**, et pour **but la guerre au Verbe Incarné**, dans l'Église Son épouse ; dans l'homme Son frère, dans la créature Son ouvrage. Hors de là, les démons se haïssent d'une haine immuable et dont nul ne peut calculer la violence.

C'est ainsi qu'on voit les méchants, dont ils sont les inspireurs et les modèles, unis entre eux lorsqu'il s'agit d'attaquer l'Église ou l'ordre social, se diviser infailliblement après la victoire, s'accuser, se proscrire et se persécuter à outrance. Une nouvelle guerre vient-elle à surgir ? Aussitôt les haines particulières se confondent dans la haine commune. Les fuyards rejoignent ; l'armée se reforme et demeure unie, jusqu'à ce qu'une nouvelle victoire amène une nouvelle division. Tel est le cercle dans lequel tournent, depuis six mille ans, et les démons et les hommes devenus leurs esclaves.

Leur nombre et leur habitation. - Si, dans les jours mauvais où nous vivons, le nombre de nos ennemis visibles est incalculable, qui peut compter la multitude de nos ennemis invisibles ? Bien que les anges tombés soient moins nombreux que, les bons anges, toutefois, comme les créatures spirituelles surpassent en nombre presque infini les créatures matérielles, il en résulte que les démons sont incomparablement **plus nombreux que les hommes**.

Expliquant ces paroles de l'Apôtre : Notre lutte est contre les puissances du mal qui habitent l'air, saint Jérôme s'exprime ainsi : « C'est le sentiment de tous les docteurs que l'air mitoyen entre le ciel et la terre, et qu'on appelle le vide, est plein de puissances ennemies ». Mesurez, d'une part, l'étendue et la profondeur de l'atmosphère qui enveloppe notre globe ; faites, d'autre part, attention à la ténuité d'un esprit : et, si vous pouvez, calculez l'effrayante multitude d'anges mauvais dont nous sommes environnés.

« Leur nombre est tel, dit Cassien, que nous devons bénir la Providence de les avoir cachés à nos yeux. La vue de leurs multitudes, de leurs terribles mouvements, des formes horribles qu'ils prennent à volonté, lorsque cela leur est permis, pénétreraient les hommes d'une frayeur intolérable. Ou un pareil spectacle les ferait mourir, ou il les rendrait chaque jour plus mauvais. Corrompus par leurs exemples, ils imiteraient leur perversité. Entre les hommes et ces immondes puissances de l'air, il se formerait une familiarité, un commerce qui aboutirait à la démoralisation universelle ».

Veut-on savoir ce qu'il y a de profonde philosophie dans les paroles de l'illustre disciple de saint Jean Chrysostome ? Qu'on se rappelle ce qu'était le monde païen à la naissance du christianisme. Par une foule de pratiques ténébreuses : consultations, évocations, oracles, initiations, sacrifices, le genre humain s'était mis en rapport habituel avec les dieux, c'est-à-dire avec les démons. Sous leur inspiration il avait vulgarisé, par les arts et par la poésie, leurs prestiges, leurs hontes et leurs crimes. Et la terre était devenue un cloaque de sang et de boue : *Similes illis fiant qui faciunt ea*. Que serait-il arrivé si l'homme avait vu de ses yeux les démons eux-mêmes, revêtus de corps aériens, commettant leurs abominations et l'invitant *matériellement* à les imiter ?

La croyance à des myriades d'esprits, dont l'idolâtrie avait fait autant de dieux, est commune aux païens d'aujourd'hui comme aux païens d'autrefois. Les Indiens en comptent *trois cent mille*, et les Japonais *huit cent mille*, qu'ils appellent *Kamis* (*Annal. de la Prop. de la Foi*, 1863, n. 200, p. 508).

²⁴ **Comme il est tombé des anges de toutes les hiérarchies, et que les hommes doivent combler le vide qu'ils ont laissé dans le ciel, il y aura des Saints placés parmi les Archanges, les Chérubins et les Séraphins.** Entre bien d'autres preuves, on peut citer les révélations faites ; plusieurs fois, à *sainte Marguerite de Cortone*. **Saint François d'Assise lui fut montré parmi les Séraphins, occupant un des trônes les plus brillants de la sublime hiérarchie.** Elle-même reçut l'assurance d'être admise dans la même hiérarchie, et une de ses compagnes parmi les Chérubins. Vita, etc., per Marchesi, lib. II, in p. 256, 290, 391, 353, édit. italien. in-8.

²⁵ Voir les témoignages de Jamblique et de Porphyre, cités plus bas.

Leurs qualités. - Pour être dérobées à nos regards, les légions infernales n'en existent pas moins autour de nous. Pris en particulier, chaque soldat, chaque officier subalterne est moins redoutable que le chef suprême. Telle est néanmoins la puissance de chaque démon, même de l'ordre le plus inférieur, qu'elle épouvante avec raison quiconque essaye d'en mesurer l'étendue.

En effet, la puissance des anges déchus est en raison directe de l'excellence de leur nature. Or, nous le répétons, cette nature, incomparablement supérieure à celle de l'homme, n'a rien perdu de ses prérogatives essentielles. Ces prérogatives sont, entre autres : l'intelligence, l'agilité, la puissance d'agir sur les créatures matérielles et sur l'homme, par mille moyens divers et jusqu'à des limites inconnues : le tout mis au service d'une haine implacable. Un mot sur chacune de ces terribles réalités.

L'intelligence. - Les démons étant de purs esprits, leur intelligence est déiforme. Il faut entendre par là qu'ils connaissent la vérité en un clin d'œil, sans raisonnement, sans effort, en elle-même et dans toutes ses conséquences. La chute n'a ni supprimé ni amoindri cette prérogative qu'ils tiennent de leur nature. « Les anges, dit saint Thomas, ne sont pas comme l'homme qu'on peut punir en lui ôtant une main ou un pied ; êtres simples, on ne peut rien enlever à leur nature. De là cet axiome déjà cité : *Les dons naturels demeurent entiers dans les anges déchus*. Ainsi, leur faculté naturelle de connaître n'a été en rien altérée par leur révolte »²⁶.

Jusqu'où s'étend cette faculté si redoutable pour nous ? Comme l'indique le nom même qu'ils ont porté chez tous les peuples, les démons, étant des esprits ou des intelligences pures, connaissent instantanément toutes les choses de l'ordre naturel. Dès qu'ils perçoivent un principe, ils en appréhendent toutes les conséquences spéculatives et pratiques. Ainsi, sur le monde matériel et ses lois, sur les éléments et leurs combinaisons, sur toutes les vérités de l'ordre purement moral ; en astronomie, en physique, en géographie, en histoire, en médecine, en aucune science ils ne peuvent se tromper : pour eux il n'y a d'erreur possible que dans les choses de l'ordre surnaturel.

Ici même, ils connaissent beaucoup de choses que nous ignorons ; et, parmi celles que nous connaissons, il en est un grand nombre qu'ils connaissent mieux que nous. « Les bons anges, dit saint Thomas, révèlent aux démons une foule de choses relatives aux mystères divins. Cette révélation a lieu toutes les fois que la justice de Dieu exige que les démons fassent certaines choses, soit pour la punition des méchants, soit pour l'exercice des bons. C'est ainsi que, dans l'ordre civil, les assesseurs du juge révèlent aux exécuteurs la sentence qu'il a portée ».

Quant à l'**avenir**, leur connaissance surpasse beaucoup la nôtre. S'agit-il des futurs nécessaires ? Les démons les connaissent dans leurs causes avec certitude. S'agit-il des futurs contingents qui se réalisent le plus souvent ? Ils les connaissent par conjecture : comme le médecin connaît la mort ou le rétablissement du malade. Chez les démons, cette science conjecturale est d'autant plus sûre, qu'ils connaissent les causes plus universellement et plus parfaitement ; de même que les prévisions du médecin sont d'autant plus certaines qu'il est plus habile. Dans sa partie purement casuelle ou fortuite, l'avenir est réservé à Dieu seul (*S. Thom.*, I p., q. LVII, art. 3, corp.) Telle est la prodigieuse intelligence des démons et le terrible avantage qu'elle leur donne sur nous.

CHAPITRE XIV (SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Agilité des mauvais anges. - Leur puissance. - Remarquable passage de Porphyre.

L'agilité. - L'agilité des démons ne les rend pas moins redoutables que leur intelligence. Pour se transporter d'un lieu dans un autre, il faut à l'homme un temps relativement assez long : des minutes, des heures, des jours et des semaines. Souvent les moyens de transport lui manquent ; d'autres fois la maladie ou la vieillesse l'empêchent de se mouvoir. Pas plus que les bons anges, les démons ne connaissent aucun de ces obstacles. En un clin d'œil, ils se trouvent, à volonté, présents aux points les plus opposés de l'espace. De là, cette réponse de Satan, rapportée dans le livre de Job : « D'où viens-tu, lui demande le Seigneur ? » Satan répond : « Je viens de faire le tour du monde : *Circuivi terram*. » Comme il n'y a pas de distance pour les démons, ce qui se passe actuellement au fond de l'Asie, ils peuvent le dire au fond de l'Europe, et réciproquement.

Cette agilité, on le comprend sans peine, est aussi périlleuse pour nous qu'elle est incontestable. Elle est périlleuse : les démons n'ont pas de moyen plus puissant de jeter l'homme dans l'étonnement, et par l'étonnement d'arriver à la confiance, par la confiance, à la familiarité, à la soumission, au culte même. Elle est incontestable : qui n'admirerait les conseils de Dieu ? Naguère, une science suspecte d'origine, jeune d'âge, pauvre de mérites, mais riche de présomption, la géologie venait attaquer la Genèse. Dieu a dit à la terre : Ouvre-toi ; montre-lui les débris des créatures cachées dans ton sein depuis six mille ans. Et la géologie, battue par ses propres armes, s'est vue obligée de rendre un éclatant hommage au récit mosaïque.

Notre époque matérialiste s'est permis de nier les êtres spirituels et leurs propriétés. Pour la confondre, Dieu lui a réservé la découverte de l'électricité. Grâce à ce mystérieux véhicule, l'homme peut se rendre présent, non seulement par la pensée, mais par la parole, à tous les points du globe, dans un temps imperceptible : A la vue d'un pareil résultat, comment nier l'agilité des Esprits ?

²⁶ Les anges, devenus **prévaricateurs**, furent dépouillés des dons surnaturels, c'est-à-dire de la félicité et de la béatitude dont leur personne avait été enrichie par le Créateur ; mais ils ne furent nullement privés des facultés constitutives de leur nature. Ainsi, dans une armée, lorsque quelques soldats se rendent coupables de certaines fautes, ils sont dégradés, dépouillés de l'uniforme qu'ils ont déshonoré, mis en prison et déclarés indignes du titre de soldat. En un mot ils perdent tous les privilèges personnels du soldat ; mais, malgré tout, ils conservent la nature d'homme : la même intelligence, la même volonté, les mêmes moyens d'action. Ainsi des démons. Après avoir été, à cause de leur révolte, chassés du ciel, ils demeurèrent tels que la création les avait constitués : c'est-à-dire Esprits doués de cette sublime intelligence, de cette force, de cette grande puissance que nous avons vues.

La puissance. - De même que le corps, précisément parce qu'il est corps, est naturellement soumis à l'âme ; ainsi le monde visible, à raison de son infériorité, est naturellement soumis au monde angélique. Dès qu'on admet autre chose que la matière, la négation de cette vérité devient une contradiction dans les termes. Or, de la supériorité ou puissance inhérente à leur nature, les démons n'ont rien perdu (De là vient que Notre-Seigneur lui-même appelle le Démon le Fort armé, *Fortis armatus.*) Comme celle des bons anges, elle s'étend, sans exception, à toutes les créatures : la terre, l'air, l'eau, le feu, les plantes, les animaux et l'homme lui-même, dans son corps et dans son âme. Ils peuvent en varier les effets de mille manières qui étonnent notre raison, comme elles alarment notre faiblesse.

Essentiellement bienfaisante dans les bons anges, cette puissance est essentiellement malfaisante dans les démons. En s'assujettissant par le péché le roi de la création, **Lucifer s'est assujéti la création tout entière.** A l'homme et au monde il fait sentir sa tyrannie, inocule son venin, communique ses souillures, et, les détournant de leur fin, les change en instruments de guerre contre le Verbe Incarné.

Que cette action malfaisante des démons soit réelle, qu'elle soit aussi ancienne que le monde et aussi étendue que le genre humain, nulle vérité n'est plus certaine. La tradition universelle la conserve fidèlement, et l'expérience confirme la tradition. Pas un peuple, même grossièrement païen, qui n'ait admis l'action malfaisante des puissances spirituelles sur les créatures et sur l'homme. Les témoignages authentiques de cette croyance se révèlent à chaque page de l'histoire religieuse, politique et domestique de l'humanité. Traiter cela de fable serait folie. Voir des fous partout, c'est être fou soi-même.

Entre mille témoignages, nous nous contenterons de celui de **Porphyre**. Le **prince de la théologie païenne** s'exprime ainsi : « Toutes les âmes ont un esprit uni et attaché perpétuellement à elles. Tant qu'elles ne l'ont pas subjugué, elles sont elles-mêmes en beaucoup de choses subjuguées par lui. Lorsqu'il leur fait sentir son action, il les pousse à la colère, il enflamme leurs passions et les agite misérablement. Ces esprits, ces démons pervers et malfaisants, sont invisibles et imperceptibles aux sens de l'homme, car ils n'ont pas revêtu un corps solide. Tous, d'ailleurs, n'ont pas la même forme, mais ils sont façonnés sur des types nombreux. Les formes qui distinguent chacun de ces esprits, tantôt apparaissent, tantôt restent cachées. Quelquefois ils en changent, et ce sont les plus méchants... leurs formes corporelles sont parfaitement désordonnées.

Dans le but d'assouvir ses passions, ce genre de démons habite plus volontiers et plus fréquemment les lieux voisins de la terre ; en sorte qu'il n'est pas un crime qu'il ne tente de commettre. Mélange de violence et de duplicité, ils ont des mouvements subtils et impétueux, comme s'ils s'élançaient d'une embuscade ; tantôt essayant la dissimulation, tantôt employant la violence. Ils, font ces choses et d'autres semblables, pour nous détourner de la vraie et saine notion des Dieux, et nous attirer à eux».

Entrant dans le détail de leurs pratiques, le philosophe païen continue et parle comme un Père de l'Église. «Ils se plaisent dans tout ce qui est désordonné et incohérent : ils jouissent de nos erreurs. L'appât dont ils se servent pour attirer la foule, c'est d'enflammer les passions, tantôt par l'amour des plaisirs ; tantôt par l'amour des richesses, de la puissance, de la volupté ou de la vaine gloire. C'est ainsi qu'ils animent les séditions, les guerres et tout ce qui vient à leur suite.

« Ils sont les pères de **la magie**. Aussi ceux qui, par le secours des pratiques occultes, commettent de mauvaises actions les vénèrent, et surtout leur chef. Ils ont en abondance de vaines et fausses images des choses, et par là ils sont éminemment habiles à faire jouer des ressorts secrets, pour organiser des tromperies. C'est à eux qu'il faut attribuer la préparation des **philtres amoureux**. C'est d'eux que vient l'intempérance de la volupté, la cupidité des richesses et de la gloire, et pardessus tout l'art de la fraude et de l'hypocrisie ; car le mensonge est leur élément » (*Apud Euseb., Prae. Evang.*, lib. IV, c. XXII.)

Après avoir parlé des princes de la Cité du mal, Porphyre s'occupe de leur roi, qu'il nomme Sérapis ou Pluton. Ici, on croit lire non un philosophe païen, non un Père de l'Église, mais l'Évangile même, tant la tradition est précise sur ce point fondamental. « Nous ne sommes pas téméraires en affirmant que les mauvais démons sont soumis à Sérapis. Notre opinion n'est pas fondée seulement sur les symboles et les attributs de ce dieu, mais encore sur ce fait que toutes les pratiques douées de la vertu d'appeler ou d'éloigner les mauvais esprits s'adressent à Pluton, ainsi que nous l'avons montré dans le premier livre. Or, Sérapis est le même que Pluton (le roi des enfers) ; et ce qui prouve incontestablement qu'il est le chef des démons, c'est qu'il donne les signes mystérieux pour les éloigner et les mettre en fuite.

« C'est lui, en effet, qui dévoile à ceux qui le prient, comment les démons empruntent la forme et la ressemblance des animaux, pour se mettre en rapport avec les hommes. De là vient que, chez les Égyptiens, chez les Phéniciens et chez tous les peuples sans exception, experts dans les choses religieuses, on a soin, avant la célébration des mystères sacrés, de rompre les cuirs qui sont dans les temples et de frapper contre terre les animaux. Les prêtres mettent en fuite les démons partie par le souffle, partie par le sang des animaux, partie par la percussion de l'air, afin qu'ayant évacué la place, les dieux puissent l'occuper.

« Car il faut savoir que toute habitation en est pleine. C'est pourquoi on la purifie, en les chassant, toutes les fois qu'on veut prier les dieux. Bien plus, tous les corps en sont remplis ; car ils savourent particulièrement certain genre de nourriture. Aussi, *lorsque nous nous mettons à table, ils ne prennent pas seulement place près de nos personnes, ils s'attachent encore à notre corps. De là vient l'usage des lustrations, dont le but principal n'est pas tant d'invoquer les dieux, que de chasser les démons.* Ils se délectent surtout dans le sang et dans les impuretés, et, pour s'en rassasier, ils s'introduisent dans les corps de ceux qui y sont sujets. Nul mouvement violent de volupté dans le corps, nul appétit véhément de convoitise dans l'esprit, qui ne soit excité par la présence de ces hôtes. Ce sont eux qui contraignent les hommes à préférer des sons inarticulés et à pousser des sanglots, sous l'impression des jouissances qu'ils partagent avec eux».

Entre toutes les vérités qui brillent dans ce passage, comme les étoiles au firmament, il en est une que nous ferons remarquer en passant, car nous y reviendrons, c'est la **profonde philosophie du *Benedicite***, et la stupidité non moins profonde de ceux qui le dédaignent.

CHAPITRE XV (AUTRE SUITE DU PRECEDENT.)

Nouveau trait de parallélisme entre la Cité du bien et la Cité du mal. - Comme les bons anges, des démons sont députés à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme, à chaque créature. - Remarquables passages de Platon, de Plutarque, de Pausanias, de Lampride, de Macrobe et autres historiens profanes. - Évocations généralement connues et pratiquées. - Évocations des généraux romains : formules. - Nom mystérieux de Rome. Nature et étendue de l'action des démons. - Preuves : l'Écriture, la théologie, l'enseignement de l'Église. - Paroles de Tertullien. - Le Rituel et le Pontifical. - La raison. - Ils peuvent se mettre en rapport direct avec l'homme. - Les pactes, les évocations. - Le bois qui s'anime et qui parle. - Important témoignage de Tertullien. - Consécration actuelle des enfants chinois aux démons.

« Il paraît par les Saintes Lettres, dit Bossuet, que Satan et les anges montent et descendent. Ils montent, dit saint Bernard (In *Ps. Qui habitat*, Ser. XII, n°2), par l'orgueil, et ils descendent contre nous par l'envie : *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis*. Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam, je m'élèverai et je me rendrai égal au Très-Haut*. Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus, pleins de rage et de désespoir, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse. O terre ! ô mer ! malheur à vous, parce que le diable descend à vous, plein d'une grande colère : *Vae terrae et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam*. »

En effet, par un nouveau trait de parallélisme et qui n'est pas le moins redoutable, l'action générale des démons s'individualise comme celle des bons anges. Dans son infinie bonté, Dieu a donné à chaque royaume, à chaque ville, à chaque homme un ange tutélaire, chargé de veiller sur eux et de les diriger vers leur fin dernière, qui est l'amour éternel du Verbe Incarné. **De même, dans son implacable malice, Satan députe à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme dès qu'ils existent, un démon particulier, chargé de les pervertir et de les associer à sa haine du Verbe Incarné.**

Fondée sur le parallélisme rigoureux des deux Cités, cette délégation satanique est un fait d'histoire universelle. Les païens en avaient une pleine connaissance. Ils savaient qu'à chaque royaume, à chaque ville, comme à chaque individu, présidaient des divinités particulières. De même, disaient-ils, qu'au moment de la naissance des esprits différents se mettent en contact avec les enfants ; ainsi, au jour et à l'heure même où s'élèvent les murailles d'une ville, arrive un destin ou un génie dont le gouvernement assurera la puissance de la cité.

Ils connaissaient par leur nom les divinités tutélaires d'un grand nombre de villes. Le protecteur de Dodone était Jupiter ; de Thèbes, Bacchus ; de Carthage, Junon ; de Samos, Junon ; de Mycènes, Pluton ; d'Athènes, Minerve ; de Delphes, centre du monde, Apollon ; des forêts de l'Arcadie, Faune ; de Rhodes, le Soleil ; de Gnide et de Paphos, Vénus ; ainsi de bien d'autres.

Ils savaient que les dieux prenaient parti pour leurs protégés, les assistaient de leurs oracles et les animaient de leur esprit. Tous les poètes, tous les historiens, tous les rites religieux déposent de cette croyance. Les victoires, ils les attribuaient à la faveur de leurs dieux ; les défaites à leur courroux : tant ils étaient convaincus que le monde inférieur est dirigé par le monde supérieur.

Ils savaient que les dieux protecteurs étaient présents, dans les temples ou les statues *régulièrement consacrés* ; mais que l'évocation les forçait d'en sortir. Nous savons très bien, disaient-ils, que le bronze, l'or, l'argent et les autres matières dont nous faisons des statues, ne sont pas par eux-mêmes des dieux, et nous ne les regardons pas comme tels ; mais nous honorons dans les statues ceux que la dédicace sacrée y attire et fait habiter dans des simulacres fabriqués de main d'homme. » Dans cette puissante dédicace, comment ne pas voir la parodie de nos rites sacrés, par lesquels une vertu surnaturelle est conférée aux objets bénits ?

Si la dédicace attirait les dieux dans les statues, l'évocation ou la *désacration* les en faisait sortir. Les Romains en particulier avaient une telle foi à la puissance de l'évocation, qu'ils n'hésitaient pas à lui attribuer l'universalité de leur empire. De là, les usages dont nous allons parler.

Chez les différents peuples de l'Orient et de l'Occident, on enchaînait les statues des dieux, afin que l'évocation ne pût les tirer de leur sanctuaire et leur faire abandonner le royaume ou la ville placés sous leur protection. « Les statues de Dédale, dit Platon, sont enchaînées. Quand elles ne le sont pas, elles s'ébranlent et se sauvent ; quand elles le sont, le Dieu demeure à sa place. »

Pausanias rapporte qu'il y avait à Sparte une très vieille statue de Mars, attachée par les pieds. « En l'attachant ainsi, dit le grave historien, les Spartiates avaient voulu avoir ce dieu pour défenseur perpétuel de leurs personnes et de leur république, et, le prenant comme à leurs gages, l'empêcher de jamais désertir leur cause. »

Et Plutarque : « Les Tyriens s'empressèrent d'attacher leurs dieux..., lorsque Alexandre vint assiéger leur ville. En effet, un grand nombre d'habitants crurent entendre, en songe, Apollon disant : Ce qui se fait dans la ville me déplaît, et je veux aller chez Alexandre. C'est pourquoi, agissant à son égard comme à l'égard d'un transfuge qui veut passer à l'ennemi, ils enchaînèrent la statue colossale du dieu, la clouèrent à la base, en l'appelant lui-même Alexandriste. »

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls (*Iliad.*, XVIII). Ces faits et beaucoup d'autres du même genre prouvent que les païens croyaient à la puissance de l'évocation. **Ils ne se trompaient pas.** Aussi, ils la pratiquaient souvent : leurs auteurs et les nôtres en font foi. Cette croyance universelle explique la conduite de Balac, appelant Balaam pour maudire Israël.

La puissance de l'évocation et les mouvements des statues ou des dieux se manifestaient surtout, lorsque le peuple, la ville ou le temple étaient menacés de quelque grand malheur. Parlant de certaines calamités publiques : « Des voix terrifiantes, dit Stace, se firent entendre dans les sanctuaires, et les portes des dieux se fermèrent d'elles-mêmes. » Et Xiphilin : « On trouva dans le Capitole de grands et nombreux vestiges des dieux qui s'en allaient ; et les gardiens annoncèrent que pendant la nuit le temple de Jupiter s'était ouvert de lui-même avec un grand fracas. » Et Lampride : « On vit au Forum les pas des dieux qui s'en allaient. » Et l'historien Josèphe : « Quelque temps avant la ruine de Jérusalem, on entendit dans le temple une voix qui disait : Sortons d'ici, *migremus hinc*. » Dans l'antiquité païenne le même phénomène eut lieu des milliers de fois.

Au témoignage de Lucain, il se produisit dans une des circonstances les plus mémorables de l'histoire romaine. « Avant la bataille de Pharsale, Pompée connut que les dieux et les destins de Rome, évoqués par César, l'avaient abandonné ».

Il était également connu que les dieux demeuraient immobiles et l'évocation sans effet, si l'on ne prononçait le nom propre, le nom mystérieux de la ville ou du lieu dont on voulait les faire sortir.

Cette tradition, commune à l'Orient et à l'Occident, se résume dans un double fait qui illumine toute une face de l'histoire romaine. Macrobe rapporte ce vers de Virgile : « Ils sortirent tous de leurs sanctuaires et de leurs autels abandonnés, les dieux tutélaires de cet empire. » Puis il ajoute : « C'est tout ensemble du fond de la plus haute antiquité romaine et du secret des mystères les plus cachés, qu'est sortie cette parole. En effet, il est constant que toutes les villes sont sous la garde de quelque dieu ; et la coutume des Romains, coutume secrète et inconnue du vulgaire, est, lorsqu'ils assiègent une ville dont ils ont l'espoir de s'emparer, d'en évoquer, au moyen d'un charme, *carmen*, les dieux tutélaires. Sans cela, ou ils ne croiraient pas pouvoir prendre la ville ou ils regarderaient comme un crime d'en faire les dieux prisonniers. Voilà pourquoi les Romains eux-mêmes ont voulu et que la divinité protectrice de Rome, et le nom mystérieux de leur ville, fussent complètement inconnus, même des plus savants. L'évocation qu'ils avaient faite souvent contre leurs ennemis, ils ne voulaient pas qu'une indiscretion permit à personne au monde de la faire contre eux. »

Le nom mystérieux, le nom *magique* de Rome, n'était pas Rome. Quel était-il ? Personne aujourd'hui ne le sait. Même chez les Romains, ce nom était à peine connu de quelques initiés, à qui il était défendu sous peine de mort de le révéler. Varron, Plin, Solin, nous apprennent qu'au temps de Pompée un tribun du peuple, très érudit, Valérius Soranus, l'ayant un jour prononcé, fut immédiatement mis en croix.

« Quant à la formule d'évocation, continue Macrobe, la voici telle que je l'ai trouvée dans le livre cinquième des *Choses cachées*, de Sammonicus Serenus. Lui-même déclare l'avoir puisée dans un très ancien livre d'un certain Furius. Lorsque le siège est formé, le général romain prononce ce charme évocateur des dieux : « Dieu ou déesse, qui que tu sois, protecteur de ce peuple et de cette ville ; toi surtout à qui la garde de ce peuple et de cette ville a été spécialement confiée, je vous prie, je vous honore, je vous conjure de désertir ce peuple et cette ville ; d'abandonner leurs terres, leurs temples, leurs sacrifices, leurs habitations et de vous en éloigner ; d'oublier ce peuple et cette ville et de répandre sur eux la crainte et l'épouvante ; après être sortis, de venir à Rome, chez moi et chez les miens, et de donner vos préférences et vos faveurs à notre pays, à nos temples, à nos sacrifices, à notre ville ; d'être désormais mes protecteurs, ceux du peuple romain et de mes soldats, de manière à ce que nous en ayons la preuve certaine. Si vous le faites ainsi, je vous voue des temples et des jeux. »

« En prononçant ces paroles, on offrait des victimes et on interrogeait leurs entrailles sur le succès de l'évocation. »

Macrobe dit que c'est au moyen d'un chant, *Carmen*, d'où est venu notre mot enchantement, qu'on appelait les dieux, c'est-à-dire les démons. Ce *Carmen*, qui variait probablement suivant les lieux et les circonstances, était vulgaire parmi les païens. César ne montait jamais en voiture sans prononcer son *Carmen*. Dans tous les mystères, dans toutes les fêtes, où l'on se mettait plus directement en rapport avec les esprits, le *Carmen* avait lieu. Encore aujourd'hui, les charmeurs de serpents, aux Indes, les Derviches Tourneurs, à Constantinople, les Aïssaoua d'Afrique, que nous avons vus à Paris en 1867, commencent toujours par un chant, espèce de mélodie qui appelle l'esprit, lequel s'empare d'eux et leur fait opérer les prestiges les plus surprenants.

Or, tout ceci est une nouvelle parodie satanique des usages de la vraie religion. Pour n'en citer qu'un exemple : nous lisons que les rois d'Israël, de Juda et d'Edom consultant le prophète Elisée, celui-ci répondit : « Amenez-moi le chanteur ou le musicien. Et comme ce musicien se fut mis à chanter, l'esprit ou la puissance du Seigneur descendit sur Elisée qui prophétisa. »

Après la formule d'évocation venait **la formule de dévouement**. Elle avait pour but de livrer aux dieux ennemis la ville ou l'armée, privée par l'évocation, de ses dieux tutélaires. Plus solennelle que la première, elle était réservée exclusivement aux dictateurs et aux commandants en chef des grands corps d'armée. La voici : « Dieu père, ou Jupiter, ou Mânes, ou vous, de tel autre nom qu'il soit permis de vous appeler, tous remplissez cette ville (le nom de la ville) et son armée, que moi j'ai l'intention de dire, du désir de fuir, de frayeur et de terreur ; emmenez les légions qui me sont contraires, l'armée, ces ennemis, et ces hommes, et leurs villes et leurs champs et ceux qui habitent ces lieux, ces régions, ces campagnes, ou ces villes ; privez de la lumière supérieure et l'armée des ennemis, les villes et les campagnes de ceux que j'ai l'intention de dire ; afin que ces villes et ces campagnes, les têtes et les âges vous soient dévoués et consacrés, suivant les formules les plus terribles par lesquelles les ennemis ont jamais été dévoués ; et que moi, à ma place, pour moi, en vertu de mon serment et de mon autorité, pour le peuple romain, nos armées et nos légions je donne et dévoue, afin que moi, mon serment et mon commandement, nos légions et notre armée, engagés dans cette expédition, soient pleinement sauvegardés. Si vous faites ainsi, de manière que je le sache, l'entende et le comprenne ; alors, quelque soit celui qui ait fait ce vœu, le lieu où il l'a fait, qu'il soit tenu pour bien fait. Je vous le demande par le sacrifice de trois brebis noires, vous, mère des Dieux et vous, Jupiter ».

« Dans les temps anciens, ajoute Macrobe, voici les villes que je trouve dévouées de cette manière : Tonies, Frégelles, Gabies, Véies, Fidène, en Italie ; à l'étranger, outre Carthage et Corinthe, une foule d'armées et de villes ennemies, dans les Gaules, dans les Espagnes, en Afrique, chez les Maures, et chez les autres nations. »

Ainsi, **la première opération d'un général romain, quelque fût son nom, Paul-Émile, César ou Pompée, en mettant le siège devant une ville, ou sur le point de livrer bataille, était d'appeler à lui les dieux protecteurs de l'armée ou de la ville ennemie.** Que diront beaucoup de bacheliers en apprenant ce fait, que dix années d'études païennes leur laissent ignorer ? Ils souriront peut-être. Mais **rire d'un fait n'est pas le détruire.** Or, la croyance à la délégation spéciale des démons est un fait qui a pour témoins, pendant mille ans, les Camille, les Fabius, les Scipion, les Paul-Émile, les Marcellus, les César. Ici le rire sied d'autant moins, qu'il ne s'agit ni des Pères de l'Église, ni des saints, ni des hommes du moyen âge, à la foi simple et naïve ; il s'agit d'hommes que les lettrés regardent comme des êtres presque surhumains, par le sérieux du caractère, par la solidité de la raison, par la maturité des conseils, par la supériorité des talents militaires.

Ajoutons que l'usage de cette évocation décisive ne venait pas d'eux. Les oracles les plus mystérieux l'avaient révélé ; toute l'antiquité l'avait pratiqué avec une fidélité constante. D'ailleurs, en y réfléchissant, on voit que cette évocation rentrait à merveille dans la destinée de Rome païenne. **Satan voulait Rome pour capitale.** Or, qui veut la fin veut les moyens. Il est donc très naturel qu'il ait enseigné aux Romains la manière de désarmer leurs ennemis, c'est-à-dire de les destituer du secours des démons, que lui-même leur avait délégués. Tous les démons subalternes ne devaient-ils pas céder devant les ordres de leur roi et, en cédant, contribuer à la formation de son empire ? Aussi tous manifestaient un grand désir de venir à Rome.

Que les Romains aient reconnu l'efficacité de ces terribles formules d'évocation et de dévouement, toute leur histoire le démontre. Sans cela, tous leurs grands hommes les auraient-ils si constamment et si mystérieusement employées ? Auraient-ils invariablement attribué leurs victoires à la supériorité des dieux de Rome ? Auraient-ils, sous peine de mort, défendu de révéler le nom de la divinité protectrice de leur cité ? Par une exception unique dans l'histoire, auraient-ils religieusement apporté à Rome, logé dans des temples somptueux, honoré par des sacrifices et par les jeux du cirque ou de l'amphithéâtre, les dieux des nations vaincues ?

Que faisaient les généraux victorieux par toutes ces démonstrations, autrement inexplicables ? Ils accomplissaient leurs vœux ; ils remerciaient de leur complaisance les dieux des nations vaincues ; ils payaient la dette du peuple romain. Celui-ci ne l'ignorait pas. Le fait était si connu, que le poète le plus populaire de l'empire, interprétant la foi commune, remerciait publiquement Jupiter Capitolin, dont la puissance souveraine avait évoqué les dieux des ennemis et donné la victoire à son peuple.

Voilà pour les démons députés aux villes et aux royaumes. **La délégation de quelqu'un de ces êtres malfaisants à chaque homme en particulier n'est ni moins certaine ni moins connue des païens.** « Les démons, dit Jamblique, ont un chef qui préside à la génération. A chaque homme il envoie son démon particulier. A peine investi de sa mission, celui-ci découvre à son client et le culte qu'il demande, et son nom et la manière de l'appeler. Tel est l'ordre qui règne parmi les démons ». Ainsi, le démon familier de Pythagore, de Numa, de Socrate, de Virgile et de tant d'autres, dont parle l'histoire, n'est pas une exception. C'est un fait qui n'a d'exceptionnel que l'éclat plus marqué dont il est environné. Par lui-même il révèle l'existence d'un système général, connu du paganisme : comme sur les flancs du Vésuve, la fumarole brûlante annonce avec certitude le voisinage caché du volcan.

L'enseignement de Jamblique est confirmé par un curieux témoignage de Tertullien. « Tous les biens apportés en naissant, dit ce Père, le même démon qui les envia dans l'origine les obscurcit maintenant et les corrompt, soit afin de nous en cacher la cause, ou de nous empêcher d'en faire l'usage convenable. En effet, quel est l'homme à qui ne soit pas attaché un démon, oiseleur des âmes, en embuscade sur le seuil même de la vie, ou appelé par toutes les superstitions qui accompagnent l'enfantement ? Tous ont l'idolâtrie pour sage-femme.

« C'est elle qui enveloppe le ventre des mères de bandelettes fabriquées chez les idoles, et qui consacre leurs enfants aux démons. C'est elle qui, pendant l'enfantement, fait offrir les gémissements à Lucine et à Diane. C'est elle qui, pendant toute la semaine, fait brûler de l'encens sur l'autel du Génie de l'enfant : Junon pour les filles, Génie pour les garçons. C'est elle qui, le dernier jour, fait écrire les destins de l'enfant et sous quelle constellation il est né, afin de connaître son avenir. C'est elle qui, dès la déposition de l'enfant sur la terre, fait un sacrifice à la déesse Statina.

« Quel est ensuite le père ou la mère qui ne voue pas aux dieux un cheveu ou toute la jeune chevelure de son fils, qui n'en fait pas un sacrifice pour satisfaire sa dévotion particulière, ou celle de sa famille, ou celle de sa race, ou celle du pays auquel il appartient ? C'est ainsi qu'un démon s'empara de Socrate encore enfant, et que des Génies, qui est le nom des démons, sont députés à tous les hommes »²⁷.

²⁷ 1 *De anima*, c. XXXIX. - La **consécration de l'enfant au démon** est encore une loi des religions païennes. Pour consacrer leurs enfants à N.-S. et à la sainte Vierge, les mères chrétiennes leur suspendent au cou des médailles, les vouent au blanc ou au bleu. Écoutez ce que font les mères païennes : Une religieuse française écrit de Pinang, 10 février 1868 : « Nous lisons le *Traité du Saint-Esprit*. Cet ouvrage nous intéresse tout particulièrement. Nous vivons, nous, dans des contrées qui appartiennent au Roi de la cité du mal. Nous sommes entourées de païens ; nous voyons de nos yeux les superstitions du paganisme. Que ceux qui refuseraient de croire viennent ici. Ils verront bien vite la vérité de ce qu'on dit dans ce livre, de l'esclavage des malheureux citoyens de la cité du mal. Nous avons souvent la visite de femmes chinoises qui nous amènent leurs petites familles. L'autre jour, une d'elles nous faisait voir un bel enfant de six mois. Il était coiffé d'une calotte en forme de mitre, toute couverte de broderies en or pur, représentant les plus horribles figures d'animaux : scorpions, serpents, dragons. Celle du diable était au milieu, en diamants. L'enfant avait à son cou d'autres figures suspendues à de grosses chaînes en or aussi. La calotte à elle seule coûtait plus de 500 piastres, 3,000 francs à peu près, et on peut le croire au poids. Nous demandâmes à cette femme de qui étaient ces figures. Elle nous répondit tout simplement que c'étaient de

L'ange gardien de chaque homme, de chaque royaume, de chaque province, de chaque communauté, n'est pas envoyé au hasard par le roi de la Cité du bien ; il est choisi en vue des besoins particuliers de l'individu ou de l'être collectif confié à sa sollicitude. C'est ainsi que dans un État bien ordonné on n'élève pas aux emplois publics les hommes incapables d'en remplir les devoirs. On les donne à ceux qui présentent les capacités nécessaires au succès de leur mission. Avec une habileté infernale, ici encore Satan contrefait la Sagesse éternelle. Sans doute **il ne possède pas, comme Dieu, le pouvoir de lire au fond des cœurs ; mais il a mille moyens de connaître, par les signes extérieurs, les dispositions bonnes ou mauvaises de chaque homme, le fort et le faible de chaque peuple** ; et il députe à l'un et à l'autre le démon qu'il faut pour les perdre.

Il en a de tous les caractères et de toutes les aptitudes, de manière à fomentier chaque passion et surtout **la passion dominante**. L'Écriture est effrayante, lorsqu'elle en donne la nomenclature. Elle nomme, entre autres, les Esprits de divination ou pythoniques, *Spiritus divinationis*, séducteurs du monde, révélateurs de secrets et diseurs d'oracles. Les Esprits de jalousie, *Spiritus zelotypiae*, qui jettent dans les âmes les sentiments de Caïn contre Abel, ou des Juifs contre Notre-Seigneur. Les Esprits de méchanceté, *Spiritus nequam*, qui inspirent toutes les noirceurs. Les Esprits de mensonge, *Spiritus mendacii*, maîtres de l'hypocrisie, négateurs audacieux de la vérité connue, aujourd'hui plus nombreux et plus puissants que jamais.

Les Esprits des tempêtes, *Spiritus procellarum*, à qui le monde est redevable des ouragans, des trombes, des grêles, des naufrages, et des bouleversements physiques, si fréquents surtout dans l'histoire moderne. Les Esprits de vengeance, *Spiritus ad vindictam*, qui, substituant la loi de haine à la loi de charité, allument les guerres, provoquent les rixes et conduisent à l'assassinat sous toutes les formes. Les Esprits de fornication, *Spiritus fornicationis*, qui font de l'innocence leur mets favori. Les Esprits immondes, *Spiritus immundus*, dont l'étude consiste à effacer dans l'homme jusqu'aux derniers vestiges de l'image du Verbe Incarné, en le faisant descendre au-dessous de la bête. Des esprits de maladie, *Spiritus infirmitatis*, qui affligent l'homme dans son corps pendant que leurs confrères tuent son âme ou la déchirent de blessures.

Fondée sur le texte sacré, toute la tradition est unanime à proclamer l'existence de cette guerre individuelle et incessante des Esprits de ténèbres, contre chaque homme et contre chaque créature. Un des témoins les plus compétents, saint Antoine disait : « Comme, dans une armée, tous les soldats ne combattent pas de la même façon ni avec les mêmes armes ; ainsi, parmi les démons, les rôles sont partagés. Leur malice prend toutes les formes : autant de vertus, autant de genres d'attaques ».

Serenus ajoute : « Nous devons savoir que tous les démons n'inspirent pas aux hommes les mêmes passions ; mais, **chaque démon est chargé d'en inspirer une en particulier**. Les uns se plaisent dans les immodesties et les souillures de la volupté ; les autres, dans les blasphèmes. Ceux-ci sont enclins à la colère et à la fureur ; ceux-là aiment la sombre tristesse. Il en est qui préfèrent la bonne chère et l'orgueil. **Chacun travaille à jeter son vice favori dans le cœur de l'homme**.

« Qu'il y ait dans les esprits immondes autant de passions qu'il y en a dans les hommes, la preuve n'est pas douteuse. L'Écriture ne nomme-t-elle pas les démons qui allument les feux du libertinage et de la luxure, lorsqu'elle dit : *L'Esprit de fornication les séduisit et ils fornicèrent loin de Dieu* ? Ne parle-t-elle pas également de démons du jour et de démons de la nuit ? Ne signale-t-elle pas parmi eux une variété, qu'il serait trop long de faire connaître en détail ? Rappelons seulement ceci : il en est que les Prophètes nomment centaures, lamies, oiseaux de nuit, autruches, hérissons. Les Psaumes en désignent d'autres sous le nom d'aspics et de basilics. L'Évangile en appelle d'autres lions, dragons, scorpions, princes de l'air. **Croire que ces noms divers sont donnés au hasard et sans motif serait une erreur**. Par les qualités de ces bêtes plus ou moins redoutables, le Saint-Esprit a voulu nous marquer, dans leur variété infinie, la férocité et la rage des démons. »

La même guerre s'étend **à toutes les parties du monde visible et à chacune des créatures qui le composent**. C'est encore un fait de croyance universelle, fondé sur le parallélisme des deux Cités. Ennemi implacable du Verbe, Satan le poursuit dans tous ses ouvrages. Partout où le Roi de la Cité du bien a placé un de ses anges pour conserver et ennoblir, le Roi de la Cité du mal envoie un de ses satellites pour détruire et corrompre. De là vient que l'antagonisme est dans toutes les parties de la création, et qu'on peut avec assurance affirmer des mauvais anges ce que les Pères de l'Église, saint Augustin en particulier, disent des bons anges : Il n'y a pas de créature visible en ce monde, qui n'ait un démon spécialement délégué pour la tenir captive, pour la souiller et la rendre hostile au Verbe Incarné, et nuisible à l'homme.

Comme nous l'avons dit, **cette lutte de Satan contre le Verbe rédempteur est, au fond, toute l'histoire de l'humanité**. Commencée dans le Ciel, continuée au Paradis terrestre, elle a traversé, sans trêve, tous les siècles anciens. En s'incarnant, le Fils de Dieu la trouve plus acharnée que jamais. Lui-même, au désert, la soutient en personne et déclare n'être venu sur la terre que pour **détruire l'œuvre du Diable et chasser l'usurpateur**. Entré dans la vie publique, il poursuit Satan partout, Il l'expulse de tous les corps ; et on entend le démon et ses anges lui dire : *Saint de Dieu, nous Te connaissons Tu es venu pour nous perdre. Cesse de nous torturer, et si Tu ne veux pas nous laisser dans l'homme, laisse-nous du moins passer dans les pourceaux* (Marc I, 23 ; Luc VIII, 32).

Vainqueur par Sa mort du Démon, de Ses Principautés et de Ses puissances, Il les attache à Sa croix et, au jour de Sa résurrection, les conduit en triomphe en présence du ciel et de la terre. Mais s'Il affaiblit l'empire de Lucifer, Il ne le détruit pas entièrement. Comme le Seigneur avait laissé au milieu du peuple juif des populations idolâtres pour exercer sa

leurs dieux, et que celle du Maître était au milieu. Du reste, nous ne voyons guère de ces petites malheureuses créatures, si petites qu'elles soient, qui ne portent l'effigie du Roi de la cité du mal. »

vertu, **le divin Sauveur laisse au démon un certain pouvoir, afin d'éprouver la fidélité du peuple chrétien.** Avant de les quitter, il prend soin d'annoncer à Ses apôtres, et à Ses disciples dans la suite des siècles, qu'ils auraient à **continuer contre Satan la guerre que lui-même a victorieusement commencée.**

La haine de Satan se manifestera avec une fureur particulière contre les membres du Collège apostolique et surtout contre Pierre, leur chef. *Simon, Simon, Satan vous a demandés pour vous cribler comme le froment : mais J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne faillît pas* (Luc XXII, 31). Ils partent pour leur mission, et dès les premiers pas, Pierre rencontre l'ennemi dans la personne d'un apostat, nommé Simon. C'était le *filz aîné de Satan* ; il séduisait le peuple en opérant devant lui d'étranges prodiges, à l'aide des démons. Un jour le magicien s'éleva même dans l'air ; Pierre s'agenouille, il prie : à l'instant les démons abandonnent Simon, et ce premier Pape apprend à Satan quelle puissance il aura à combattre dans tous les autres Pontifes de Rome, successeurs de Pierre.

Paul le reconnaît aussi dans la Pythonisse de Philippes : *Au nom du Fils, lui dit-il, je t'ordonne de sortir de cette jeune fille ; et il en sortit à l'heure même* (Act., XVI, 18). Avec quelle assurance le même apôtre gourmande encore Satan, qui se servait d'Élymas le magicien, pour paralyser son apostolat : *Enfant du Diable, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ? La main de Dieu est sur toi, et tu vas devenir aveugle* (Act. XIII, 10).

Tous les autres apôtres ont aussi vaincu Satan. Il en fut de même des martyrs ; et c'est lui qui pour se venger les fit mourir dans des tourments inouïs jusqu'alors. Supprimez le souffle de Satan dans le martyre des chrétiens, et vous ne le comprendrez plus. Dans cette lutte sanglante, Satan est encore vaincu, mais non découragé. Le voici qui essaye de nouvelles armes. De son souffle homicide, **il suscite parmi les chrétiens la division, les schismes, les hérésies. Impossible encore ici d'expliquer, sans la donnée de Satan, ce grand mystère de la haine fraternelle et de l'erreur.**

Pour détruire dans les diverses parties du monde les restes du paganisme, Rome envoie des missionnaires, et nous avons vu qu'ils eurent à combattre Satan sous la forme palpable de dragons et de serpents monstrueux. Pour réparer les scandales occasionnés par les schismes et les hérésies, la Providence députe dans les déserts de la haute Égypte des légions d'expiateurs. Là, entre les Antoine, les Pacôme, tous les patriarches de la solitude, et Satan, commence une **guerre à outrance.** La vie de saint Antoine est la grande épopée du combat de l'homme contre le démon.

Cette épopée n'est pas finie. Toujours ancienne et toujours nouvelle, chacun de nous en est le héros ou la victime. Il en est de même des créatures qui nous environnent. Plus souvent qu'on ne pense elles sont entre les mains de Satan des instruments de sa haine contre l'homme. Dépositaire de tous les mystères du monde moral et de toutes les traditions vraies de l'humanité, l'Église n'a rien de plus à cœur que de tenir toujours présentes à l'esprit de ses enfants les redoutables vérités dont une Providence attentive avait pris soin de conserver la connaissance, même aux peuples païens.

« Autrefois, nous dit-elle par la bouche des Pères, les démons trompaient les hommes en prenant différentes formes, et se tenant au bord des fontaines et des fleuves, dans les bois et sur les rochers, ils surprenaient par leurs prestiges les mortels insensés. Mais depuis la venue du Verbe divin, leurs artifices sont impuissants, le signe de la croix suffit pour démasquer toutes leurs fourberies ». Signaler la présence de ces êtres malfaisants, là ne se borne pas la sollicitude de l'Église. Grâce à la puissance qui lui a été donnée par le vainqueur même du démon, elle a préparé et remis aux mains de l'homme **toutes les armes nécessaires pour chasser l'ennemi ou se préserver, lui et les créatures, de ses perfides attaques.**

En effet, « il y a un livre dont nul ne peut, sans abjurer la foi, récuser le témoignage ou décliner la compétence : c'est **le Rituel romain,** l'organe le plus sûr et le plus autorisé de la doctrine orthodoxe, le monument le plus authentique de la tradition. Non seulement l'existence des démons y est affirmée à chaque page, mais les ruses de Satan, ses manœuvres, ses noires entreprises contre les hommes et contre les créatures, y sont signalées minutieusement, je dirais presque décrites (*Vie du Curé d'Ars*, t. I, p. 386) ». Nul livre ne fait mieux connaître les princes de la Cité du mal dont l'histoire nous occupe en ce moment ; nul ne confirme plus puissamment ce que nous avons dit jusqu'ici et ce que nous dirons encore.

Le Rituel s'ouvre par des **exorcismes** sur le nouveau-né, qu'on présente au baptême, et sur les éléments qui doivent servir à sa régénération. L'enfant devient homme et les exorcismes continuent. Toutes les créatures, avec lesquelles il va se trouver en contact pendant son pèlerinage, sont infectées. Pour chasser le démon, l'Église exorcise l'eau et la bénit. Eau puissante qu'elle conjure ses enfants de garder soigneusement dans leurs demeures, afin d'en répandre sur eux et sur tout ce qui les environne. Dans le même but, elle exorcise et bénit le pain, le vin, l'huile, les fruits, les maisons, les champs, les troupeaux. Enfin, quand l'homme est sur le point de quitter la vie, elle emploie de nouvelles bénédictions, afin de le soustraire aux puissances des ténèbres.

Or, que renferme chaque exorcisme ? Il renferme **trois actes de foi** : acte de foi à l'existence des démons ; acte de foi à leur action réelle et permanente, générale et individuelle sur l'homme et sur les créatures ; acte de foi sur la puissance donnée à l'Église de chasser l'usurpateur,

Et maintenant, s'il y a quelque chose d'étrange, n'est-ce pas l'inattention avec laquelle des chrétiens, soumis cependant d'esprit et de cœur à la sainte Église, passent à côté de ces exorcismes, si clairs, si positifs, sans être frappés des conclusions qu'ils renferment ? Aujourd'hui surtout il est nécessaire d'en signaler quelques-unes.

Donc, sans sortir de nos livres liturgiques, veut-on savoir avec certitude quelle est l'action démoniaque sur l'homme et sur le monde, et de quelles manières elle se diversifie ? Ouvrons le Rituel, auquel nous joindrons **le Pontifical** : cet autre monument non moins officiel de la foi catholique, cet autre trésor non moins précieux de toute vraie philosophie. Qu'est-il enseigné dans ces livres ?

Il est enseigné que **les démons peuvent enlacer l'homme de liens visibles et invisibles, comme un vainqueur peut charger de fers son prisonnier ;**

Qu'ils peuvent fermer son esprit à l'intelligence des choses divines ;
Qu'ils peuvent corrompre l'eau, et y faire paraître des fantômes, ce qui constitue l'hydromancie ;
Qu'ils peuvent hanter les maisons, les souiller et en rendre le séjour pénible et dangereux ;
Qu'ils peuvent répandre la peste, corrompre l'air, compromettre la santé de l'homme, troubler son repos et le molester de toutes manières ;

Qu'ils peuvent infester non seulement les lieux habités, mais les lieux solitaires, y répandre la terreur, et en faire le foyer de maladies contagieuses ou le théâtre de molestations inquiétantes ;

Qu'ils peuvent attaquer l'homme dans son corps et dans son âme, fondre sur lui en grand nombre, se présenter à lui sous formes de spectres ou de fantômes ;

Qu'ils peuvent soulever des tempêtes, envoyer des ouragans, des trombes, des grêles, des foudres, en un mot, mettre les éléments au service de leur haine éternelle ;

Qu'ils peuvent prêter à l'homme leur vertu malfaisante, s'emparer de lui, le posséder, communiquer à son esprit des connaissances et à son corps des forces et des aptitudes surhumaines ;

Qu'ils peuvent, enfin, le harceler d'une manière plus terrible dans ses derniers moments ; et, au sortir du corps, disputer à son âme le passage à la bienheureuse éternité (*Rituel, passim* ; Pontifical, surtout la bénédiction des cloches).

De ces enseignements, puisés aux sources les plus pures, résultent deux choses : la première, la certitude d'une action incessante, générale et particulière des démons sur l'homme et sur les créatures ; la seconde, la possibilité de communications directes, sensibles, matérielles, des démons avec l'homme et de l'homme avec les démons. De là, les évocations, les pactes, les obsessions, les possessions, les maléfices, dont l'existence, si souvent attestée par l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, ne peut être niée sans renoncer à toute croyance divine et humaine.

D'ailleurs, pour quiconque veut réfléchir, ni la difficulté intrinsèque de ces communications, ni les formes étranges qu'elles peuvent revêtir, ne sont un motif de douter. Notre âme n'est-elle pas en communication permanente avec notre corps ? Si l'esprit peut communiquer avec la matière, où serait l'impossibilité radicale pour un esprit de communiquer avec un autre esprit ? S'agit-il des formes ? Les annales du genre humain ne commencent-elles pas par une manifestation démoniaque ? A tous les points de vue, cette manifestation n'est-elle pas une des plus étranges ? Cependant elle a été admise par tous les peuples. Il n'en est aucun dont les traditions n'aient conservé le souvenir du fait génésiaque, cause première du mal et de tout mal.

Que dis-je ? Cette communication primitive, réelle, palpable de Satan avec l'homme, est un **dogme de foi** aussi certain que l'Incarnation du Verbe. « Pas de Satan, pas de Dieu », disait Voltaire. Il faut ajouter : Pas de Satan, pas de chute ; pas de chute, pas de Rédemption ; pas de Rédemption, pas d'Incarnation ; pas d'Incarnation, pas de christianisme ; pas de christianisme, pyrrhonisme universel.

Notre but n'est pas d'expliquer en détail l'action sensible et multiforme des princes de la Cité du mal sur l'homme et sur les créatures. On peut la voir dans les savants ouvrages de MM. de Mirville, Des Mousseaux et Bizouard. Toutefois les circonstances actuelles ne permettent pas de passer sous silence certaines manifestations démoniaques, d'autant plus dangereuses qu'on s'efforce d'en nier la véritable cause. Nous voulons parler des communications directes avec les esprits, des tables tournantes et autres pratiques, qui naguère ont mis en émoi l'ancien et le nouveau monde, qui n'ont jamais cessé et qui aujourd'hui se produisent avec une recrudescence inouïe.

Ce qui nous a **le plus étonné** à l'apparition de ces phénomènes, c'est **l'étonnement général** qu'ils ont produit. On dirait que, pour les hommes de ce temps, la raison est frappée d'impuissance, la théologie non avenue, l'histoire muette. Le premier dogme de la raison est que deux maîtres opposés se disputent l'humanité, qui vit nécessairement sous l'empire de l'un, ou sous l'empire de l'autre. A la vue du monde actuel s'émancipant rapidement du règne du christianisme, il était très facile et très logique de conclure qu'il retombait avec la même vitesse sous le règne du satanisme.

Or, Satan est toujours le même. En revenant dans le monde, il revient avec tous les attributs de son antique royauté. Oracles, prestiges, manifestations variées, tout le cortège de séductions, signes et instruments de règne, dont il avait rempli le monde ancien, dont il remplit encore le monde idolâtre, devaient nécessairement reparaître dans un monde, redevenu son domaine par l'éloignement du christianisme. La raison dit cela, comme elle dit : Deux et deux font quatre.

Et la théologie ? Il y a six cents ans que l'Ange de l'école, exposant la doctrine de l'Église, disait, comme son maître, saint Augustin : « Les démons sont attirés par certains genres de pierres, de plantes, de bois, d'animaux, de chants et de rites ; en tant que signes de l'honneur divin dont ils sont très jaloux. Ils se donnent pour les âmes des morts. Ils apparaissent souvent sous la forme des bêtes qui désignent leurs qualités. Ils disent quelquefois la vérité pour mieux tromper, et descendent à certaines familiarités, afin d'amener les hommes à se familiariser avec eux. » Dans ces quelques lignes, que nous développerons plus tard, n'avons-nous pas l'explication, abrégée sans doute, mais exacte de ce qui se passe sous nos yeux ? Ainsi parle la théologie.

Et l'histoire ? S'agit-il en particulier du bois qui s'anime et qui rend des oracles ? C'est un fait démoniaque, dont l'existence, quarante fois séculaire, a pour témoin l'Orient et l'Occident. Quoi de plus célèbre, dans l'histoire profane, que les chênes dodoniques ? Et quoi de plus avéré ? Si, comme on voudrait le prétendre, il est faux que jamais des arbres aient rendu des sons articulés, la croyance soutenue, pendant plusieurs milliers d'années, à ce fait attesté par les hommes les plus graves, accompli au milieu des peuples les plus policés, serait plus incroyable que le fait lui-même. D'ailleurs, n'est-il pas mis hors de doute par le livre où tout est vérité ? Qui n'a pas lu dans l'Écriture les anathèmes lancés contre quiconque dit au bois de s'animer, de se lever, de parler, comme un être vivant ? « Malheur à celui qui dit au bois : Anime-toi et lève-toi. Mon peuple a demandé des oracles à son bois ; et son bâton lui a répondu ».

Afin de spécifier de plus en plus la question, s'agit-il des **tables tournantes et parlantes** ? Elles sont connues dès la plus haute antiquité. Sur ce phénomène démoniaque, qui ne peut étonner que l'ignorance, nous avons entre autres le témoignage péremptoire de Tertullien. Dans son immortel *Apologétique*, c'est-à-dire dans un écrit où il ne pouvait rien avancer de contestable, sans compromettre la grande cause des chrétiens, ce Père, né au sein du paganisme et profondément instruit de ses pratiques, nomme en toutes lettres les tables que les démons font parler. Ce qu'il y a de plus remarquable, il en parle non comme d'un fait extraordinaire et obscur, mais comme d'une **chose habituelle et connue de tout le monde**. Sans hésiter, il désigne par leur nom les agents spirituels du phénomène, certain de devenir la risée de l'empire, si, à l'instar de nos prétendus savants, il avait voulu l'expliquer par des fluides.

Le témoignage du grand apologiste est trop précieux pour n'être pas cité en entier. « Nous disons qu'il y a des substances purement spirituelles, et leur nom n'est pas nouveau. Les philosophes connaissent les démons : témoin Socrate lui-même qui attendait l'ordre de son démon, pour parler et pour agir. Pourquoi pas ? Puisqu'il avait, l'histoire le rapporte, un démon attaché à sa personne, dès son enfance. Quant aux poètes, tous savent parfaitement que les démons dissuadent du bien. En effet, leur travail est de **détruire l'homme** : *Operatio eorum est hominis eversio*. C'est par la perte de l'homme, qu'ils ont inauguré leur malice. Au corps, ils envoient des maladies et de cruels accidents ; à l'âme, des mouvements violents, subits et extraordinaires.

« Pour atteindre la double substance de l'homme, ils ont leur subtilité et leur ténuité. Puissances spirituelles, ils ont toute facilité de demeurer invisibles et insensibles, en sorte qu'ils se montrent plutôt dans leurs œuvres qu'en eux-mêmes. Attaquent-ils les fruits et les moissons ? Ils insinuent, dans la fleur, je ne sais quel souffle empoisonné qui tue le germe ou empêche la maturité : comme si c'était l'air vicié par une cause inconnue qui envoie des exhalaisons pestilentielles. C'est par la même contagion latente, qu'ils excitent dans les âmes des fureurs, de honteuses folies, de cruelles voluptés, accompagnées de mille erreurs, dont la plus grande est d'aveugler l'homme au point de procurer un démon, par le sacrifice, son mets favori, la fumée des parfums et du sang.

« Il est une autre volupté dont il est jaloux, c'est d'éloigner l'homme de la pensée du vrai Dieu, par des prestiges menteurs, dont je vais dire le secret. Tout esprit est oiseau. Cela est vrai des anges et des démons. En un moment ils sont partout. Pour eux tout le globe est un même lieu. Ce qui se fait partout, ils le savent aussi facilement qu'ils le disent. Leur volonté est prise pour la divinité, parce qu'on ne connaît pas leur nature. Ainsi, ils veulent passer pour être les auteurs des choses qu'ils annoncent ; et, en effet, ils le sont souvent des maux, jamais des biens » (*Apolog.*, c. XXII.)

Leur célérité naturelle est pour les démons un premier moyen de connaître les choses qui se passent à distance, ou qui sont sur le point d'arriver. Il en est un autre c'est la connaissance des dispositions de la Providence, au moyen des **prophéties** qu'ils entendent lire et dont ils comprennent *naturellement* le sens, **beaucoup mieux que nous**. Puisant à cette source la notion de certaines circonstances des temps, ils singent la Divinité, en volant l'art de deviner. Pères et fils du mensonge, ils enveloppent leurs oracles d'ambiguïté, lorsqu'ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas répondre ; de manière que, tel que soit l'événement annoncé, ils puissent défendre leurs paroles : Crésus et Pyrrhus en savent quelque chose²⁸.

Leur habitation dans l'air, leur voisinage des astres, leur commerce avec les unes, sont encore pour eux un moyen de connaître l'approche des événements physiques : pluies, inondations, sécheresses. A ces connaissances étonnantes ils ajoutent, pour s'attirer le culte de l'homme, un artifice plus dangereux : **ils se donnent pour guérir les maladies**. Que sont les guérisons qu'ils s'attribuent ? **Ils commencent par rendre l'homme malade ; puis, pour faire croire au miracle, ils prescrivent des remèdes nouveaux et même contraires. L'application faite, ils ôtent le mal qu'ils ont communiqué et font croire qu'ils l'ont guéri**».

Pour accréditer la foi à leur puissance et à leur véracité, ils joignent à ces **prétendues guérisons des prodiges surprenants**. L'histoire du paganisme ancien et moderne en est remplie. Tertullien se contente d'en citer quelques-uns, connus de tout l'empire romain et particulièrement des magistrats auxquels il adresse son *Apologétique*. « Que dirai-je des autres ruses ou des autres forces des esprits de mensonge ? L'apparition de Castor et de Pollux, l'eau portée dans un crible, le navire traîné avec une ceinture, la barbe devenue rousse au contact d'une statue : tout cela pour faire croire que les pierres sont des dieux et empêcher de chercher le Dieu véritable »²⁹.

La puissance des démons sur le monde physique est accompagnée d'une puissance non moins grande sur le monde spirituel. Chose frappante ! ils l'exercent aujourd'hui de la même manière qu'au temps de Tertullien. Alors il y avait des **médiums** qui faisaient apparaître des fantômes, qui évoquaient les âmes des morts ; qui donnaient le don de la parole à de petits enfants³⁰ ; qui opéraient une foule de prestiges en présence du peuple ; qui envoyaient des songes et faisaient parler les chèvres et les **tables** : deux sortes d'êtres qui, grâce aux démons, ont coutume de prédire l'avenir et de révéler les choses cachées.

Telle est la notoriété de tous ces phénomènes, que le grave apologiste les rapporte hardiment, sans phrase, sans précaution oratoire, sans crainte d'exciter un sourire ou de provoquer un démenti, de la part d'un public hostile et moqueur.

²⁸ L'oracle dit à ce dernier : « Aio te Romanos vincere posse, » ce qui est amphibologique

²⁹ Au moment où les Romains gagnaient une bataille en Macédoine, Castor et Pollux, demi-dieux protecteurs des Romains, apparurent à Rome et annoncèrent la victoire. - La vestale Tuscia porta de l'eau dans un panier ; sa compagne, la vestale Claudia, traîna au rivage, avec sa ceinture, un navire ensablé dans le Tibre, et portant la statue de Cybèle, la mère des dieux ; Domitius, à la barbe blonde, vit sa barbe devenir rouge au contact de la statue de Castor et de Pollux. De là le nom d'Oenobarbus, laissé à sa longue et fameuse postérité.

³⁰ On l'a vu vingt fois, au commencement du dernier siècle, chez les *Camisards* ; lire l'intéressante et très authentique *Histoire des Camisards*, par M. Blanc

Puis il ajoute : « Si la puissance des démons est si grande, lors même qu'ils agissent par des intermédiaires, comment la mesurer lorsqu'ils agissent directement et par eux-mêmes ? C'est elle qui pousse les uns à se précipiter du haut des tours ; les autres à se mutiler ; ceux-ci à se couper le bras et la gorge... il est connu de la plupart que les morts cruelles et prématurées sont l'œuvre des démons »³¹.

Le suicide ! il ne manquait que ce dernier trait pour compléter la ressemblance entre les phénomènes démoniaques du deuxième et du dix-neuvième siècle. Sous peine de renoncer à la faculté de lier deux idées, il faut donc conclure, en disant avec Tertullien : « La similitude des effets démontre l'identité de la cause ».

CHAPITRE XVI (FIN DU PRECEDENT.)

La puissance des démons réglée par la sagesse divine. - Ils punissent et ils tentent. - Ils punissent : preuves, l'Égypte, Saül, Achab. - Aveu célèbre du démon. - Ils tentent : preuves, Job, Notre Seigneur, saint Paul, les Pères du désert, tous les hommes - Pourquoi tous ne leur résistent pas. - Imprudence et châtement de ceux qui se mettent en rapport avec le démon. - Il tente par haine du Verbe Incarné.

Nous venons de dire la puissance des démons. Suivant les conseils de Son infinie sagesse, Dieu la maintient dans de justes limites. Il en résulte que les princes de la Cité du mal ne peuvent nuire à l'homme et aux créatures dans toute la mesure de leur haine. Non seulement Dieu restreint leur puissance, mais Il la dirige ; car, comme tout ce qui existe, cette puissance doit, à sa manière, contribuer à la gloire du Créateur.

Sur ce point essentiel dans le gouvernement de la Cité du bien, rappelons l'enseignement précis de la théologie catholique. « Les bons anges, dit saint Thomas, font connaître aux démons beaucoup de choses touchant les secrets divins. Ces révélations ont lieu toutes les fois que Dieu exige des démons certaines choses, soit pour punir les méchants, soit pour exercer les bons. Ainsi, dans l'ordre social, les assesseurs du juge notifient aux exécuteurs la sentence qu'il a portée. **Afin donc qu'il n'y ait rien d'inutile, dans l'ordre général, pas même les démons, Dieu les fait concourir à sa gloire, en leur donnant la mission de punir le crime, ou en leur laissant la liberté de tenter la vertu.**

Et ailleurs : « **Les mauvais anges attaquent l'homme de deux manières. La première, en l'excitant à pécher. Dans ce sens ils ne sont pas envoyés de Dieu ; mais quelquefois, suivant les conseils de Sa justice, Dieu les laisse faire. La seconde, en le punissant et en l'éprouvant : dans ce sens ils sont envoyés de Dieu.** »

Il faut remarquer qu'à cause de sa haine invétérée contre le Verbe, le démon est naturellement tentateur de l'homme : c'est là son office. Il faut remarquer, de plus, qu'il tente même lorsqu'il est envoyé pour punir. En effet, autre est son intention en punissant, autre celle de Dieu qui l'envoie. **Il punit par haine et par jalousie ; tandis que Dieu l'envoie pour venger les droits de Sa justice.**

Il faut remarquer, enfin, que cette délégation ou permission divine n'ajoute rien à la puissance naturelle des démons : elle ne fait que la déchaîner et en déterminer l'usage. Par l'intermédiaire des bons anges, **Dieu leur indique les lieux et les personnes auxquels ils doivent faire sentir leur redoutable présence, le genre et la limite des châtements ou des épreuves dont ils sont les ministres. Qui oserait s'élever contre cette conduite de la Sagesse infinie ? Dieu n'est-Il pas libre de faire, par qui Il veut et comme Il veut, rendre au méchant suivant ses œuvres, et acheter au juste la couronne qu'Il lui réserve ?**

De cette double fonction de punir et d'éprouver, donnée aux mauvais anges, les preuves abondent dans l'Écriture et dans l'histoire de l'Église. En voici quelques-unes.

Fonction de punir. - C'est par le démon que furent frappés de mort les premiers-nés des Égyptiens, en punition de l'opiniâtreté de ce peuple et de son roi à résister aux ordres de Dieu. Abîme de la justice divine ! Les démons avaient, par leurs prestiges, puissamment contribué à l'obstination de l'Égypte, et les démons eux-mêmes sont chargés de l'en punir ! Peut-être même ces esprits malfaisants avaient-ils le pressentiment de ce qui devait arriver. Tant il est vrai qu'en tout ce qu'ils font ils n'ont qu'un but, le mal de l'homme (*Vig.*, p. 92.)

On lit au premier livre des Rois : « Un mauvais esprit venu de la part du Seigneur tourmentait Saül. Cet esprit mauvais envoyé de Dieu s'emparait de Saül, et Saül prophétisait. » (*I Reg.*, XVI, 14 ; XVIII, 10.) Suivant les commentateurs, l'esprit mauvais dont il s'agit était un démon envoyé de Dieu pour punir Saül. « Le premier roi d'Israël, dit Théodoret, s'étant volontairement soustrait à l'empire du Saint-Esprit, fut livré à la tyrannie d'un démon ».

Saint Grégoire ajoute : « Le même esprit est appelé tout à la fois esprit du Seigneur et esprit mauvais : du Seigneur, pour marquer l'investiture d'une juste puissance ; mauvais, à cause du désir d'une injuste tyrannie ».

Ce texte sacré a cela de précieux qu'il ne prouve pas seulement la délégation divine donnée au démon, mais encore qu'il en détermine l'usage. Saül ne perd ni l'ouïe, ni la parole, ni la santé, comme certains possédés de l'Évangile : autre est la punition réglée par le Souverain Juge. En usurpant les fonctions sacerdotales, ce prince avait voulu devenir le voyant d'Israël, et il éprouve des agitations violentes, il voit des fantômes, il tombe dans des accès de fureur ; et dans cet état, qui manifeste toujours la présence de l'esprit de désordre, il rend des oracles incohérents.

Nous apprenons du même livre qu'un esprit de mensonge est envoyé par le Seigneur pour tromper Achab, roi d'Israël, en punition de son hypocrisie (*III Reg.*, c. ultim.). Afin d'abrégé : le dernier des livres sacrés, annonçant ce qui doit arriver à la fin des temps, nous montre quatre démons chargés de punir la terre, la mer et leurs habitants ; mais recevant, suivant les interprètes, leur mission de Dieu par le ministère des bons anges (*Apoc.*, VIII, et *Corn.* a *Lap.*, in *hunc loc.*)

³¹ Les prêtres gaulois faisaient tout cela. Les prêtres de Bouddha au Thibet se fendent le ventre. En Afrique et en Océanie, on se coupe les doigts, on se fait des incisions au visage.

Dans les siècles intermédiaires entre l'Ancien Testament et la consommation du monde, la mission de punir déléguée au démon n'a jamais été suspendue. Comme preuve entre mille, citons seulement un fait célèbre dans l'histoire. Nous disons célèbre, puisqu'il a donné lieu à quatre conciles. C'était au siècle de **Charlemagne**. On faisait une translation solennelle des reliques des saints martyrs Pierre et Marcellin. De nombreux miracles s'opéraient sur leur passage ; mais il y en eut un qui étonna plus que les autres. Une jeune fille possédée fut amenée à un des prêtres pour qu'il l'exorcisât. Le prêtre lui parla latin. Quel fut l'étonnement de la foule, lorsqu'on entendit la jeune fille répondre dans la même langue !

Étonné lui-même, le prêtre lui demanda : «Où as-tu appris le latin ? de quel pays es-tu ? quelle est ta famille ? » Par la bouche de la jeune fille le démon répondit : «Je suis un des satellites de Satan, et j'ai été longtemps portier des enfers, Mais depuis quelques années, nous avons reçu ordre, moi et onze de mes compagnons, de **ravager le royaume des Francs**. C'est nous qui avons fait manquer les récoltes de blé et de vin, et attaqué toutes les autres productions de la terre qui servent à la nourriture de l'homme. C'est nous qui avons fait mourir les bestiaux par différents genres d'épidémies, et les hommes eux-mêmes par la peste et par d'autres maladies contagieuses. En un mot, c'est nous qui avons fait tomber sur eux toutes les calamités et tous les maux, dont ils souffrent depuis plusieurs années. »

«Pourquoi, lui demanda le prêtre, une pareille puissance vous a-t-elle été donnée ?» Le démon répondit : «A cause de la malice de ce peuple et des iniquités de tout genre de ceux qui le gouvernement. Ils aiment les présents et non la justice ; ils craignent l'homme plus que Dieu. Ils oppriment les pauvres, demeurent sourds aux cris des veuves et des orphelins et vendent la justice. Outre ces crimes, particuliers aux supérieurs, il y en a une multitude d'autres qui sont communs à tous : le parjure, l'ivrognerie, l'adultère, l'homicide. Voilà pourquoi nous avons reçu ordre de leur rendre suivant leurs œuvres».

«Sors, lui dit le prêtre en le menaçant, sors de cette créature. - J'en sortirai, répondit-il, non à cause de tes ordres, mais à cause de la puissance des martyrs, qui ne me permettent pas d'y demeurer plus longtemps». A ces mots il jeta violemment la jeune fille par terre, et l'y tint pendant quelque temps comme endormie. Bientôt il se retira ; et la possédée, sortant comme d'un profond sommeil, par la puissance de Notre-Seigneur et par les mérites des bienheureux martyrs, se leva saine et sauve en présence de tous les spectateurs. Une fois le démon parti, il lui fut impossible de parler latin ; ce qui montra clairement que ce n'était pas d'elle-même qu'elle parlait cette langue, mais le démon qui la parlait par sa bouche.

Le bruit de cet événement, accompli en présence d'une multitude de témoins, se répandit partout et ne tarda pas à venir aux oreilles de l'Empereur. Charlemagne était un grand homme, mais non à la manière des pygmées de nos jours qui usurpent ce titre. **Charlemagne était un grand homme, parce qu'il était un grand chrétien**. Comme tel, il croyait, avec l'Église et le genre humain tout entier, aux démons et à leur puissance sur l'homme et sur les créatures. À la vue du prodige et des fléaux qui désolaient l'empire, il ne dit pas, comme les petits grands hommes d'aujourd'hui : Échenillez, drainez, soufrez : il suffit.

Composant un antidote avec le venin même du serpent, **Charlemagne convoque les évêques**. De concert avec eux, il ordonne dans tout l'empire **trois jours de jeûne et de prières publiques**. Comme ce n'est pas assez de guérir le mal, mais qu'il faut en prévenir le retour, le grand Empereur fait assembler **quatre conciles** sur les différents points des Gaules, afin de **pourvoir à la correction des abus et à la réforme des mœurs**. Ces conciles furent tenus à Paris, à Mayence, à Lyon et à Toulouse : de sages règlements y furent établis, et après ce *drainage catholique* les fléaux cessèrent et l'abondance revint.

Fonction d'éprouver. - Tout le monde connaît l'**histoire de Job**. Écrite sous l'inspiration de Dieu Lui-même, cette histoire **est la preuve éternellement péremptoire de la puissance donnée au démon d'éprouver le juste**. Grand parmi tous les princes de l'Orient, père d'une belle et nombreuse famille, possesseur paisible d'immenses richesses, patriarche à la foi d'Abraham, Job excite la jalousie de Satan. Le Roi de la Cité du mal demande la permission de le soumettre à l'épreuve. Dieu, qui connaissait l'âme de Son serviteur, accorde le permission demandée. Il savait que cet or pur jeté au creuset de la douleur en sortirait plus brillant ; que le triomphe de la faiblesse humaine aidée de la grâce deviendrait la confusion de Satan, l'admiration des siècles et le modèle de toutes les victimes de l'adversité.

Comme celle de punir, la mission d'éprouver est déterminée par la sagesse divine ; le texte sacré nous en fournit encore la preuve. « Le Seigneur dit à Satan : Tout ce que Job possède t'est livré ; mais tu n'étendras pas la main sur sa personne » (*Job.*, I, 12.) Nous voyons, en effet, dans ce premier assaut, toutes les possessions de Job impitoyablement frappées et si bien anéanties, que le saint homme peut prononcer en toute vérité le mot de résignation sublime qui, depuis quatre mille ans, retentit à tous les échos du monde : **« Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai. Le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que le nom du Seigneur soit béni. »** (*id.*, 21.)

Job est dépouillé de tout ; mais la santé lui reste. Malgré la puissance de sa haine, le démon n'a pu faire tomber un cheveu de la tête de sa victime. Furieux de voir que sa malice ne fait que donner à la vertu de Job un éclat qui le confond, Satan revient à la charge : il demande à Dieu la permission de frapper Job dans sa chair. A peine obtenue, le patriarche est couvert de la tête aux pieds d'un ulcère de la pire espèce. Avec autant de résignation qu'il a reçu la perte de ses biens, Job accueille la perte de sa santé.

Afin de l'exaspérer et de lui arracher, sinon des blasphèmes, du moins un murmure, Satan emploie contre l'héroïque patriarche le dernier des êtres chéris qui lui reste. Complice de l'esprit mauvais, la femme de Job lui dit : Maudis celui qui te frappe. Job répond en le bénissant (*Job*, II, 7-10.) C'en est fait, l'épreuve est finie ; Satan est confondu ; le triomphe du juste complet. Devenu l'admiration des anges et des hommes, Job n'a plus qu'à attendre les bénédictions divines, récompense de sa victoire.

Sans parler de la tentation de Notre Seigneur au désert, nous trouvons dans le Nouveau Testament une mission semblable donnée au démon, à l'égard de saint Paul. Écoutons le grand Apôtre : « Et de peur que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillît, il m'a été donné l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, chargé de me souffleter. C'est pourquoi, trois fois j'ai demandé au Seigneur de l'éloigner de moi, et Il m'a dit : Ma grâce vous suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité » (II Cor., XII, 7,8.) Remarquons-le bien, saint Paul ne dit pas : Un ange de Satan me soufflette ; mais il dit «Un ange de Satan m'a été donné, *datus est mihi*, pour me souffleter». Cet ange, ajoutent les commentateurs, n'est pas autre chose qu'un **démon à qui Dieu permet de tenter la chasteté du grand Apôtre, comme il avait permis à Satan lui-même de tenter la patience de Job.**

Mais pourquoi saint Paul appelle-t-il soufflets, et non simplement tentations, les attaques que lui fait subir l'ange de Satan ? Le voici : à l'égard des saints, les tentations de la chair produisent l'effet d'un soufflet appliqué sur la joue. Elles ne les blessent pas, mais elles leur font monter la rougeur au visage et éprouver **les salutaires douleurs de l'humiliation**. Plus la sainteté est grande, plus l'humilité doit être profonde, *quanto magnus es, humilia te in omnibus*. Quoi de plus conforme aux sages conseils de Dieu sur Ses élus, que Paul, élevé au troisième ciel, fût sans cesse rappelé au sentiment de sa faiblesse et de son néant, par le démon le plus propre à l'humilier ! « Ce moniteur, dit saint Jérôme, fut donné à Paul pour réprimer en lui l'orgueil ; de même qu'on place derrière le triomphateur, sur son char, un esclave chargé de lui redire sans cesse : Souviens-toi que tu es homme ».

Paul a compris l'intention paternelle de son divin Maître. Athlète généreux, il ceint ses reins au combat, et, assuré que l'épreuve tournera à la honte de son ennemi, il s'écrie : « Eh bien ! je me glorifierai avec bonheur de mes soufflets, de mes humiliations, de mes infirmités ; plus la lutte sera vive, plus grand sera l'éclat de la force divine qui combat en moi » (II Cor., XII, 9.)

En effet, l'Orient et l'Occident, Jérusalem, Athènes, Rome, voient passer l'infatigable combattant. Malgré son importun moniteur, il marche de victoire en victoire, jusqu'au jour où, le démon à jamais confondu, Paul entonne **l'hymne de la délivrance et du triomphe éternel** : « J'ai combattu un bon combat ; j'ai achevé ma course ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice (II Tim., IV, 7.)

L'histoire de l'Église offre mille exemples éclatants de la même délégation, ou permission divine donnée aux démons. Pour n'en citer qu'un seul, est-il rien de plus célèbre que les tentations de saint Antoine et des Pères du désert ? Veut-on voir briller de tout son éclat une de ces belles harmonies, qu'on rencontre à chaque instant dans les conseils de Dieu ? Il faut se reporter aux circonstances de ces luttes formidables.

On était au milieu du troisième siècle. La guerre contre l'Église allait devenir la plus affreuse mêlée, disons mieux, la plus horrible boucherie que le monde eût encore vue. D'un bout de l'empire à l'autre, allait retentir le cri sanguinaire : Les chrétiens au lion ! Et des milliers de jeunes enfants, de vierges timides, de faibles femmes allaient descendre dans les amphithéâtres et lutter corps à corps avec les bêtes féroces et avec les ministres de Satan, plus féroces que les bêtes.

A ce moment précis, Dieu fait partir pour les saintes montagnes de la Thébàïde de nouveaux Moïses. « Dévoués tout entiers au service de Dieu, dit Origène, et dégagés des soucis de la vie, ils sont chargés de combattre pour leurs frères, par la prière, par le jeûne, par la chasteté, par la pratique sublime de toutes les vertus. » (*Homil. XXIV in Num.*)

Jamais mission ne sera mieux accomplie. Du fond de leur solitude, Paul, Antoine, Pacôme, et leurs nombreux disciples élevèrent vers le ciel leurs mains suppliantes, et la voix de la vertu, en terrassant Dioclétien et Maximien, obtiendra la victoire aux martyrs et Constantin à l'Église.

Satan voit ce qui se prépare, et il rugit. Dieu lui permet de se déchaîner contre les intercesseurs, dont la puissante prière va ébranler ses autels et détruire son empire. La lutte sera une **lutte à outrance**. Afin de rendre plus éclatante la gloire du triomphe et la honte de la défaite, elle aura lieu dans la forteresse même du démon et contre ses plus redoutables satellites. Quelle était cette forteresse ? C'étaient les déserts de la haute Égypte, espèce de bagne, où la justice de Dieu tenait relégués les plus terribles de ces esprits malfaisants.

Ceci n'est point une supposition vaine, c'est un fait. Ne lisons-nous pas dans l'histoire de Tobie que l'archange Raphaël, ayant saisi le démon qui tourmentait Sara, le confina dans les déserts de la haute Égypte, où il l'enchaîna ? Maître souverain de toutes les créatures, Dieu ne peut-Il pas prescrire aux démons certaines limites à leur pouvoir, aussi bien par rapport aux temps et aux lieux, que par rapport aux personnes et aux choses ? Dans l'Évangile Notre Seigneur fait allusion aux mêmes solitudes. Parlant d'un démon chassé de l'âme, Il dit qu'il s'en va dans des pays arides et sans eau, où il recrute sept autres témoins plus méchants que lui (*Luc., XI, 24.*) Quels sont ces pays mal famés ? Les plus savants interprètes répondent sans hésiter : « Ce sont les affreux déserts, situés à la partie orientale de l'Égypte, vastes solitudes couvertes de sables brûlants, où il ne pleut jamais, où le Nil cesse d'être navigable, où le bruit affreux des cataractes remplit l'âme d'épouvante, et où fourmillent les serpents et les bêtes venimeuses ».

C'est là, dans ces lieux d'horreur, dont Satan faisait comme sa citadelle, que la sagesse divine conduit les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Paphnuce et leurs valeureux compagnons. C'est sur ce champ de bataille qu'ils auront à soutenir contre les démons **de fréquents, de gigantesques combats**. L'histoire les a décrits, et la vraie philosophie en donne la raison.

Comme celles qu'il entreprit contre Job et contre le grand Apôtre, ces luttes acharnées de Lucifer contre les héros de la Thébàïde tournèrent à sa honte et à la gloire des Saints. Écoutons l'illustre historien et l'ami de saint Antoine. « Le voyez-vous, s'écrie saint Athanase, ce fier dragon, suspendu au hameçon de la croix ; traîné par un licol comme une bête de somme ; un carcan au cou et les lèvres percées d'un anneau, comme un esclave fugitif ! Le voyez-vous, lui, si orgueilleux, foulé sous les pieds nus d'Antoine, comme un passereau, n'osant faire un mouvement, ni soutenir son aspect ! »

La puissance d'éprouver, que les démons manifestent quelquefois par des attaques extraordinaires, comme celles qu'on vient de lire, est habituelle chez eux. Nuit et jour, depuis la chute originelle, et sur tous les points du monde, ils

l'exercent à l'égard de chaque enfant d'Adam (S. Th., I p., q. CXIV, art. 1, ad 1.) Il en résulte que le Roi de la Cité du mal, auquel ils obéissent, est la cause indirecte de tous les crimes ; car c'est lui qui, en poussant le premier homme au péché, nous a rendus héritiers de l'inclination à toutes les iniquités (S. Th., I p., q. CXIV, art. 3, c.) Ajoutons que **le péché auquel il nous porte avec le plus de fureur, et qui lui cause une plus grande joie, à raison de son adhérence, c'est le péché d'impureté.**

Toutefois, la sagesse de Dieu détermine l'exercice de cette terrible puissance, et sa bonté en fixe les limites. Elles sont telles que nous pouvons toujours résister. **«Dieu est fidèle, dit saint Paul ; Il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces ;** il vous fera même tirer profit de la tentation, afin d'assurer votre persévérance».

Pour rendre palpable la consolante vérité enseignée par l'Apôtre, saint Ephrem emploie plusieurs comparaisons : « Si les muletiers, dit-il, ont assez de bon sens et d'équité pour ne pas charger leurs bêtes de somme de fardeaux qu'elles ne peuvent porter ; à plus forte raison, Dieu ne permettra pas que l'homme soit en butte à des tentations supérieures à ses forces. » Et encore « Si le potier connaît le degré de cuisson qu'il faut à ses vases, en sorte qu'il ne les laisse dans le four que juste le temps nécessaire pour donner à chacun la solidité et la beauté convenables ; à plus forte raison Dieu ne nous laissera dans le feu de la tentation, que le temps nécessaire pour nous purifier et nous embellir. L'effet obtenu, la tentation cesse». (*Tractatus de patientia.*)

Par malheur tous ne font pas usage de la grâce de résistance qui leur est donnée. Faibles, parce qu'ils sont présomptueux, ils succombent aux coups de l'ennemi ; une première défaite est bientôt suivie d'une seconde. **Satan les enivre de son venin, paralyse leurs forces, et reverse tellement leur sens moral, qu'ils en viennent à aimer leurs chaînes.** Au lieu de les épouvanter, le tyran qui les leur donne n'est plus qu'un être imaginaire, ou un agent puissant dont l'intimité peut en bien des rencontres procurer de sérieux avantages. C'est ainsi que l'homme augmente à son égard l'empire des démons, et cette puissance volontairement donnée est la plus redoutable de toutes. Par respect pour la liberté de l'homme, Dieu permet qu'il en soit ainsi, sauf à demander compte à l'homme de l'usage de sa liberté.

De là, naissent les pratiques occultes, au moyen desquelles l'homme se met en rapport direct et immédiat avec les esprits de ténèbres. Nous nommerons entre autres les pactes explicites ou implicites, le pouvoir de jeter des sorts et de faire apparaître le démon, d'en obtenir des réponses et des prestiges ou les moyens de satisfaire les passions. Comme nous l'avons vu, **toutes ces choses sont aussi anciennes que le monde et aussi vulgaires chez les peuples infidèles que le culte même des idoles.** Moins générales parmi les chrétiens, elles existent cependant sous des formes toujours anciennes et toujours nouvelles. Pour les nier, il faudrait déchirer l'histoire³²

De là aussi les lois, justement sévères, portées contre ceux qui se livrent à de semblables pratiques. Nous lisons dans le Lévitique : « Que l'homme ou la femme en qui sera un esprit pythonique ou de divination soient mis à mort sans miséricorde ». Et dans le Deutéronome : « Que nul ne se trouve en Israël qui purifie son fils ou sa fille, en les faisant passer par le feu, ou qui consulte les devins, et qui observe les songes et les augures ; qu'il n'y ait ni faiseur de maléfices, ni enchanteur, ni consultant de serpents et de magiciens, ni personne qui demande la vérité aux morts ».

Les anciennes législations chrétiennes ne sont pas moins rigoureuses. La dégradation, l'infamie, la prison temporaire ou perpétuelle, les peines corporelles, la mort et l'excommunication majeure, sont les châtiments qu'elles infligent aux adeptes du démon (Voir *Ferraris, ubi supra.*) Aux yeux de tout homme impartial, l'énormité du crime en lui-même et dans ses conséquences soit religieuses soit sociales, ainsi que l'exemple de Dieu Lui-même, justifient hautement nos aïeux. **Que notre époque nie les pratiques démoniaques et abolisse les peines qui les défendent, cela prouve simplement sa stupidité et l'influence trop réelle que le démon a reprise sur le monde.**

Ici encore, **si nous résumons les opérations des princes de la Cité du mal, nous voyons que leurs artifices infinis, comme leurs implacables fureurs, tendent au même but, la destruction du Verbe Incarné, en Lui-même et dans l'homme, Son frère.** Vérité effrayante et précieuse en même temps : effrayante, elle nous révèle la nature et la noirceur incompréhensible de la haine satanique ; précieuse, elle nous frappe d'une crainte salutaire, et, ramenant le mal à l'unité, oriente la lutte et nous donne la plus haute idée de nous-mêmes.

CHAPITRE XVII LES CITOYENS DES DEUX CITÉS.

Les hommes, citoyens des deux Cités. - Périls qui environnent leur existence physique et leur vie spirituelle. - Sollicitations incessantes des princes de la Cité du mal. - Moyens de défense donnés par le Saint-Esprit. - L'esclavage, la honte, le châtiment, attendent l'homme qui sort de la Cité du bien. - L'esclavage, premier salaire du déserteur de la Cité du bien, - Ce que c'est que la liberté. - Belle définition de saint Thomas. - Tableau de l'esclavage auquel se condamne le transfuge de la Cité du bien.

³² Voir le détail de la plupart des pratiques démoniaques dans la Constit. de Sixte V, *Caeli et terrae creator*, etc., 1886 ; *Ferraris*, art. *Superstitio*. - Cette puissance librement donnée au démon peut atteindre des limites qu'on ne saurait préciser. En parlant des géants, plusieurs Pères de l'Église, entre autres saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Lactance, saint Ambroise, disent : « Scitote vero nihil nos temere ac sine teste dicere, sed quae a prophetis pronuntiata sunt, declarare. Atque illi quidem (angeli) in cupiditatem prolapsi virginum, et carnis illecebra superati sunt... Ex illis qui ad virgines adhaeserunt, nati sunt quos gigantes appellerunt. *Athenag. Legat.*, etc. - (Gigantes) ex angelis et mulieribus generatos asserere divinae scripturae conditorem. S. *Ambr. de Noe et arca*. Ne serait-ce pas de là que serait venue la croyance aux demi-dieux, répandue chez tous les peuples païens ? Fondée, à ce qu'il paraît, sur la corporéité des anges, l'opinion de ces anciens Pères est complètement abandonnée. Saint Thomas dit : *Corpora assumpta ab angelis non vivunt.*

Toute société se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés ; nous connaissons les rois et les princes de la Cité du bien et de la Cité du mal. Quels en sont les citoyens ? Telle est la question à laquelle nous avons maintenant à répondre.

Les citoyens, ou les sujets de la Cité du bien et de la Cité du mal, sont **tous les hommes**. La raison, l'expérience et la foi nous l'ont dit : **il n'y a pas trois Cités, il n'y en a que deux**. Quoi qu'il fasse, **il faut que l'homme**, n'importe son nom et son rang, **appartienne à l'une ou à l'autre : cette alternative est impitoyable**. Commencée avec la vie, elle ne finit pas même à la mort. Jointe au double tableau du monde angélique et du monde satanique, qui vient de passer sous nos yeux, elle nous révèle **la vraie position de l'homme ici-bas**. Qui peut l'envisager sans être ému, jusque dans les profondeurs de son être ?

Notre corps, fragile comme un verre, vit entre deux forces épouvantables dont l'antagonisme pourrait à chaque seconde nous devenir fatal. D'après les calculs de la science, la colonne d'air qui pèse sur la tête de chacun de nous représente un poids de 20,000 livres. Qui nous sauve de la destruction ? Uniquement l'air qui est au dedans de nous, autour de nous, au-dessous de nous. Cet air fait résistance à la masse supérieure et rend la vie possible. Que l'équilibre vienne à se rompre, à l'instant l'homme est aplati.

Il en est de même de notre âme. Elle vit de sa vraie vie, **la vie de la grâce**, entre deux puissances ennemies, d'une force incalculable. A l'équilibre de ces deux puissances, elle doit d'éviter la ruine éternelle. **La conservation de notre vie spirituelle est donc un miracle non moins continu, non moins étonnant, mais bien plus digne de reconnaissance, que la conservation de notre vie physique**.

Dans les mêmes conditions est évidemment placée **l'existence des sociétés**. L'influence plus ou moins déterminante du monde angélique ou du monde satanique rend compte des alternatives de lumières et de ténèbres, de crimes et de vertus, de libertés et de servitudes, de gloire et de hontes, de prospérités et de catastrophes, qui signalent tour à tour les annales de l'humanité. Telle est la vraie philosophie de l'histoire. La preuve irrécusable de ce fait, révélateur de l'élévation et de la chute des empires, c'est l'histoire même de la Cité du bien et de la Cité du mal : bientôt nous l'esquisserons à grands traits.

Remarquons, en attendant, qu'une seule chose constitue, au moral comme au physique, **tout le péril de la situation**, c'est **la rupture de l'équilibre**. Elle a lieu, dans l'ordre spirituel, toutes les fois que l'homme donne la prépondérance sur lui-même à l'Esprit du mal, plutôt qu'à l'Esprit du bien : chose qui dépend de lui, uniquement de lui. Afin de le détourner de cet acte de coupable folie, auquel le sollicitent incessamment les princes de la Cité du mal, le Saint-Esprit ne se contente pas de lui fournir tous les moyens de résistance, il lui montre les conséquences de sa félonie. Elles sont terribles, soudaines, inévitables : c'est l'esclavage, la honte, le châtement. Triple rempart dont le Roi de la Cité du bien environne son heureuse Cité, afin de préserver Ses sujets de la tentation d'en sortir.

L'esclavage. - La liberté est fille de la vérité : *Veritas liberabit vos*. Régie par l'Esprit de vérité, **seule la Cité du bien est la patrie de la liberté**. Qu'en la désertant, pour entrer dans la Cité du mal, les transfuges apprennent à rougir. Non, ils ne glorifient pas la liberté, ils la déshonorent. Ils ne marchent pas à la conquête de l'indépendance, ils deviennent esclaves : ils le sont déjà. Depuis longtemps la logique et la foi ont prononcé leur sentence.

La liberté ne consiste pas à faire le mal, mais à **l'éviter**. Plus on l'évite, plus on est libre. « Il faut, dit saint Thomas, raisonner du libre arbitre comme de l'entendement. Le libre arbitre choisit parmi les actes qui se rapportent à la fin ; l'entendement tire les conclusions des principes. Or, chacun sait qu'il entre dans les attributions de l'entendement de tirer des conclusions, mais toujours logiquement déduites des principes donnés. Que si, en tirant une conclusion, il oublie, il dédaigne les principes, c'est une imperfection, une faiblesse de sa part.

« De même, que le libre arbitre ait la faculté de faire différents choix, mais toujours en rapport avec la fin proposée, en cela consiste sa perfection. **Lui arrive-t-il de faire un choix contraire à la fin dernière de l'homme ? Ce n'est pas une perfection, mais une faiblesse et un défaut**. De là il résulte que la liberté ou la perfection du libre arbitre est plus grande dans les anges, qui ne peuvent pas pécher, qu'en nous qui pouvons pécher. » (*S. Th.*, I p., q. LXII, art. 8, ad 3.)

Telle est donc la doctrine de l'Ange de l'école : la liberté est le pouvoir de faire le bien, comme l'entendement est la faculté de connaître le vrai. La possibilité de faire le mal n'est pas plus de l'essence de la liberté, que la possibilité de se tromper n'est de l'essence de l'entendement ; que la possibilité d'être malade n'est de l'essence de la santé. L'impeccabilité est la perfection de la liberté ; comme l'infailibilité est la perfection de l'entendement ; comme l'absence de maladie est la perfection de la santé.

Être peccable est donc un défaut dans la liberté, comme être faillible en est un dans l'entendement, comme être maladif en est un dans la santé. Il s'ensuit que plus l'homme pêche, plus il montre la faiblesse de son libre arbitre ; de même que plus il se trompe, plus il montre la faiblesse de sa raison ; de même que plus il est malade, plus il fait preuve de mauvaise santé. Plus aussi, en péchant et en déraisonnant, l'homme se dégrade et se rend méprisable ; car plus il se rapproche de l'enfant, qui n'a encore ni la liberté ni l'entendement, ou de l'insensé, qui ne l'a plus, ou de la bête, qui ne l'aura jamais.

Cette **vérité fondamentale** est la **première armure** dont le Saint-Esprit nous revêt, le premier motif donné à l'homme de se renfermer éternellement dans les limites de la Cité du bien. Beaucoup ne le comprennent pas. Séduits par les princes de la Cité du mal, un grand nombre en viennent à regarder le jour, où ils s'émancipent de la royauté du Saint-Esprit, comme le jour natal de leur liberté. Pauvres aveugles ! Qu'une fois du moins ils voient la vérité en face : rien ne leur est plus facile. Elle est burinée dans l'esclavage de toutes les facultés de leur âme, dans la dégradation de tous les membres de leur corps, dans toutes les pages souillées de leur vie prétendue indépendante.

Jeunes gens ou vieillards, riches ou pauvres, lettrés ou illettrés, qui, pour avoir déserté la Cité du bien, trahi les vœux de votre baptême, rougi de la foi de votre enfance et des pratiques de vos aïeux, vous croyez libres : êtes-vous ? Il est

vrai, vous marchez la tête haute, le regard assuré. Vos lèvres grimacent le rire et votre front se cache sous un masque de gaieté. Au son métallique de votre voix, au ton tranchant de vos paroles, on pourrait vous prendre pour les régents de l'humanité. **Pourtant vous n'êtes que des esclaves, des esclaves malheureux, des esclaves de la pire espèce.**

A la place d'un seul Maître, très haut et très saint, que vous refusez de servir comme Il l'entend, vous servez autant de maîtres qu'il y a en vous d'ignobles penchants ; et, hors de vous, autant de créatures qui peuvent vous procurer ou vous disputer l'insigne honneur de les satisfaire. Vous les servez, non comme vous l'entendez, mais comme ils l'entendent. Maîtres sans pitié, ils vous traînent la corde au cou, ou ils vous chassent le fouet à la main, dans toutes les voies ténébreuses du mal.

Entraînés loin du pays natal, vous avez oublié le chemin de nos temples ; mais vous savez par cœur le chemin des théâtres et d'autres lieux. Le calice du Dieu Rédempteur, où, avec la vie, on boit la vertu, l'honneur, la liberté, l'apaisement de l'âme et des sens, vous est à dégoût ; et vous buvez à longs traits au calice du démon, où, avec la mort, on boit le crime, la honte, l'esclavage, la fièvre de l'âme et les fureurs du désespoir. Trop grands à vos yeux, pour porter sur vous les insignes protecteurs de la Reine du ciel, vous portez, enchâssés dans l'or, les cheveux d'une courtisane. Hommes et non pas anges, il faut que vous aimiez la chair. Vous n'avez pas voulu aimer la chair immaculée de l'homme-Dieu, vous aimez la chair immonde d'une créature immonde.

En vain vous voudriez parfois respirer l'air de la liberté. Oisillons englués dans de perfides appeaux, vous ne pouvez prendre votre essor. A chaque tentative, une voix impitoyable, la voix de vos maîtres masculins ou féminins se fait entendre : Pas de résistance ; tu es à moi. En me donnant ta volonté, tu m'as tout donné. Donne-moi ton argent, donne-moi tes nuits ; donne-moi les roses de tes joues ; donne-moi la paix de ton âme ; donne-moi la santé de ton corps ; donne-moi la joie de ta mère ; donne-moi les espérances de ton père ; donne-moi l'honneur de ton nom et vous les donnez ! Êtes-vous libres ?

Silence ! esclaves ; ne profanez pas, en le prononçant, un mot qui vous accuse. Esclaves dans votre intelligence, tyrannisée par le doute et l'erreur ; esclaves dans votre cœur, tyrannisé par des appétits bestiaux, qu'est-ce que votre vie, sinon un linge souillé ? Et l'histoire de votre vie, sinon l'histoire d'un esclave ? Malheureux ! qui ne pouvez descendre dans votre conscience sans y entendre une voix qui vous accuse, ni regarder vos mains sans y voir la marque des fers, ou vos pieds sans y trouver le boulet du forçat ! Fils de roi, devenus gardeurs de porceaux : voilà ce que vous êtes. Il vous sied d'être fiers».

L'esclavage de l'âme : voilà ce que rencontrent tous les hommes qui mettent le pied hors de l'enceinte de la Cité du bien. Voilà ce qu'ils rencontreront éternellement ; car il est écrit : « **Où habite l'Esprit du Seigneur, là, et là seulement, habite la liberté** ».

Or, dans le monde moral comme dans le monde matériel, c'est une loi que la partie supérieure attire l'inférieure : *Major pars trahit ad se minorem*. A la servitude de l'âme s'ajoute nécessairement l'esclavage du corps : par conséquent, l'esclavage social. On ne saurait trop le redire, aujourd'hui surtout : **la liberté civile et politique ne se trouve ni à la pointe d'un poignard, ni à la bouche d'un canon, ni sous le pavé d'une barricade. Elle est fille, non d'une charte, ni d'une loi, ni d'une forme quelconque de gouvernement, mais de la liberté morale. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, tout peuple corrompu est un esclave-né. La liberté morale suppose la foi ; la foi, c'est la vérité ; la vérité ne réside que dans la Cité du bien.**

Voulez-vous en voir la preuve ? prenez une mappemonde. A côté du despotisme de l'erreur, que vous montre-t-elle ? Partout le despotisme de l'or, le despotisme de la chair, le despotisme de la matière ; et audessus de tous ces despotismes, le despotisme du sabre.

Qu'est-ce donc qu'une société qui secoue le joug du Saint-Esprit ? Témoins non suspects, les païens eux-mêmes répondent : « C'est un bétail sur un champ de foire, toujours prêt à se vendre au plus offrant ». Pas plus que l'histoire ancienne l'histoire moderne ne leur donne l'ombre d'un démenti.

Comment le bétail humain est-il traité ? **Comme il le mérite.** Satan, auquel il se livre en abandonnant le Saint-Esprit, lui envoie des maîtres de sa main. Néron, Héliogabale, Dioclétien et tant d'autres, se chargent de faire goûter à l'homme émancipé les douceurs de la liberté dont jouit la Cité du mal. Par un retour de miséricordieuse justice, Dieu Lui-même permet l'élévation de ces tigres couronnés. A ce propos, l'histoire rapporte un fait qui donne à réfléchir. Comme **les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent**, une bête cruelle, appelée Phocas, était assise sur le trône impérial de Rome. Par ses ordres le sang coulait à flots : et la bête le buvait avec délices. Révolté autant qu'affligé de ce spectacle, un solitaire de la Thébàïde s'adresse à Dieu et lui dit : Pourquoi, mon Dieu, l'avez-vous fait empereur ? Et Dieu lui répond : *Parce que je n'en ai pas trouvé un plus mauvais.*

Ainsi, conserver la liberté avec toutes ses gloires : tel est, pour l'humanité, le premier avantage de son séjour dans la Cité du bien ; perdre ce trésor et trouver l'esclavage : tel est, si elle ose en franchir l'enceinte, son premier châtement.

CHAPITRE XVIII (SUITE DU PRÉCÉDENT.)

La honte, second salaire du déserteur de la Cité du bien. - Dieu ou bête, pas de milieu pour l'homme. - Le citoyen de la Cité du bien devient dieu : preuves. - Le citoyen de la Cité du mal devient bête : preuves. - Une seule chose distingue l'homme de la bête, la prière. - Le citoyen de la Cité du mal ne prie plus. - Il vit du moi. - Ce qu'est ce moi. - Il perd l'intelligence : preuves. - Le châtement, troisième salaire du déserteur de la Cité du bien. - Châtiments particuliers. - Catastrophes universelles : le déluge d'eau, le déluge de sang, le déluge de feu.

La honte. - De libre devenir volontairement esclave est une honte. D'homme devenir bête en est une plus grande. Cette honte inévitable est le second rempart, dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien pour empêcher l'homme d'en sortir.

Se déifier ou se bêtifier : voilà les deux pôles opposés du monde moral. Dieu ou bête : telle est la suprême alternative dans laquelle se trouve placé l'homme ici-bas. La raison en est qu'il est obligé de vivre sous l'empire du Roi de la Cité du bien, ou sous l'empire du Roi de la Cité du mal. Or, l'un et l'autre de ces rois fait ses sujets à son image : Dieu, le Saint-Esprit les fait dieux ; bête, Satan les fait bêtes. La Cité du bien est une grande fabrique de dieux, et la Cité du mal une grande fabrique de bêtes. « Chacun de nous, dit saint Augustin, est tel que son amour. Aime la terre, tu seras terre ; aime Dieu, tu seras Dieu ».

Restez avec moi, dit le Saint-Esprit, et Je vous fais enfants de Dieu, Dieux véritables. Dieux, par l'être divin que Je vous communique ; Dieux, par la vérité de vos pensées ; Dieux, par la noblesse de vos sentiments ; Dieux, par la sainteté de votre vie ; Dieux, par l'indomptable puissance de votre volonté contre le mal, armé de sophismes, de promesses ou de menaces ; Dieux par le droit à l'héritage éternel de Dieu, votre Créateur et votre Père.

Le Saint-Esprit a tenu parole. Voyez ce que sont devenus les anges dociles à Sa voix. Resplendissants de gloire, inondés de voluptés, doués de tous les attributs divins, l'intelligence, la force, la bonté, ils approchent de Dieu, autant que le fini peut approcher de l'infini. Voyez l'humanité chrétienne dans ses vrais représentants, les apôtres, les martyrs, les vierges, ces légions de saints et de saintes, divinement enfantés depuis dix-huit siècles et au delà, sur tous les points du globe. A quelle hauteur ils élèvent l'humanité chrétienne au-dessus de l'humanité païenne, au-dessus de l'humanité qui cesse d'être chrétienne !

Que sera-ce si vous contemplez cette déification dans son complément, je veux dire dans les splendeurs de l'éternité ? C'est ici que la parole, expirant sur les lèvres, ne peut plus faire entendre que l'expression de son impression : « Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur même, si vaste qu'il soit, ne peut comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui sont devenus, par l'amour, Ses fils et Ses héritiers ». (*Cor.*, II, 9).

De son côté, le prince de la Cité du mal travaille avec acharnement à l'œuvre contraire. Qu'il attire un homme à lui ; il le prend dans ses griffes, **lui aveugle l'esprit**, lui corrompt le cœur, l'enivre de ses poisons et le transforme en bête. Regardez plutôt : une chose exceptée, la bête fait tout ce que fait l'homme. La bête mange, boit, dort, digère, marche, court, vole, nage, bâtit, calcule, parle, écrit, chante, voyage, prévoit, amasse, exerce tous les arts de la paix et de la guerre. En tout cela elle est égale à l'homme, quelquefois supérieure. Mais il est une chose que la bête ne fait pas, qu'elle ne peut pas faire, qu'elle ne fera jamais, et qui la laisse à une distance infinie au-dessous de l'homme c'est **la prière**. L'homme prie ; la bête ne prie pas. L'homme adore, la bête n'adore pas. C'est dire, en d'autres termes, qu'**entre l'homme et la bête une seule chose fait la différence, la religion**.

Or, le premier effet de l'action satanique sur l'homme est de le faire rougir de la religion ; et il en rougit ! La religion a **deux grandes manifestations : la prière et l'amour**. La prière est tellement le signe distinctif de l'homme que les païens l'ont défini un animal qui prie. Notre-Seigneur Lui-même définit le chrétien : **Un homme qui prie toujours**. Ainsi, **dès que l'homme cesse de prier, il tourne à la bête**. S'il ne prie plus du tout, il est tout à fait bête. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est la Vérité elle-même s'exprimant par la bouche de saint Paul, homme animal.

Or, il est notoire que le premier acte de l'homme devenu citoyen de la Cité du mal est de renoncer à la prière. Un exemple entre mille. S'il y a dans la vie ordinaire une circonstance où la prière soit sacrée, c'est l'heure solennelle du repas. Nous disons solennelle, parce que le repas est une action profondément mystérieuse. En mangeant, l'homme communie, il communie aux créatures, et de la manière la plus intime, puisqu'il les transforme en sa propre substance. Or, toutes les créatures sont viciées par l'Esprit du mal, à qui elles servent de véhicules, pour s'introduire dans l'homme et lui communiquer ses poisons. Séparée de la prière qui les purifie en chassant le démon, cette assimilation est évidemment pleine de périls. Ainsi l'a compris l'humanité tout entière³³.

De là, ce fait, autrement inexplicable, que tous les peuples, même païens, ont prié avant de manger. Le fait étant universel a donc une cause universelle. **Une cause universelle est une loi. Prier avant de manger est donc une loi de l'humanité.** Le mépris orgueilleux, le sourire imbécile n'y font rien. **Toujours il restera qu'on ne connaît dans la nature que deux sortes d'êtres qui mangent sans prier : les bêtes et ceux qui leur ressemblent.**

Nous disons qui leur ressemblent ; car on peut mettre au défi non seulement tous les contempteurs du *Benedicite*, ce qui est peu, mais tous les naturalistes du monde de trouver une différence entre l'homme qui mange sans prier et un chien ou un pourceau. S'assimiler aux bêtes dans une circonstance où tous les peuples, même païens, ont senti la nécessité de s'en distinguer : voilà ce qu'ils font ! Et parce qu'ils le font, ils se tiennent pour de grands esprits ! Il a fallu venir à notre époque d'épais matérialisme, pour rencontrer des hommes qui se croiraient déshonorés, si, deux fois le jour, ils ne s'assimilaient ostensiblement à l'âne ou au crocodile.

Un second signe de la religion, c'est l'amour. Le Saint-Esprit étant charité, de l'âme dans laquelle il réside il fait la charité vivante. **Le signe distinctif de la charité, c'est l'oubli de soi, pour Dieu et pour les autres ; l'oubli du corps au profit de l'âme, l'oubli porté jusqu'au sacrifice.** L'homme entre-t-il dans la Cité du mal ? à l'instant la charité disparaît : l'égoïsme lui succède. L'homme se souvient de lui, rien que de lui. Au lieu d'aller de soi aux autres, il va des autres à soi. L'égoïsme ne sait qu'un mot, mais il le sait à merveille, **moi**. Moi en tout ; moi partout ; moi toujours. Après moi, Dieu et Ses ordres ; après moi, les autres et leurs besoins et leurs désirs ; après moi, rien. Ce n'est pas assez ; l'égoïsme est

³³ Nous ne donnons ici qu'une raison de la prière avant le repas ; les autres sont expliquées dans notre ouvrage : *Le Signe de la Croix, au dix-neuvième siècle*.

le sacrifice des autres à soi. Innocence, honneur, fortune, repos, santé, vie même, ne sont rien pour lui, dès qu'il est question de se satisfaire.

Mais qu'est-ce que le moi de l'égoïste ? Est-ce son âme ? Nullement : car l'amour de l'âme, c'est la charité.

Qu'est-ce donc ? C'est la partie inférieure de son être, c'est le corps ; et dans le corps même, la partie la plus infime. En dehors de la foi, tout le travail de l'homme se rapporte, en dernière analyse, à la vie corporelle. Le boire et le manger en sont les éléments. Commencée par eux, soutenue par eux, elle finit par eux. Avoir de quoi boire et de quoi manger, l'avoir au gré de ses convoitises, l'avoir abondamment, s'assurer qu'on l'aura toujours : voilà le premier et le dernier mot de l'égoïsme. Le reste n'est qu'un moyen ou un résultat.

Or, le laboratoire de la vie animale, c'est le ventre. **C'est donc au ventre que se rapporte, en fin de compte, la vie de tout homme devenu sujet de celui qui est appelé la Bête, la Bête par excellence, la Bête dans tous les sens. De là, pour définir ces immenses, ces immondes troupeaux d'Epicure, la parole tout à la fois si énergique et si juste de l'apôtre, qui les appelle : adorateurs du Dieu ventre : *Quorum Deus venter est*. Ce qui est vrai de l'homme et de certains peuples l'a été de l'humanité elle-même la veille du déluge, et le sera plus encore vers la fin des temps.**

Cette honteuse assimilation de l'homme à la bête se développe dans toutes ses conséquences. Nous n'en citerons qu'une seule : c'est **la stupidité ou la perte de l'intelligence**. La bête est stupide, c'est-à-dire qu'elle ne comprend ni n'admire. Elle ne comprend pas : comprendre, c'est voir l'idée dans le fait (*Intelligere, in tus legere*.) Placez un triangle sous les yeux d'un chien ; il verra un objet matériel, formé de trois côtés égaux : mais l'idée de triangle lui échappe. Pourquoi ? Parce qu'au delà du domaine des sens il n'y a rien pour lui. La bête n'admire pas. Pour admirer, il faut comprendre. A coup sûr l'âne est moins impressionné de la vue d'un chef-d'œuvre, que de la vue d'un chardon. La bête donc ne comprend ni n'admire. Ainsi de l'homme qui devient bête.

Tombé des hauteurs de la foi, il n'a plus d'autre intelligence que celle de la matière et de la vie matérielle. Cherchez le but final de ses spéculations, de ses études, de ses découvertes, de sa politique, de tout ce mouvement fébrile qui l'entraîne et le consume : que trouverez-vous ? Le corps et ses appétits. Lumière, progrès, civilisation : quel est le sens de tous ces mots pompeux ? Traduits en prose vulgaire, ils signifient science du pot-au-feu, philosophie du pot-au-feu, amour du pot-au-feu, garantie et glorification du pot-au-feu. En termes différents, c'est le programme invariable et l'éternel refrain de tous les hommes et de tous les peuples, bêtifiés par la bête infernale. « Buvons et mangeons, car nous mourons demain. C'est notre bonheur, c'est notre destinée. Du pain et des plaisirs voilà tout l'homme »³⁴.

Ne me donnez pas comme preuves de l'intelligence de l'homme animal la manière habile dont il manipule la matière. L'hirondelle, le ver à soie, l'abeille, qui n'ont pas l'intelligence, la manipulent plus habilement que lui. Nous le répétons, **l'intelligence consiste à lire l'idée dans le fait, à voir la cause dans le phénomène** : non pas, remarquez-le bien, cette cause immédiate qui resplendit en quelque sorte à travers le fait ; mais **la vraie cause, la cause première et le but final**. Or, tout cela n'est connu que dans la Cité du bien.

A celui qui habite la Cité du prince des ténèbres parlez du monde des causes, du monde de Dieu et des anges, vrai domaine de l'intelligence : toutes ces réalités sont pour lui des abstractions ou des chimères ; il est stupide.

Que sera-ce si vous lui signalez l'intervention permanente, universelle, inévitable et décisive du monde inférieur ? Ses lèvres grimaceront le rire du mépris ; **il est stupide**.

Descendez de ces hauteurs ; dites-lui qu'il a une âme immortelle, créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu, destinée à un bonheur ou à un malheur éternel ; ajoutez que **l'unique affaire de l'homme étant de la sauver**, s'occuper de toutes les autres, excepté de celle-là, c'est chasser aux mouches et tisser des toiles d'araignée : il bâille ou il dort ; **il est stupide**.

Essayez de dérouler à ses yeux les merveilles de la grâce, tous ces chefs-d'œuvre de puissance, de sagesse et d'amour qui ont épuisé l'admiration des plus grands génies, vous parlez une langue dont il ne comprend pas un mot ; **il est stupide**.

Sermons, livres de piété ou de philosophie chrétienne, conversations religieuses, fêtes solennelles qui, avec les mystères les plus augustes, retracent à l'esprit et au cœur les plus grands bienfaits du ciel, comme les plus grands événements de la terre, en un mot, tout ce qui tient au monde surnaturel, l'ennuie ; il n'y comprend rien, il ne sent rien ; **il est stupide**. Mais parlez-lui argent, commerce, vapeur, électricité, machines, houille, coton, betteraves, bétail, prairies, engrais, production et consommation : il devient tout yeux et tout oreilles. Vous attaquez la question vitale de sa philosophie, la question du pot-au-feu. Il n'en connaît pas d'autre. « Oubliant sa dignité, dit le prophète, l'homme s'est tenu pour une bête sans intelligence, et il lui est devenu semblable ».

Le châtiment. - Afin de protéger la paix et la vie de ses sujets contre les attaques de l'ennemi, le Saint-Esprit environne sa Cité d'un troisième rempart plus solide que les premiers.

Si l'homme, quel qu'il soit, ose dire au Roi de la Cité du bien : Je ne veux plus vous obéir, *non serviam* ; à l'instant, de libre il devient esclave et marche à **l'abrutissement**. Entraîné à toutes les dégradations intellectuelles et morales, il commence dès cette vie l'enfer qui l'attend dans l'autre. Tel est, nous venons de le voir, le sort inévitablement réservé à l'individu. **La révolte contre le Saint-Esprit** devient-elle contagieuse, au point que, dans son ensemble, un peuple, ou le genre humain lui-même, ne soit plus qu'un grand insurgé ? alors le crime, débordant de toutes parts, attire des **châtiments exceptionnels**.

³⁴ *Du pain et des jeux* disaient les païens dans les beaux jours de leur civilisation.

Toute loi porte avec elle une sanction. Toute loi ayant pour sujet l'homme, composé d'un corps et d'une âme, est un glaive à double tranchant, qui frappe le **prévaricateur** dans les deux parties de son être. Prenez telle loi divine ou ecclésiastique qu'il vous plaira, si vous cherchez bien, tenez pour certain de trouver, sans préjudice de la sanction morale, une récompense ou une punition temporelle, attachée à l'observation ou à la violation de cette loi.

Pour omettre les fléaux particuliers, que l'humanité relise ses annales historiques et prophétiques. Trois grandes catastrophes y sont enregistrées. La première, c'est le déluge, ou la ruine du monde antédiluvien. Quelle fut la cause de ce cataclysme, dans lequel périt, huit personnes exceptées, la race humaine tout entière. Celui dont la main brisa les digues de la mer et ouvrit les cataractes du ciel nous la révèle en deux mots. « Mon Esprit, dit le Seigneur, ne demeurera pas longtemps dans l'homme, car l'homme est devenu chair ».

Cette redoutable sentence se traduit ainsi : « Malgré tous mes avertissements, l'homme a secoué le joug de Mon Esprit, esprit de lumière et de vertu ; il s'est livré à l'influence de l'esprit de ténèbres et de malice. Le monde surnaturel, son âme, moi-même, ne sommes plus rien pour lui. **De son corps il a fait son Dieu, il est devenu chair.** Créature coupable et dégradée, il est indigne du bienfait de la vie : il périra. » Et au déluge de crimes succéda le déluge d'eau qui les emporta tous.

Une seconde catastrophe, non moins éclatante que la première, c'est la ruine du monde païen. Oubliant la terrible leçon qu'il avait reçue, l'homme de nouveau s'était soustrait à l'action du Saint-Esprit. Livré corps et âme à l'Esprit mauvais, il en était venu à le reconnaître presque universellement pour son roi et pour son dieu. Sous mille noms divers, il l'adorait dans des millions de temples, d'un bout du monde à l'autre (*Omnes dii gentium daemonia. Ps. XCV, 5.*) : autant d'adorations, autant de sacrilèges, de cruautés et d'infamies. Comme avant le déluge d'eau, l'homme était redevenu chair ; au souffle des barbares, le monde païen disparut sous un déluge de sang.

Il est une troisième catastrophe, plus terrible et non moins certaine que les précédentes, c'est **la ruine du monde apostat du christianisme**, par le déluge de feu qui mettra fin à l'existence de la race humaine sur le globe. Foulant aux pieds les mérites du Calvaire et les bienfaits du Cénacle, **le monde des derniers jours se constituera en pleine révolte contre l'Esprit du bien. Plus que jamais esclave de l'Esprit du mal, il se livrera avec un cynisme inconnu à tous les genres d'iniquités. Tel sera le nombre des transfuges, que la Cité du bien sera presque déserte, tandis que la Cité du mal prendra des proportions colossales. Une troisième fois l'homme sera devenu chair. L'Esprit du Seigneur se retirera pour ne plus revenir : et un déluge de feu embrasera la terre, mille fois plus coupable, car elle sera mille fois plus ingrate, que la terre des païens et des géants.**

L'esclavage, la honte, le châtement : tel est donc le triple rempart que l'homme doit franchir pour sortir de la Cité du bien. A ces moyens extérieurs, si on ajoute les secours et les bienfaits de tout genre, prodigués aux habitants de cette heureuse Cité, n'est-on pas en droit de conclure que nul ne voudra la quitter ? L'expérience confirme-t-elle le raisonnement ? C'est ce que l'histoire va nous apprendre.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 1

INTRODUCTION. 4

CHAPITRE PREMIER. L'ESPRIT DU BIEN ET L'ESPRIT DU MAL. 9

Deux Esprits opposés, dominateurs du monde. - Preuves de leur existence : la foi universelle, le dualisme. - Inégalité de ces deux Esprits. - Leur existence suppose celle d'un monde supérieur au nôtre. - Nécessité de la démontrer. - La négation du surnaturel, grande hérésie de notre temps. - Ce qu'est le monde surnaturel. - Preuves de son existence : la religion, l'histoire, la raison. - Passages de M. Guizot.

CHAPITRE II. DIVISION DU MONDE SURNATUREL. 13

Certitude de cette division : le dualisme universel et permanent. - Cause de cette division : un acte coupable. - Origine historique du mal. - Explication du passage de saint Jean : Un combat eut lieu dans le ciel, etc. - Nature de ce combat. - Grandeur de ce combat. - Dans quel ciel il eut lieu. - Deux ordres de vérités : les vérités naturelles et les vérités surnaturelles. - Les anges connaissent naturellement les premières avec certitude. - L'épreuve eut pour objet une vérité de l'ordre surnaturel. - Chute des anges.

CHAPITRE III. DOGME QUI A DONNÉ LIEU À LA DIVISION DU MONDE SURNATUREL. 15

L'incarnation du Verbe, cause de la chute des anges. - Preuves : enseignement des théologiens. - Saint Thomas. - Viguier. - Suarez. - Catharin.

CHAPITRE IV. (SUITE DU PRÉCÉDENT.) 16

Naclantus. - Nouveau passage de Viguier. - Rupert. - Raisonnement. - Témoignage de saint Cyprien, de saint Irénée, de Cornélius à Lapide. - Conclusion.

CHAPITRE V. CONSÉQUENCE DE CETTE DIVISION. 17

Expulsion des anges rebelles. - Leur habitation : l'enfer et l'air. - Passages de saint Pierre et de saint Paul, - de Porphyre, - d'Eusèbe, - de Bède, de Viguier, - de saint Thomas. - Raison de cette double demeure. - Du ciel, la lutte descend sur la terre. - La haine du dogme de l'Incarnation, dernier mot de toutes les hérésies et de toutes les révolutions, avant et après la prédication de l'Évangile. - Haine particulière de Satan contre la femme. - Preuves et raisons.

CHAPITRE VI. LA CITÉ DU BIEN ET LA CITÉ DU MAL. 21

Influence du monde supérieur sur le monde inférieur, prouvée par l'existence de la Cité du bien et de la Cité du mal. - Ce que sont ces deux Cités, considérées en elles-mêmes. - Tout homme appartient nécessairement à l'une ou à l'autre. - Nécessité de les con-

naître à fond. - Etendue de la Cité du mal. - Réponse à l'objection qu'on en tire. - Le mal ne constitue qu'un désordre plus apparent que réel. - Gloire qu'il procure à Dieu. - Les combats de l'homme. - La puissance du démon sur l'homme vient de l'homme et non pas de Dieu. - Dieu n'est intervenu dans le mal que pour le prévenir, le contenir et le réparer.

CHAPITRE VII. (SUITE DU PRÉCÉDENT.) 25

Nouvelles preuves de la réparation du mal et de la possibilité du salut pour tous les hommes. - Doctrine catholique : la circoncision, la loi, le baptême. - Quelle foi nécessaire au salut et à la rémission du péché originel. - Doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. - Des enfants morts avant de naître. - Des adultes. - Résumé des preuves et des réponses.

CHAPITRE VIII. LE ROI DE LA CITÉ DU BIEN. 27

Le Saint-Esprit, roi de la Cité du bien : pourquoi. - Réponse de la théologie. - Différents noms du roi de la Cité du bien : Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet. - Explication détaillée de chacun de ces noms.

CHAPITRE IX. LES PRINCES DE LA CITÉ DU BIEN. 31

Les bons anges, princes de la Cité du bien. - Preuve particulière de leur existence. - Leur nature. - Ils sont purement spirituels, mais ils peuvent prendre des corps : preuves. - Leurs qualités : l'incorruptibilité, la beauté, l'intelligence, l'agilité, la force. - Prodigieuse étendue de leur force. - Ils l'exercent sur les démons, sur le monde et sur l'homme, quant au corps et quant à l'âme : preuves.

CHAPITRE X. (SUITE DU PRÉCÉDENT.) 35

Nombre des anges. - Hiérarchies et ordres angéliques. - Définition de la hiérarchie. - Sa raison d'être. - Pourquoi trois hiérarchies parmi les anges, et rien que trois. - Définition de l'ordre. - Pourquoi trois ordres dans chaque hiérarchie, et rien que trois. - Image de la hiérarchie angélique dans l'Église et dans la société. - Fonctions des anges. - Les anges supérieurs illuminent les anges inférieurs. - Langage des anges. - Grande division des anges : anges assistants et anges exécutants. - Fonctions des Séraphins. - Des Chérubins. - Des Trônes. - Reflet de cette première hiérarchie dans la société et dans l'Église.

CHAPITRE XI. (FIN DU PRÉCÉDENT.) 39

Les sept anges assistants au trône de Dieu. - Ils sont les suprêmes gouverneurs du monde. - Preuves : Culte que l'Église leur rend. - Histoire de l'église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, dédiée en leur honneur. - Fonctions des Dominations. - Des Principautés. - Des Puissances. - Fonctions des Vertus. - Des Archanges. - Des Anges. - Anges gardiens. - Preuves et détails.

CHAPITRE XII. LE ROI DE LA CITÉ DU MAL. 42

Lucifer, Roi de la Cité du mal. - Ce qu'il est d'après les noms que l'Écriture lui donne. - Dragon, Serpent, Vautour, Lion, Bête, Homicide, Démon, Diable, Satan. - Explication détaillée de chacun de ces noms.

CHAPITRE XIII. LES PRINCES DE LA CITÉ DU MAL. 47

Les mauvais anges, princes de la Cité du mal. - Leurs hiérarchies. - Les sept Démons assistants au trône de Satan. - Parallélisme des deux Cités. - Nombre des mauvais anges. - Leur habitation : l'enfer et l'air : preuves. - Leurs qualités : l'intelligence.

CHAPITRE XIV. (SUITE DU PRÉCÉDENT.) 49

Agilité des mauvais anges. - Leur puissance. - Remarquable passage de Porphyre.

CHAPITRE XV. (AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.) 50

Nouveau trait de parallélisme entre la Cité du bien et la Cité du mal. - Comme les bons anges, des démons sont députés à chaque nation, à chaque cille, à chaque homme, à chaque créature. - Remarquables passages de Platon, de Plutarque, de Pausanias, de Lampride, de Macrobe : évocations des généraux romains. - Nom mystérieux de Rome. - Nature et étendue de l'action des démons. - Preuves : l'Écriture, la théologie, l'enseignement de l'Église. - Le Rituel et le Pontifical. - La raison. - Ils peuvent se mettre en rapport direct avec l'homme. - Les pactes, les évocations. - Le bois qui s'anime et qui parle. - Important témoignage de Tertullien.

CHAPITRE XVI. (FIN DU PRÉCÉDENT.) 57

La puissance des démons réglée par la sagesse divine. - Ils punissent et ils tentent. - Ils punissent : preuves, l'Égypte, Saül, Achab. - Aveu célèbre du démon. - Ils tentent : preuves, Job, Notre-Seigneur, saint Paul, les Pères du désert, tous les hommes. - Pourquoi tous ne leur résistent pas. - Imprudence et châtement de ceux qui se mettent en rapport avec le démon. - Il tente par haine du Verbe Incarné.

CHAPITRE XVII. LES CITOYENS DES DEUX CITÉS. 61

Les hommes, citoyens des deux Cités. - Périls qui environnent leur existence physique et leur vie spirituelle. - Sollicitations incessantes des princes de la Cité du mal. - Moyens de défense donnés par le Saint-Esprit. L'esclavage, la honte, le châtement, attendent l'homme qui sort de la Cité du bien. - L'esclavage, premier salaire du déserteur de la Cité du bien. - Ce que c'est que la liberté. - Belle définition de saint Thomas. - Tableau de l'esclavage auquel se condamne le transfuge de la Cité du bien.

CHAPITRE XVIII. (SUITE DU PRÉCÉDENT.) 63

La honte, second salaire du déserteur de la Cité du bien. - Dieu ou bête, pas de milieu pour l'homme. - Le citoyen de la Cité du bien devient Dieu : preuves. - Le citoyen de la Cité du mal devient bête : preuves. - Une seule chose distingue l'homme de la bête, la prière. - Le citoyen de la Cité du mal ne prie plus. - Il vit du moi. - Ce qu'est ce moi. - Il perd l'intelligence : preuves. - Le châtement, troisième salaire du déserteur de la Cité du bien. - Châtiments particuliers. - Catastrophes universelles : le déluge d'eau, le déluge de sang, le déluge de feu.